

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Professeur : René MOULINAS

(année 2011-2012)

INTRODUCTION

- Quand faire commencer l'histoire du Christianisme ? Ce qui est usuel dans l'histoire du Christianisme (l'histoire du Christianisme et celle de l'Eglise, ce n'est pas tout à fait la même chose : Il peut y avoir des chrétiens hors de l'Eglise et, dans l'Eglise, il peut y avoir des gens qui se prétendent chrétiens et qui ne le sont pas), c'est que l'histoire de l'Eglise démarre à **Pentecôte**, avec effusion de l'Esprit sur les apôtres qui sortent, commencent à annoncer le message. On pense qu'on peut fixer là le début de l'Eglise.
- Sur l'évènement, lui-même, les historiens n'ont pas grand-chose à dire et constatent qu'il y a un récit mais pour pouvoir assurer que le récit correspond exactement à l'évènement réel, ils sont beaucoup plus réservés.
- Soit Pentecôte, soit **Pâques**. Pâques qui est encore plus net, puisque toute la foi des chrétiens repose sur la Résurrection, comme le dit Saint Paul : « *S'il n'y a de pas résurrection, notre foi est vaine* ». Mais là aussi, sur la Résurrection, l'évènement de Pâques, les historiens n'ont rien à dire. Cela échappe à l'observation historique. C'est une démarche de foi, il faut croire ce qui nous a été raconté : les apôtres ont constaté que le tombeau était vide, ils ont ensuite rencontré Jésus ressuscité : les historiens enregistrent leur témoignage mais sans pouvoir le confirmer d'aucune façon.
- Pâques et Pentecôte étant mises de côté, quand faut-il commencer ? Peut-on parler du Christianisme, sans parler de Jésus ? C'est difficile, car l'essentiel du Christianisme c'est le message de Jésus, c'est le personnage auquel les chrétiens se réfèrent en permanence, donc il faut partir de Jésus, mais comment traiter de Jésus ? Je ne me sens pas capable de faire une catéchèse, encore moins de la Théologie. Le Jésus qui m'intéresse, moi, c'est le Jésus historique. C'est pour cela que j'intitulerai le premier chapitre :

Chapitre 1 – LE JESUS DES HISTORIENS : JESUS DE NAZARETH

- Le Christ est un qualificatif qui vient après, les historiens s'intéressent au Jésus historique. C'est d'ailleurs comme cela que ses contemporains l'ont connu, le Christ, c'est l'appellation qui lui a été donnée après.
- Jésus historique, qu'est-ce que cela veut dire ? Il faut faire abstraction de tout ce que la foi, ou l'enseignement ultérieur de l'Eglise a pu dire sur Jésus. On ne parlera pas de Jésus-Christ, on parle seulement de Jésus de Nazareth. C'est facile à dire, mais cela demande un effort d'objectivité extrêmement difficile.

- Je me suis beaucoup servi pour préparer ce cours d'un gros ouvrage d'un auteur américain (3 volumes, le 4^{ème} à paraître) John P. Meier, il consacre plusieurs pages au début du premier volume à expliquer la difficulté du travail qu'il a entrepris, parce qu'il dit qu'essayer de parler de Jésus de Nazareth sans parler du Christ, c'est très difficile, surtout pour un catholique (comme il l'est lui-même) Son ouvrage a un titre intéressant : « **Un certain juif, Jésus, les données de l'Histoire** » (c'est la tendance actuelle que de redécouvrir les racines juives du Christianisme). C'est un ouvrage qui a été traduit dans les années 2004 – 2005.
- Dans les explications qu'il donne des difficultés de son travail, il dit que le but poursuivi c'est d'être purement objectif, mais c'est un but « asymptotique » c'est-à-dire on tend toujours vers lui, mais on n'arrive jamais à l'atteindre. Il dit qu'il est impossible de reconstituer qui a été vraiment Jésus . C'est extrêmement difficile, même pour des personnages que l'on connaît très bien et qui nous sont contemporains (par exemple, le De Gaulle réel ou le DSK réel, qui sont-ils ? Peut-être qu'eux même l'ignorent), Ce qui est impossible pour des personnages contemporains, l'est encore plus pour le Jésus historique, c'est-à-dire, ce que l'on peut retrouver de lui en utilisant les méthodes de la recherche historique. Meier a une comparaison amusante, il dit : «Je rêve de mettre ensemble dans un amphithéâtre à l'université d'Harvard, des gens de toutes conditions, de toutes origines, de religions différentes, même des athées et de leur faire discuter de ce que l'on sait de Jésus et de ne garder que ce qui est acceptable par les participants »... Evidemment, c'est un rêve...

De quelles sources dispose-t-on ?

- On n'a aucune œuvre de Jésus lui-même. Certains se posent la question : Jésus, savait-il écrire ? Effectivement, les Evangiles ne le représentent jamais en train d'écrire, sauf, une fois, sur le sable, et encore, il n'est pas sûr qu'il écrive, certains traduisent, il traçait des traits sur le sable. Le sable n'a pas conservé la trace de ce geste. De plus, cet épisode de la femme adultère, au chapitre 8 de Jean, est probablement un récit qui est intervenu plus tard et qui a été interpolé dans le texte. Qu'est-ce que les autres ont dit de lui ? Si on fait l'inventaire, en dehors des évangiles, qui sont les documents essentiels, de quoi dispose-t-on ? Il y a des historiens anciens dans lesquels on peut « pêcher » quelques renseignements très minces sur Jésus mais c'est très décevant comme recherche, d'autant plus que pour les historiens romains Jésus de Nazareth , cette espèce de prophète juif dans une province très éloignée, n'avait pas beaucoup d'intérêt. Ils s'intéressent plutôt aux chrétiens, surtout à partir du moment où leur présence commence à poser problème, et à provoquer des troubles. C'est à propos de troubles provoqués par les chrétiens que les historiens romains nous donnent quelques renseignements.

- **Les sources romaines**

- L'historien **Tacite**, qui écrit au début du 2^{ème} siècle raconte l'histoire de Rome dans ses **Annales**, entre 14 et 68 . Il manque malheureusement la section des années 29-30, c'est-à-dire probablement l'année de la mort de Jésus mais même s'il en avait été informé, il est peu probable que Tacite en ait parlé longuement : pour Tacite qui vit à Rome, Jésus de Nazareth c'est un personnage aussi obscur que peut être, pour nous, le président d'une lointaine république africaine. Il parle de lui à propos de l'incendie de Rome sous Néron, en 64 et il raconte que Néron a probablement été l'incendiaire lui-même, mais que, pour donner le change, il en a accusé les chrétiens. Ce n'est pas par sympathie pour les chrétiens qu'il en parle : Tacite, au contraire, a très peu d'estime pour eux, il les accuse d'être des gens qui « *haïssent le genre humain* ». S'il en parle c'est qu'il est scandalisé par le fait que Néron cherche à se défaire sur des innocents. Il dit que Néron a cherché à écarter des soupçons qui pesaient sur lui en accusant « *ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait chrétiens, ce nom leur vient du Christ, que, sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice*»(*Annales 15,44*). Donc, pour cet historien, il n'y a aucun doute qu'il a existé un personnage que ses partisans appellent Christ et qu'il est mort sous Ponce Pilate (c'est ce qui est dit dans le Credo). C'est une information très mince, mais intéressante, parce qu'il y a eu des historiens qui ont nié l'existence même de Jésus en disant que c'était un mythe qui avait été fabriqué par les chrétiens eux-mêmes. Pour Tacite, il n'y a aucun doute qu'il y a eu un personnage que l'on appelait le Christ.
- Autre historien connu, **Suétone** qui vit à peu près à la même époque que Tacite, a écrit la « **Vie des douze Césars** ». C'est une collection de biographies des empereurs romains, et, dans la vie de l'Empereur Claude, il parle de l'expulsion, qui a eu lieu à Rome, des juifs qui s'agitaient à l'instigation d'un certain « Chrestus ». Il situe cela dans les années 40-50. Là encore, cela ne nous donne aucun renseignement précis sur Christ. C'est intéressant pour les conflits qui ont surgi entre juifs, à propos de la personne de Jésus mais sur Jésus lui-même, il n'y a pratiquement rien, sauf le nom de Chrestus.
- Autre auteur, qui n'est pas un historien, mais un écrivain très connu : **Plinie le Jeune**. Vers 111 il est gouverneur d'une province romaine en Asie, la province de Bithynie (Nord de l'Asie Mineure actuelle). Il écrit à l'empereur Trajan, qui est un ami, pour lui dire qu'il a constaté la présence, dans sa province, de gens qui vénèrent un certain Christus, et il demande quelle attitude il doit avoir à leur égard : faut-il les poursuivre, parce qu'ils ont une religion déviante ou les laisser en paix parce que ce sont des gens qui ne font aucun mal ? Là aussi, c'est très mince comme information, cela nous

renseigne sur les communautés chrétiennes du début du 2^{ème} siècle, sur la façon de pratiquer le christianisme, mais sur la personne de Jésus, il n'y a rien.

- Un autre auteur, beaucoup moins connu, **Lucien de Samosate**, qui a vécu au 2^{ème} siècle, parle vers 169-170, d'un sophiste adoré par les chrétiens et il dit : « *Ce grand homme qui a été empalé en Palestine pour avoir introduit dans le monde une célébration religieuse nouvelle* » (pour avoir fondé, en somme, une autre religion). Il dit « empalé », au lieu de « crucifié » mais il ne faut pas faire une trop grosse différence entre les deux : d'abord, c'est toujours un supplice mortel, et d'autre part, c'est un supplice du même type que la croix, c'est-à-dire un supplice infamant réservé aux gens méprisables tels que les esclaves ou les bandits de grands chemins. Crucifixion ou empalement, cela revient au même. Cela confirme que, pour Lucien de Samosate, un siècle et demi après l'évènement, il y a quand même eu un grand homme, fondateur du christianisme, mis au supplice en Palestine.

- **Les sources juives**

- Après les sources romaines, les sources juives. En dehors des auteurs chrétiens juifs, il n'y a pas grand-chose, sauf pour un, à qui je consacrerai un paragraphe entier, **Flavius Joseph**.
- Dans les enseignements oraux qui ont été mis par écrit, à la fin du 2^{ème} siècle, et au début du 3^{ème} siècle, et qui font aujourd'hui partie du **Talmud**, la Michna,
- il n'y a presque rien, sauf la mise en doute de la virginité de Marie. C'est une espèce de rumeur, de racontar, qui n'a rien de consistant. Elle apparaît au 2^{ème} siècle, on le sait grâce à un auteur païen, Celse, qui en fait mention dans sa polémique contre les chrétiens
- Dans le **Talmud de Babylone** (il y a deux Talmud, celui de Jérusalem, et, postérieur, celui de Babylone qui a été mis en forme et écrit définitivement au 5^{ème} siècle), il est question d'un certain « **Yéchou** » qui aurait été pendu le soir de la veille de Pâques sous l'accusation d'être un magicien par une décision du **Sanhédrin** (le conseil supérieur du judaïsme). Ce texte du Talmud est intéressant parce qu'il reconnaît la responsabilité des autorités juives : il dit que c'est sur une décision du Sanhédrin que Yéchou a été exécuté et également pour la date : la veille de la Pâque (on verra tout à l'heure, qu'il y a des discussions sur la date de la mort de Jésus).
- **Flavius Joseph** est un juif du 1^{er} siècle. Il a dû naître, vers 37 – 38 de notre ère et il est probablement mort vers l'année 100. C'est un témoin de premier rang parce qu'il a participé aux événements qui se sont déroulés en Palestine, à partir de 66 : la grande révolte juive. Il a été fait prisonnier au cours de cette révolte par les Romains. Là, il est passé dans l'autre camp, il a servi dans l'armée romaine, non pas pour porter les armes contre ses frères, mais il a servi d'interprète à Titus, le futur

empereur qui dirigeait le siège de Jérusalem. Il a continué à fréquenter l'entourage impérial et il est parti à Rome. C'est à Rome qu'il a écrit, vers la fin du 1^{er} siècle, en grec, plusieurs ouvrages :

- la « **guerre des juifs** » où il raconte la révolte et la destruction du Temple,
- « **les antiquités juives** », ouvrage moins polémique, où il a rassemblé une quantité de choses concernant la religion juive. Il y parle de la mort de « Jacques, frère de Jésus appelé le Christ – ou Messie » (Messie, terme hébreu, Christ en grec), il situe cela en 62. Les spécialistes sont à peu près d'accord pour dire qu'il ne s'agit pas d'une interpolation qui serait intervenue pour modifier le texte : c'est ce qu'a écrit Flavius Joseph qui connaissait l'existence de Jésus appelé le Christ.

Le deuxième passage utilisé est beaucoup plus important, On l'appelle « **le Testimonium Flavianum** » :

« Vers le même temps, vint Jésus, homme sage, si toutefois, il faut l'appeler un homme, car il était un faiseur de miracles et le maître des hommes qui reçoivent avec joie la vérité et il attira à lui beaucoup de juifs et beaucoup de grecs, c'était le Christ (ou Messie suivant les traductions) et lorsque sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'eut condamné à la crucifixion, ceux qui l'avaient d'abord chéri ne cessèrent pas de le faire car il leur est apparu, trois jours après, ressuscité alors que les prophètes divins avaient annoncé cela et mille merveilles à son sujet, et le groupe appelé, d'après lui, chrétiens n'a pas encore disparu ».

C'est un témoignage d'une précision étonnante, tellement étonnante, que beaucoup se sont dit : « c'est trop beau pour être vrai ». Pour certains historiens, le passage tout entier est une interpolation, c'est-à-dire, qu'un auteur chrétien, en transcrivant le texte de Flavius Joseph, a inséré un paragraphe entièrement inventé. Cela a été défendu par des historiens sérieux. Un professeur en Sorbonne, qui s'appelait Guignebert, a écrit dans une collection historique appelé « *Evolution de l'Humanité* » un volume sur Jésus. Pour lui, ce texte de Flavius Joseph est une forgerie, c'est-à-dire entièrement inventé. D'autres disent que c'est un peu excessif comme position et pensent à des interpolations partielles : des membres de phrases auraient été insérées dans un texte, qui pour l'ensemble, serait bien de Flavius Joseph. C'est la position de Meier : il pense que si l'on supprime un certain nombre de phrases on peut retrouver le texte de Flavius Joseph. Par exemple, « si toutefois, il faut l'appeler un homme » : c'est probablement une interpolation. De même la phrase « c'était le Messie ». La phrase sur les apparitions, est probablement aussi une interpolation. Même si on supprime cela, on a quand même un témoignage très intéressant sur ce « faiseur de

miracles » qui s'appelait Jésus, qui a attiré beaucoup de juifs et beaucoup de grecs et qui a été condamné à la crucifixion .

Mais la documentation essentielle sur Jésus nous est fournie par les sources chrétiennes

- **Le Nouveau Testament**

- Les lettres de Paul : qui sont antérieures aux évangiles et datent des années 40-60.
 - Il y a très peu de références au Jésus historique, sauf pour l'institution de l'Eucharistie, Paul n'y était pas, mais on le lui a raconté. Le texte qu'on lit au moment de la consécration, pendant la messe, c'est le texte de Paul.
 - Egalement, au sujet de la résurrection : c'est là qu'il dit que si Jésus n'était pas ressuscité, notre foi est vaine.
 - Quelques détails qu'on peut piocher à travers sa correspondance: Jésus était un juif de la descendance de David, et les juifs sont les responsables de sa mort.
 - Si on n'a pas plus de détails, c'est qu'on peut supposer que les destinataires des lettres étaient informés de la vie de Jésus, et qu'il était inutile de raconter des évènements que tout le monde connaissait.
- Un document que je qualifierai de virtuel, dont la plupart des exégètes supposent l'existence, même si aujourd'hui il n'est plus connu directement : la source Q . C'est un recueil des paroles de Jésus qui aurait été collecté et qui aurait servi aux évangélistes (Marc, Luc et Matthieu). Les exégètes prétendent qu'on peut trouver plus qu'une trace de ce document, dans certains passages de l'Évangile : par exemple, le sermon sur la montagne serait composé à partir de citations de ce document qui reste hypothétique puisque personne n'a jamais constaté l'existence d'un manuscrit nous donnant la source Q perdue.
- Les évangiles : qu'on répartit en deux catégories :
 - *les synoptiques* : on peut les mettre les uns à côté des autres et on peut les lire ensemble. Ils sont assez proches les uns des autres. Les exégètes discutent pour savoir la date exacte des évangiles. La doctrine à peu près acceptée aujourd'hui est que le premier qui a été rédigé , Marc, aurait été écrit vers 60- 70. (Mais pour certains, Matthieu serait le plus ancien). Ensuite viendraient Matthieu et Luc qui seraient indépendants l'un de l'autre mais auraient tous deux connu le texte de Marc, la tradition « Q », et quelques traditions propres. Par exemple, Luc nous raconte l'enfance de Jésus. Il est le seul avec Matthieu à faire allusion à cette période de la vie de Jésus.
 - L'évangile de Jean, quatrième évangile, est complètement indépendant des trois autres. Il raconte la vie de Jésus de façon complètement différente des synoptiques. Il a des renseignements que les autres ne donnent pas et il a été

écrit, nettement plus tard que les autres , pas avant la fin du premier siècle, certains même le placent après l'année 100.

Ce sont des documents qui nous parlent abondamment de Jésus, mais ce ne sont pas des biographies de Jésus. Ce sont des ouvrages dont le but essentiel n'est pas de raconter l'histoire de Jésus mais de faire une catéchèse. Le but essentiel des évangiles c'est d'annoncer et de fortifier la foi en Jésus, Messie et Seigneur. A la fin de l'évangile de Jean, il y a un petit paragraphe qui dit : « *Jésus a fait encore bien d'autres choses, si on les écrivait une à une, le monde entier ne pourrait , je pense, contenir les livres qu'on écrirait* » Ce ne sont pas des biographies, Marc et Jean commencent leur évangile au moment où Jésus adulte entre dans la vie publique. Matthieu et Luc ont des récits de l'enfance de Jésus mais qui sont très discutés.

Les discordances entre les synoptiques et Jean sont très fortes ; parmi les principales, il y a par exemple la durée du ministère de Jésus : pour Marc, cela s'étale sur un an (il y a seulement une montée à Jérusalem pour que Jésus soit crucifié), alors que Jean parle de la montée à Jérusalem à plusieurs reprises, à plusieurs pâques différentes. A moins de mutiler de texte, d'après Jean, le ministère de Jésus s'est étendu au minimum sur deux ans, peut-être 3. De même, pour Jean, l'essentiel du ministère de Jésus s'est déroulé en Judée, alors que pour les synoptiques cela se passe plutôt en Galilée. Même entre les synoptiques, il y a des divergences sensibles : chaque épisode ou péricope, n'est pas placé, dans les synoptiques, de la même façon .

Or, changer la place d'un récit, cela change sa signification :

- Exemple, le récit de la Cène : tel que l'on le retrouve dans Matthieu, dans Marc, dans Luc, et dans la Première épître de Paul aux Corinthiens. Il s'agit du même évènement, mais il y a des différences sensibles entre les quatre récits.
- Même chose pour le Notre Père ou les Béatitudes, ce n'est pas le même texte que l'on retrouve.

Ce qui a toujours étonné les exégètes c'est qu'il n'y a pas chez Jean de récit de l'institution de l'Eucharistie : Il est remplacé par le lavement des pieds. C'est d'autant plus étonnant que Jean connaît l'existence de l'Eucharistie, il en parle dans le discours sur le « pain de vie », au chapitre 6 , versets 35 et suivants. Jésus dit à ses auditeurs : « *si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang....* »(verset 53). On parle de l'Eucharistie, c'est évident. Jean est au courant de l'institution, mais il n'en fait pas un récit spécial.

Ces documents parlent de Jésus mais ne sont pas toujours conciliables entre eux. Personnellement, cela me fait plaisir parce que si on n'avait qu'un seul récit, un seul évangile bien cadré, on pourrait imaginer que c'est fabriqué. Là, étant donné que l'on a 4 évangiles, selon Matthieu, Marc, Luc, Jean, ce n'est pas un texte qui a été

fabriqué entièrement. Cela a été un argument pour que l'Église les conserve tous les 4 avec leurs discordances.

Dans les autres livres du Nouveau Testament il n'y a rien sur la vie terrestre de Jésus.

- En dehors des quatre évangiles, il y a ce qu'on appelle la « littérature extra-canonique » : les agraphas et les évangiles apocryphes :
 - Les agraphas : terme grec qui signifie « non écrit » : ce sont des paroles ou des actions de Jésus qui sont rapportées en dehors des évangiles, on en trouve :
 - chez Paul, dans le récit de la Cène, (1^{er} épître aux Corinthiens, 11, 23-25)
 - dans les Actes des Apôtres, des paroles de Jésus sont rapportées : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir »,
 - chez les Pères de l'Église : les ont-ils inventées, ou les ont-ils connues dans une tradition qui leur était propre ? on en discute,
 - dans la littérature rabbinique, voire musulmane.
 - Les évangiles apocryphes : c'est un vaste bric-à-brac. Tous ont le même caractère, ils sont écrits beaucoup plus tard : ils datent, au mieux du 2^{ème} siècle, d'autres ont été écrits au 3^{ème}, 4^{ème}, ou 5^{ème} siècle. Certains sont intéressants et sont entrés dans notre tradition, en particulier :
 - Le « protévangile de Jacques » : il donne des renseignements, non vérifiables, sur ce qui s'est passé avant la rédaction des évangiles : sur la famille de Marie, le mariage de ses parents. Cela été exploité, en particulier dans l'art. Cela ne veut pas dire que c'est faux, mais on n'a aucun moyen de contrôler les dires.
 - L'évangile de Pierre, a été écrit entre 100 et 150 : il y a un long fragment sur la résurrection, qui décrit Jésus sortant du tombeau avec les soldats romains qui tombent à la renverse.
 - L'évangile de Thomas, un des plus intéressants a été découvert en 1946, écrit en copte et se présente sous une forme originale. Il met bout à bout 114 sentences (loggia) attribuées à Jésus en dehors de tout cadre narratif ou de dialogue. Ce sont des paroles qui s'enchaînent, certaines sont peut-être authentiques. Mais cet évangile de Thomas est marqué fortement par la gnose, c'est-à-dire une interprétation divergente du christianisme.
 - L'évangile de Judas, publié vers 1970, qui attribue à Judas un rôle tout à fait extraordinaire, est certainement attribuable à la gnose, sa publication a fait beaucoup de bruit dans le grand public mais les

spécialistes sont restés extrêmement réservés sur cet évangile de Judas.

- Tous ces documents sont à la disposition de ceux qui s'intéressent au Jésus historique, mais comment déterminer ce que Jésus a réellement dit et fait en le distinguant de ce qu'on lui fait dire ou faire, et de ce que la tradition a ajouté, en particulier la tradition très respectable de l'Eglise primitive ? Les rédacteurs des évangiles ont rajouté eux-mêmes leur « patte » à l'évangile. Chacun a un style propre et a orienté les choses à sa façon.
- Comment faire pour distinguer ce qui est authentique de ce qui est rajouté ?
- Pour cela les exégètes ont essayé de mettre au point une batterie de critères :
 - L'« embarras ecclésiastique » : retenir pour certaines les actions ou paroles de Jésus qui sont gênantes pour l'Eglise primitive, et qui auraient donc du être gommées. L'argument est que si on les a conservées dans le texte de l'évangile, c'est que malgré leur aspect gênant, on ne pouvait pas les supprimer parce que c'était trop fortement affirmé dans ce qu'on disait sur Jésus. On ne pouvait pas effacer ce passage-là. Parmi les passages gênants, il y a, par exemple :
 - Le baptême de Jésus par Jean-Baptiste : tous les exégètes le disent, c'est quelque chose dont l'Eglise primitive aurait préféré ne pas se souvenir, parce que cela fait de Jésus un pécheur (le baptême de Jean-Baptiste est un baptême de pénitence, Jésus avait-il besoin de pénitence ?). Et cela fait de Jésus un disciple de Jean-Baptiste, donc Jean-Baptiste serait plus grand que Jésus.
 - Un passage où Jésus déclare, en Marc 13,32, à propos de la fin du monde : « *personne n'en connaît le jour et l'heure, ni les anges, ni le Fils, mais seulement le Père* ». Il déclare lui-même qu'il ignore la date, et que seul le père la connaît. Là aussi, c'est une déclaration très gênante que les autres évangiles ne reprennent pas.
 - Autre critère : la discontinuité, c'est-à-dire des actes ou des paroles qui ne cadrent pas avec le judaïsme du temps de Jésus et avec les usages de l'Eglise primitive, par exemple :
 - Jésus ne s'intéresse pas au jeûne, on le lui reproche, on lui dit : « pourquoi est-ce que tes disciples ne jeûnent pas, alors que les Pharisiens sont en train de jeûner ? »,
 - L'interdiction du serment,
 - L'interdiction du divorce : c'est une nouveauté qui a été très mal ressentie. Donc si on l'a conservée, on peut supposer que c'est Jésus lui-même qui l'a imposée.
 - Autre critère : critère de cohérence : il faut que ce qui est rapporté « colle » avec les données établies avec les critères précédents :
 - Cela met en cause les récits de l'enfance, chez Luc, cet enfant qui a été accueilli par les anges, les mages et qui est ensuite tombé dans l'anonymat ;

- Des critères plus secondaires :
 - Des traces d'araméen dans les paroles. Quand Jésus dit à la petite fille : « Lève-toi », il le dit en araméen, quand il s'adresse à Lazare, il le dit en araméen,
 - On met en cause Luc qui fait aller Joseph et Marie au Temple pour le rachat du premier-né, mais en même temps, il parle de purification, Luc a l'air de mélanger deux démarches très différentes : la purification de Marie après l'accouchement et la présentation du premier-né au Temple. C'est une méconnaissance des usages juifs.
- L'emploi de ces critères est extrêmement délicat et il y a des épisodes de la vie de Jésus qui sont étiquetés « authentiques » à partir de ces critères, et à partir du même critère, d'autres exégètes disent que c'est un passage qui a été plus ou moins inventé. Par exemple, le critère de discontinuité, et celui de cohérence sont difficiles à utiliser en même temps : c'est ou l'un ou l'autre.
- Il faut être extrêmement prudent dans l'affirmation de l'historicité de paroles ou de faits, on n'est jamais sûr d'avoir affaire à ce que les spécialistes appellent les « *ipsissima verba* » les paroles parfaitement authentiques. L'évangéliste dépend de ses informations, qui sont plus ou moins valables. Mais il est certain que les évangélistes ont fait un tri dans leurs informations ; en fonction de leurs intentions (chacun ayant une intention catéchétique différente), ils ont choisi des épisodes, les ont disposés d'une certaine façon selon leur but. Le même fait et la même parole déplacés dans un autre cadre, cela en change la signification.

Compte tenu de tout cela que peut-on dire de la vie de Jésus ?

1.1 . Le cadre géographique et historique

111. Situation politique de la Palestine du 1^{er} siècle

- Il est nécessaire d'en parler, car il y a, dans les évangiles, de nombreuses allusions qui ne peuvent se comprendre que si on a en tête la géographie politique de la région..
- La Palestine fait partie de l'Empire Romain depuis la conquête de Pompée, en 63 avant Jésus-Christ (ou B.C.). Pompée est intervenu pour mettre fin à des querelles dynastiques entre les descendants des souverains locaux, les Asmonéens.
- Pourquoi y a-t-il eu une dynastie qui s'appelait les Asmonéens ? Ce sont des gens qui se sont révoltés contre un souverain qui était lui-même un descendant des lieutenants d'Alexandre le Grand. Alexandre le Grand , au IV^e siècle B.C. a entrepris des conquêtes extraordinaires : parti de Macédoine, il a fait la conquête, dans les années 330 B.C. et suivantes de tout l'Orient et du Proche-Orient, il est allé jusque sur les bords de l'Indus. Son empire était immense, il s'étendait donc sur la Grèce, le Proche et Moyen-Orient, l'Egypte.

- Après la mort d'Alexandre le Grand, en 323, son empire a été partagé entre ses lieutenants : il y a une dynastie qui s'est établie en Macédoine, une autre en Egypte (les Lagides), une autre au Proche Orient : les Séleucides qui régnaient sur la Syrie, la Palestine, et la Babylonie. C'étaient eux les souverains de la Palestine. Parmi ces Séleucides, un s'est fait remarquer en Palestine, Antiochus IV Epiphane qui a régné entre 175 et 164. Il a marqué la Palestine par sa politique d'hellénisation à outrance. Il a essayé de déraciner la vieille religion juive pour la remplacer par le culte des dieux grecs, jusqu'à mettre dans le Temple de Jérusalem une statue d'un dieu grec, ce qui a provoqué un énorme scandale et une révolte qui a été conduite par les ancêtres des Asmonéens, les Maccabées (leur nom a été donné à des livres de la Bible)
- Ces Maccabées se sont révoltés contre la domination séleucide, domination grecque. Le plus connu des frères est Judas Macchabée qui a conduit la lutte de 166 à 160, puis ses frères et les enfants de ses frères..., appelée la dynastie des Asmonéens qui ont dominé la Palestine, à la fois politiquement et religieusement, puisqu'ils étaient à la fois rois et grands prêtres.
- Les derniers Asmonéens se sont chamaillés entre eux, deux frères se sont disputés la direction du pays. C'est ce qui a justifié l'intervention de Pompée qui intervient comme un arbitre. Il a éliminé les deux frères et a pris la direction des opérations.
- Depuis, la Palestine est sous administration romaine. Les romains n'ont pas gouverné directement la région tout de suite, ils l'ont confiée à un prince local, qui s'appelait Hérode le Grand. Son royaume s'étendait sur toute la région de Palestine et s'étendait vers le Sud, jusqu'à Gaza, il s'est fait reconnaître roi de Judée. Il fut mal supporté par les habitants parce qu'Hérode était un faux juif. Il était né dans la province d'Idumée qui ne fait pas partie de la Terre promise, c'est un peu un étranger. Il a quand même réussi à gouverner et son autorité s'est étendue sur toute la Palestine, mais Hérode reste sous le protectorat romain.
- Les romains ont différentes politiques avec les provinces qu'ils ont conquises :
 - Les provinces sans aucun problème, qui sont soumises depuis longtemps, qui sont paisibles, ce sont les provinces dites « sénatoriales », gouvernées par un proconsul, sous autorité romaine,
 - Les plus remuantes et les plus récemment conquises sont confiées à l'Empereur qui y envoie un légat, c'est le cas de la Syrie. S'il y a une surveillance à exercer de très près, on peut nommer un procurateur ou préfet : ce sera le cas de la Palestine ou de la Judée au temps de Jésus. Le préfet dont on parle dans l'évangile, c'est Ponce-Pilate qui dépend du légat de Syrie.
 - Les romains peuvent laisser l'autorité à un souverain local, sous la surveillance et la vassalité de Rome. Il doit payer un tribut fixé chaque année, sa politique est surveillée de très près, et Rome se réserve le droit de le détrôner, ce qui sera le cas en Palestine, quelques années après la naissance de Jésus.

- La situation au moment de la naissance de Jésus est celle-ci : l'ensemble de la Palestine est sous la domination d'Hérode, dit « le grand ». Jésus est né pendant le règne d'Hérode, qui a été roi de Judée de 40 avant notre ère, jusqu'à sa mort en 4 avant notre ère. La naissance de Jésus se situe avant la mort d'Hérode donc Jésus est né en 5 ou 6 avant J.C (cette anomalie qui fait que Jésus est né « avant Jésus-Christ » est due à une erreur de calcul du moine qui a établi notre façon de compter les années à partir de la naissance de Jésus)
- A la mort d'Hérode, son royaume a été partagé entre ses 3 fils :
 - o Le premier, qui s'appelait **Archélaus** a été déclaré **ethnarque** (chef de la nation). Il règne sur la Judée, la Samarie et la petite partie qui se trouve à l'est du Jourdain et de la Mer Morte : la Pérée.
 - o Le deuxième fils, s'appelle **Hérode** (ce qui provoque des confusions avec le père), son surnom est « **Antipas** ». Il est déclaré **tétrarque** (cela veut dire domination d'un quart), c'est le nom qu'on donne au chef d'un pays dont la population est mêlée, ce n'est pas une population d'une seule nation, c'est une population composite. Tétrarque, c'est l'équivalent d'ethnarque, mais à un degré en dessous. Il règne sur la Galilée.
 - o Le troisième fils, **Philippe** occupe les territoires du nord-est et de la « décapole » . Sa capitale est Césarée de Philippe.
- En 6 de notre ère, l'empereur Auguste n'est pas très satisfait du comportement d'Archélaus, et a décidé de le déposer. Archelaus a perdu sa royauté, il a même été exilé à Vienne (France). La Judée et la Samarie sont devenues des provinces impériales, sous la domination d'un préfet romain, dont la résidence est à Césarée, ville côtière. Cette situation est celle que Jésus va connaître pendant son ministère. Il est né sous domination du Roi Hérode, mais quand il commence son ministère, la Galilée est gouvernée par Hérode Antipas et la région de Judée et la Samarie sont devenues une province romaine. Cependant la gestion locale à Jérusalem est laissée au grand prêtre et à son conseil, le sanhédrin. Il y a une garnison romaine permanente à Jérusalem et le préfet lui-même quitte parfois Césarée pour venir à Jérusalem, en particulier au moment des grandes fêtes juives pour surveiller les éventuels désordres. Au moment du procès et de la mort de Jésus, Ponce Pilate se trouve à Jérusalem, de façon anormale. Sa résidence habituelle, c'est Césarée, mais il est venu à Jérusalem à propos des fêtes de pâques, et c'est pour cela que les juifs vont traduire Jésus devant Pilate parce qu'il est sur place.
- En résumé, la naissance de Jésus se situe à l'époque d'Hérode le Grand (5 ou 6 avant J.C.), à l'époque où Hérode régnait sur l'ensemble de la Palestine. Il commence son ministère, dans la région juive sous la domination d'Hérode Antipas , en Galilée, où il n'y a pas de troupes romaines en garnison, alors que la Judée est sous administration romaine. Jésus a exercé dans deux régions ayant un régime politique différent : la Galilée, région sous administration juive et la Judée, province romaine sous un régime d'occupation avec la présence de troupes romaines sur place. C'est la

situation politique décrite dans le passage de Luc qui parle de la vocation de Jean-Baptiste, vers 28 de notre ère (Luc 3, 1-2).

1.1.2 Le monde juif au temps de Jésus.

- Les juifs constituent un groupe ethnique nombreux. Les historiens estiment que les juifs représentent 10 % de la population totale de l'empire romain. Il faut leur ajouter les juifs qui habitent hors de l'Empire Romain, qui sont au moins aussi nombreux, peut-être plus : les juifs qui habitent la Babylonie, l'Iran... ce qu'on appelle la « diaspora ». Il faut distinguer deux habitats possibles :

A – La Palestine :

- Les juifs vivent dans ce pays, mais ils ne sont majoritaires qu'en **Judée**, cœur du judaïsme avec sa capitale Jérusalem, grand centre culturel et cultuel. Les villes côtières, sont très souvent des villes de païens, exemple : Césarée.
- Le pays d'origine de Jésus, la **Galilée** est un pays qui a une mauvaise réputation. Aux yeux des habitants de la Judée, c'est le pays des païens, cela vient en grande partie d'**Isaïe** qui appelle la Galilée , la « Galilée des nations » (nations = nations païennes)(Isaïe, 9,1 cité par Matthieu, 4,15.)
- La situation a quand même changé depuis Isaïe: pendant longtemps la population était non juive, mais il y a eu une colonisation menée par un des rois asmonéens qui a conquis la région et qui a implanté de force une colonie juive. Une judaïsation efficace a été ainsi menée à la fin du 2^{ème} siècle avant notre ère. Au premier siècle de notre ère, la Galilée a une majorité juive, mais elle conserve sa réputation d'ignorance et d'impiété au point que « galiléen », si ce n'est pas tout à fait une injure, est un terme méprisant. Les juifs de Judée appellent souvent les disciples de Jésus : les galiléens. Ce sont des gens ignares, incultes et cela se retrouve dans l'évangile, Voyez Jean, 7,52 : un des prêtres à qui l'on rapporte ce qui se passe avec Jésus, déclare péremptoirement : « *Il ne se lève pas de prophète en Galilée* ».
- C'est un pays surtout agricole : on vit de cultures, mais aussi de pêche (sur le Lac de Tibériade ou mer de Galilée). Il y a de riches propriétaires, mais aussi de petits paysans, des journaliers. Cela explique pourquoi Jésus emploie, dans ses paraboles, des comparaisons agricoles : le figuier, la semence....
- Les relations sociales ne sont pas toujours roses : la parabole des ouvriers de la 11^{ème} heure le montre (Matthieu 20,1-15). Elle met en scène des gens qui sont venus se faire embaucher mais qui sont restés inactifs toute la journée en attendant qu'on ait besoin de leurs bras. Il y a des tensions entre la ville et la campagne, entre riches propriétaires et ouvriers.
- La question des impôts se pose aussi : il faut payer des impôts au souverain local (Hérode Antipas), il faut payer aussi le tribut aux romains, il faut aussi payer un tribut spécial pour le Temple car tous les juifs doivent payer la dîme pour l'entretien du Temple de Jérusalem.

- Jésus est plutôt un homme des campagnes, on le voit se promener dans les bourgs et les villages de Galilée. Il parle dans la synagogue de Capharnaüm, mais il n'est jamais fait mention, dans les évangiles, d'intervention de Jésus dans les grandes villes locales, par exemple Tibériade ou dans la ville neuve créée par Hérode Antipas : Sepphoris. Il est probable que Jésus n'y a jamais prêché.
- Entre la Galilée et la Judée, il y a une « tache noire » sur la carte qui correspond à la Samarie. Les Samaritains sont des gens qui ont un statut bizarre et ambigu. Ce ne sont pas des païens mais pas non plus des juifs. Les juifs ne les considèrent pas comme leurs égaux et leurs frères. Bien qu'ils aient pour Dieu, Yahvé, ils n'honorent pas Yahvé à Jérusalem, mais dans un sanctuaire spécial qu'ils ont sur le Mont Garizim, donc le temple de Jérusalem n'est pas au centre de leur religion.
- Ils sont probablement de descendance juive : leur habitat correspond à un territoire occupé par les tribus d'Ephraïm et de Manassé et ils seraient restés sur place après la destruction du royaume du Nord par les Assyriens en 722-721, mais ils sont distincts des autres juifs. Depuis quand cette division ? Il y a deux explications :
 - La première c'est celle qui est donnée par les juifs eux-mêmes et par Flavius Joseph. Cette explication peut être trouvée dans le 2ème Livre des Rois 17,24-41. Ce texte raconte la destruction du Royaume du Nord par les Assyriens en 721 avant Jésus-Christ. La population a été déportée par les Assyriens et remplacée par des populations païennes qui ont chacune leurs dieux, qui ont chacune leur façon de prier, et qui n'honorent pas Yahvé. Or, d'après le Livre des Rois, Yahvé a mal accepté cette situation et il a envoyé un fléau pour faire comprendre aux populations locales qu'il n'admettait pas qu'on néglige son culte. Le fléau envoyé a été une invasion de lions. Le roi d'Assyrie a été informé de cette situation et il a décidé de renvoyer, dans son pays un prêtre de Samarie qui avait été déporté pour qu'il enseigne aux habitants la façon d'honorer le Dieu du pays, c'est-à-dire, Yahvé. Ce prêtre est arrivé, il s'est installé à Béthel et il a remis en honneur le culte de Yahvé, mais la conclusion du passage du livre des Rois que j'utilise dit qu'en fait, chacune des nations installées dans la région en remplacement de ceux qui avaient été déportés, a conservé son dieu: « *Tout en craignant le Seigneur, ils continuèrent à servir leurs propres dieux, selon le rite des nations d'où on les avait déportés.* » . (2 Rois, 17, verset 33). La conclusion du Livre des Rois est donc qu'en Samarie on pratique une espèce de pluralisme synchrétique en guise de religion et que Yahvé n'est pas le Dieu unique : c'est un Dieu parmi d'autres, peut-être le plus honoré, mais pas le seul. C'est ce récit que reprend Flavius Joseph quand il parle des samaritains.
 - Les historiens d'aujourd'hui ont une vue un peu différente : La déportation par les Assyriens n'a porté que sur une petite partie de la population, probablement les élites, ; la plus grosse masse de la population locale est restée en place. Les nouveaux venus païens qui ont été importés par les

Assyriens se sont installés surtout dans les villes, mais la masse de la population rurale est restée formée d'israélites.

- Depuis la destruction du Royaume du Nord au 8^{ème} siècle et jusqu'au 4^{ème} siècle, rien n'indique qu'il y a une séparation entre 2 catégories de juifs, que les samaritains soient différents des autres juifs. Le Deutéronome (probablement écrit au 7^{ème} siècle) parle honorablement du Mont Garizim. Lors de l'entrée des Hébreux en Terre Promise. Dieu s'adresse à Moïse et lui dit : « *Tu placeras la bénédiction sur le Mont Garizim et la malédiction sur le mont Ebal* »(Deut.11,29). Dans un autre passage du Deutéronome,(27,12) Moïse donne le nom de ceux qui se tiendront sur le Mont Garizim, pour bénir le peuple après le passage du Jourdain ; le Mont Garizim n'est donc pas du tout déprécié, au contraire. Au moment où le Deutéronome est écrit, le schisme n'a pas encore eu lieu.
- Les prophètes du Royaume du Sud : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, etc. laissent toujours espérer une restauration de la situation de l'époque de David et de Salomon, donc la réunion des deux royaumes d'Israël et de Juda. Il n'y a pas chez eux l'idée que les gens du Nord, de la Samarie, seraient devenus des gens infréquentables, irrévocablement contaminés par le paganisme, puisqu'on envisage qu'ils reviennent dans la grande famille.
- La fracture est à placer plus tard, après le retour d'exil, peut-être vers la fin du 5^{ème} siècle, parce que les habitants de la Samarie se seraient opposés aux réformes qui ont été faites à ce moment-là à Jérusalem par les chefs des exilés de retour, par exemple, Néhémie et Esdras ou bien il s'agit d'une mésentente entre les juifs qui viennent de revenir d'exil et ceux qui étaient restés sur place.
- En tous cas, les historiens pensent que c'est à ce moment-là que le temple sur le Mont Garizim est devenu le rival de celui de Jérusalem. Il a été construit assez tard, vers la fin de la période perse, fin du 4^{ème} siècle, ou plus tard encore sous Alexandre le Grand et ses successeurs (4^{ème} ou 3^{ème} siècle avant Jésus Christ).
- A l'époque où nous nous plaçons, au premier siècle de notre ère, les relations entre juifs et samaritains sont très mauvaises. Pourtant ce sont des gens qui respectent (du moins extérieurement) les grands usages israélites : ils croient en un Dieu unique, ils pratiquent la circoncision, ils respectent le sabbat, ils ne consomment pas de porc, ils ne sont pas plus syncrétistes que les autres juifs ; c'est peut-être tout simplement une autre branche du judaïsme que celle qui a triomphé à Jérusalem.
- Pour prouver les mauvaises relations entre juifs et samaritains : les juifs de Galilée vont en pèlerinage à Jérusalem au moment des grandes fêtes, mais ils évitent de traverser la Samarie et ils font un détour en passant par la rive gauche du Jourdain pour retraverser le fleuve à hauteur de Jérusalem. Le

terme de « samaritain » est une insulte : dans l'Évangile de Jean, au Chapitre 8, verset 48, Jésus est traité de samaritain: « *tu es un samaritain et un possédé* ».

- Les mauvaises relations sont aussi prouvées lorsque Jésus, au lieu de faire le détour dont je viens de parler, traverse la Samarie, pour aller à Jérusalem. Il est très mal accueilli par les samaritains. Les samaritains apprenant que Jésus et ses disciples se dirigent vers Jérusalem pour aller en pèlerinage avant la fête de Pâque, leur refusent l'hospitalité (normalement ils devraient être accueillis à bras ouverts) . Les disciples qui sont allés chercher un gîte pour la nuit, reviennent vers Jésus en disant : « ils n'ont pas voulu nous accueillir, que fait-on ? On demande à Dieu de faire tomber sur eux le feu du ciel ? » Jésus les réprimande et ils s'en vont plus loin (Luc 9,52-56). Cela montre bien les mauvaises relations entre juifs et samaritains. C'est pour cela que la parabole du Bon Samaritain a un sel particulier, à cause justement de ces mauvaises relations entre juifs et samaritains.
- De même l'épisode de la samaritaine au puits, (Jean 4, 4-42) est tout à fait symbolique : bien que sa conduite soit très discutable, elle parle avec Jésus et là aussi il y a scandale : Jésus s'adressant premièrement à une femme et deuxièmement à une samaritaine. Mais l'entretien de Jésus avec cette femme fait partie de ce qui ne s'accorde pas avec les usages. C'est un épisode qui peut être considéré comme historique, parce que justement il est un peu à part, en dehors des règles.
- Il y a aussi les 10 lépreux qui ont été guéris et un seul est revenu pour remercier, l'évangile signale que c'était un samaritain (Luc 17, 11-19).
- Mais quand même, Jésus partage le point de vue des juifs : voyez les consignes qu'il donne aux apôtres envoyés en mission dans Matthieu au chapitre 10 : « *Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville de samaritains* », cela montre bien le caractère très ambigu des samaritains : ils ne sont pas confondus avec les païens mais ils ne sont pas non plus de bons juifs, puisqu'il ne faut pas leur porter le message. La mission que Jésus confie aux apôtres est réservée aux enfants d'Israël, donc les samaritains n'en font pas vraiment partie.

B – En dehors de la Palestine : la diaspora

- Cela concerne la majorité des juifs qui sont plus nombreux en dehors de la Palestine que sur la terre de Palestine. . Leur dispersion s'étend de Rome jusqu'à la Mésopotamie.
- Ils sont nombreux en Egypte : 40 % de la population d'Alexandrie qui est un grand centre de commerce mais aussi de culture juive. Alexandrie a produit un philosophe connu : **Philon d'Alexandrie**, qui est un contemporain de Jésus et de Paul. Ces juifs sont surtout commerçants, artisans, soldats : ils fournissent des mercenaires

aux souverains de la région : on a le souvenir d'un contingent juif qui a été en garnison en Haute Egypte : comme ils étaient loin de Jérusalem, ils ont demandé la permission de construire un temple spécialement pour eux . Le temple a été construit à Eléphantine, qui est à côté d'Assouan et cela a provoqué des incidents avec les habitants du pays parce que les juifs faisaient des offrandes d'animaux, et comme les dieux égyptiens sont des animaux, cela a provoqué des désordres sérieux. Un autre temple concurrent de Jérusalem a été érigé plus tard, près de Memphis, à l'époque gréco-romaine.

- Les juifs sont également nombreux en Babylonie parce que le retour d'exil n'a pas concerné tous les juifs qui ont été déportés, un certain nombre est resté en Babylonie.
- Il y en a également en Perse (Iran actuel), au Yémen, en Ethiopie et jusque dans l'Inde.

C – Langue parlée par ces juifs

- En Palestine, les juifs ne parlent pas l'hébreu (qui a à peu près le statut du latin chez nous). C'est une langue savante qui n'est plus la langue parlée couramment, mais il faut connaître l'hébreu pour lire les livres sacrés. C'est réservé à une élite. L'hébreu n'est plus utilisé pour l'usage courant. L'hébreu a été remplacé par l'araméen qui est une langue en soi, de la même famille que l'hébreu, mais une langue différente. On est à peu près certain que Jésus parlait l'araméen, comme tous les gens de son pays et de son temps.
- Est également répandu comme langue de culture et de communication, le grec qui joue un peu le même rôle que l'anglais dans notre monde. C'est-à-dire que tous les gens qui ont fait quelques études sont censés connaître quelques rudiments de grec, c'était peut-être aussi le cas de Jésus, parce qu'on se demande dans quelle langue il a pu s'entretenir avec Pilate, la plupart des exégètes pensent qu'ils ont parlé en grec. Pilate, étant un romain cultivé devait savoir le grec et Jésus devait être capable de s'exprimer en grec.
- L'usage de l'hébreu s'étant perdu pour la majorité de la population, il a fallu faire des traductions de la Bible de l'hébreu en araméen, ces traductions sont appelées des « targums », il en existe en araméen et en syriaque. Ils sont très utilisés par les exégètes .
- Pour la diaspora, c'est beaucoup plus simple, la langue dominante, surtout en Méditerranée, c'est le grec. Dès le 3^{ème} siècle avant notre ère les juifs d'Alexandrie ont complètement perdu l'usage de l'hébreu et ils ne parlent plus que le grec, c'est pour cela qu'on a entrepris pour eux la traduction de la Bible en grec : cette version en grec est appelée la « Septante ».

- Vous connaissez sans doute l'origine de cette appellation : la légende raconte qu'un souverain d'Égypte, un Lagide, Ptolémée II, qui a régné entre 283 et 246 (B.C.) a voulu lire la Bible. Comme il ne connaissait pas l'hébreu, il a demandé une traduction en grec, et il a demandé à Jérusalem qu'on lui envoie une équipe de traducteurs. On lui a envoyé une équipe de 72 traducteurs (6 x12, six de chacune des 12 tribus), ils ont été installés dans l'île de Pharos, ils ont travaillé pendant 72 jours, et au bout de ce temps ils ont remis chacun leur traduction, les 72 traductions étaient exactement semblables. Cette version n'est évidemment pas ratifiée par les historiens.
- Cette Septante nous intéresse beaucoup parce qu'elle est devenue le texte officiel de la Bible pour les chrétiens. Dans le Nouveau Testament, lorsqu'il y a une citation de l'Ancien Testament, la traduction utilisée est celle de la Septante. La Septante n'est pas tout à fait le décalque de la Bible hébraïque : il y a quelques différences, non seulement dans la traduction, mais aussi dans les livres. La Septante a accueilli des textes qui n'ont pas été retenus par le canon hébraïque, par exemple le Livre de la Sagesse et d'autres.
- En plus du grec, les gens de la diaspora parlent la langue du pays où ils vivent. Il y a une très grande variété de langues usuelles utilisées par les juifs, c'est ce qui donne lieu à la description de la Pentecôte où les Parthes, les Mèdes, les habitants de la Mésopotamie, de la Cappadoce....tous ces gens-là entendent les apôtres leur parler dans leur propre langue. (Voir Actes des Apôtres, 2,5-11).

D – Le rôle central du Temple de Jérusalem

- Tous ces gens décrits dans le récit des Actes des Apôtres, sont des juifs qui sont venus à Jérusalem en pèlerinage pour la fête. De toutes les parties du monde, les juifs viennent à Jérusalem pour les grandes fêtes. Le centre de la religion juive, c'est le temple de Jérusalem où sont offerts des sacrifices d'animaux. Le temple est également un centre culturel. Tous les juifs sont tenus de donner de l'argent pour l'entretien du Temple, dans toutes les communautés, aussi éloignées soient-elles. Le *fiscus judaicus* est une espèce d'impôt religieux, parfaitement accepté par le pouvoir romain, qui alimente les caisses du Temple.
- Comme les juifs ne peuvent pas être présents tout le temps pour toutes les grandes fêtes de l'année, le reste de l'année, ils se réunissent entre eux pour lire la loi et pour prier ensemble dans un établissement qui porte le nom de synagogue, dont les origines sont obscures. On ne sait pas trop quand sont apparues les synagogues, certains disent que c'est au moment où les juifs ont été déportés en Babylonie : donc ils ne pouvaient plus venir au Temple, alors ils ont mis en place un système de substitution qui est celui de la synagogue. Mais pour certains, les synagogues se sont développées plus tard, après le retour de l'Exil. Ou bien c'est une institution qui est née dans la diaspora, parce que les juifs ne pouvaient plus venir au Temple ?

- Ce qui est certain, c'est qu'on en trouve partout. Partout où il y a les juifs, il y en a . C'est un lieu de qui n'a pas d'architecture spéciale, ce n'est même pas comparable à une église parce qu'une synagogue , cela peut n'être qu'une simple chambre. C'est un lieu de réunion comme l'indique son nom et un lieu de prière et d'enseignement.
- Le culte qui y est pratiqué est très différent de celui du Temple. Dans le Temple, il s'agit surtout de sacrifice, dans les synagogues, il n'y a pas de sacrifice, il n'y a que des lectures, des prières et des enseignements.
- Le fait que les synagogues existent partout, est très important pour la diffusion du christianisme, parce que c'est une implantation toute trouvée. Quand un missionnaire chrétien arrive dans une ville, le premier endroit où il se rend, c'est à la synagogue : Paul explique que quand il se déplace, il commence par aller à la synagogue, il n'y est pas toujours très bien reçu, mais c'est par là que commence sa prédication.

E – Le prosélytisme des juifs

- Le judaïsme est la religion des juifs, mais elle s'étend quelquefois à des païens, appelés des « gentils » qui sont très attirés par le judaïsme, par le fait que c'est un monothéisme, plus satisfaisant que le polythéisme exubérant du paganisme, avec une morale, des règles, une liturgie attirantes.
- Y-a-t-il eu un effort des juifs pour convertir des païens au judaïsme ? Un passage de Matthieu (23,15) risque de nous faire croire cela : il s'agit d'un discours de Jésus qui s'adresse aux pharisiens et aux scribes, il les traite d'hypocrites et il dit : « *Vous parcourez mers et continents pour gagner un seul prosélyte* ». A partir de là, on peut imaginer qu'il y avait des missionnaires juifs qui essayaient de convertir leurs voisins, mais c'est très improbable parce que le judaïsme est très concentré sur le peuple juif, et, pour être juif, il faut être né d'une mère juive. Si on peut admettre qu'il y a eu des conversions, elles ont sans doute été peu nombreuses. Devenir juif, ce n'est pas simple : si on est un homme, il faut commencer par se faire circoncire, ce qui n'est pas réjouissant, et il faut accepter toutes les exigences de la Loi, le respect du shabbat, les règles alimentaires, etc.... qui sont extrêmement contraignantes. Beaucoup plus qu'à des prosélytes, on aura affaire à des gens que l'on appelle les « craignant Dieu » qui sont en somme des sympathisants qui ne vont pas au bout de la démarche et qui viennent éventuellement dans les synagogues pour écouter ce qui s'y dit.

F – Les tendances religieuses :

- **Les pharisiens** : vus, à travers les évangiles, ils ont une très mauvaise image. On les accuse d'hypocrisie(Voir les invectives de Jésus contre eux dans Matthieu 23,13-33). Ce sont des juifs fervents, très intéressés par leur religion. Leur groupe est probablement apparu au 2^{ème} siècle avant J.C., au moment de la révolte des

Macchabées, en riposte et en réponse à la crise d'hellénisation provoquée par le souverain Antiochus IV Epiphane . Ce sont majoritairement des juifs urbains (en Galilée, on n'en trouve guère). Le Christ les a rencontrés surtout en Judée. Ce sont des laïcs qui étudient la Loi, ils semblent se confondre avec les scribes auxquels ils sont souvent associés. Ce sont souvent des docteurs de la Loi : des gens qui connaissent les textes presque par cœur. Ils étudient la Loi dans les synagogues. Ils sont opposés dans le culte, aux sacrifices d'animaux, et, de ce point de vue, ils sont assez proches des futurs chrétiens. La destruction du Temple en 70, n'aura pas de conséquences trop dramatiques pour eux. Ils continueront à discuter de la Loi dans les synagogues. Cela leur permettra de réaliser leur projet : le judaïsme, après 70 est essentiellement un judaïsme rabbinique. C'est la seule tendance qui ait survécu à la destruction du Temple.

Ils ont de nombreuses règles de pureté : ablutions, nettoyage des plats... Aux règles du Pentateuque, ils ont ajouté des quantités de règles, de prescriptions, qui ne sont pas écrites dans la Bible, mais qu'ils prétendent tenir de la tradition de leurs ancêtres. Ce sont ces traditions que seront ensuite mises par écrit, vers 200, et qui se retrouvent dans la Michna sous la forme des 613 commandements. C'est la fidélité scrupuleuse aux enseignements reçus de leurs pères qui assurera leur récompense, c'est-à-dire, la Résurrection. Car les pharisiens croient à la Résurrection (contrairement aux Sadducéens). Le respect des règles leur assurera un jugement final favorable et une place dans le monde à venir (là aussi, ils se retrouvent très proches des futurs chrétiens).

Ce sont des gens actifs, qui cherchent à répandre leurs idées . Ils ont de nombreux points communs avec Jésus, et pourtant ils sont présentés comme ses principaux adversaires . C'est avec eux que Jésus a la plupart de ses controverses, en particulier chez Jean et chez Matthieu. On peut faire remarquer que la rédaction des évangiles de Matthieu (vers 80 ?) et Jean (vers 90 ou 100 ?) s'est faite tardivement, au moment de la séparation entre juifs et chrétiens. C'est à ce moment-là que l'image des Pharisiens a commencé à devenir noire.

Mais l'affrontement avec les Pharisiens n'est pas la raison majeure de la condamnation de Jésus. D'après les évangiles, les Pharisiens n'ont pris aucune part au procès de Jésus.

Certains Pharisiens ont été intéressés par Jésus. Jésus a été invité à des repas par des Pharisiens : par exemple, le repas où la pécheresse est venue répandre du parfum sur ses pieds(Luc, 7,36-49). Nicodème était un pharisien. Les échanges avec les Pharisiens prennent beaucoup de place dans les Evangiles, parce qu'ils sont les plus proches de l'enseignement de Jésus. En somme Jésus apparaît, pour eux comme un concurrent. Les débats portent d'ailleurs plus sur leur comportement que sur leur doctrine.

- **Les Sadducéens** : leur nom vient de « Saddoch », qui était un prêtre de Jérusalem au temps de David. On sait très peu de choses sur eux, et toujours par leurs adversaires. Nous n'avons aucun texte émanant de source sadducéenne, aucun témoignage direct de quelqu'un de leur groupe.

Ils sont peu présents dans le Nouveau Testament : ils sont complètement absents chez Paul et chez Jean, mais il y a quand même des controverses à propos de la Résurrection qui sont signalées, c'est le point crucial de leur opposition. Les Sadducéens ne croient pas à la Résurrection.

Les controverses de Jésus avec eux portent sur ce point : chez Marc 12 18-27, Luc 20, 24-38, Matthieu 22, ils cherchent à mettre Jésus en difficulté : « tu dis qu'il y a une résurrection, et que tous les bons se retrouveront au ciel, mais alors une femme qui a eu 7 maris, de qui sera-t-elle la femme ? ».

Dans les Actes des Apôtres, ils font emprisonner Pierre et Jean, parce qu'ils parlent de la Résurrection, ils ne le supportent pas (par 2 fois, aux chapitres 4 et 5). On le retrouve dans les Actes, (23,6-8) à propos de Paul, à qui on fait son procès devant le Sanhédrin qui est partagé en 2 : il y a d'une part les Pharisiens, dont Paul se réclame, et d'autre part les Sadducéens : l'enjeu du débat, c'est la Résurrection.

Les Sadducéens n'admettent pas que l'on peut avoir une autre vie après la mort. Ce sont eux qui sont au pouvoir à Jérusalem quand Jésus y exerce son ministère.

Le grand prêtre est un Sadducéen. Ils semblent ne pas avoir été très nombreux mais ils sont riches et puissants, une aristocratie sacerdotale attachée à la voie de Moïse, mais qui rejette les traditions qui ne figurent pas au Pentateuque : ils s'en tiennent au Lévitique. Sur ce point-là, ils sont en opposition avec les Pharisiens.

Ce sont les Sadducéens qui seront les principaux adversaires de Jésus et les responsables de son procès, ce sont eux qui obtiendront sa condamnation par le Sanhédrin et par les autorités romaines.

Leur histoire va s'arrêter rapidement avec la disparition du Temple.

- **Les Esséniens** : le Nouveau testament ne parle pratiquement pas d'eux. Ils sont connus par **Flavius Joseph**, l'historien juif qui leur consacre quelques écrits, il a probablement été en contact avec un ermite. Ils sont connus également par **Plinie l'Ancien** mais aussi par les fameuses découvertes de **Qumran**, les manuscrits de la Mer Morte que l'on a trouvés à partir de 1945.

C'est un groupe extrêmement intéressant dirigé par un personnage qui a beau coup de points communs avec Jésus, appelé le « Maître de Justice » dont on attend le retour un de ces jours.

Il n'y a pas d'allusion aux Esséniens dans le Nouveau Testament, et vice et versa, dans les documents de Qumran, il n'y a pas d'allusion au Christianisme. Pourtant, on a souvent noté des ressemblances importantes entre l'enseignement de Jésus et les Esséniens : en particulier dans les documents de Qumran, on annonce la venue d'un

Messie et une victoire finale du Messie et le salut pour tous ceux qui seront du bon côté avec Résurrection des morts . Les Esséniens se préparent à cet évènement de fin du monde qui est considéré comme imminent. Or, dans l'enseignement de Jésus l'évènement paraît aussi imminent, on retrouve la même chose dans l'enseignement de Jean-Baptiste. La différence, c'est que dans l'enseignement de Jésus on sent percer un appel à d'autres que les juifs. Dans Matthieu 8.11, Jésus évoque le banquet de la fin du monde il y aura les Patriarches : Abraham, Isaac, Jacob, mais il y aura aussi les gens des « nations » : « *Beaucoup viendront du Levant et du Couchant prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux* », C'est beaucoup plus large que chez les Esséniens qui ne pensent qu'à leur petit groupe.

Autre différence : les Esséniens sont brouillés complètement avec le Temple. Les grands prêtres qui dirigent le culte au Temple, pour les Esséniens, sont des usurpateurs. Le rituel que ces prêtres utilisent est faussé, en particulier leur calendrier que les Esséniens considèrent comme mauvais. A Qumran les Esséniens ont un calendrier spécial. C'est le calendrier qui est à l'origine de la scission entre le Temple de Jérusalem et les Esséniens.

Certains essaient de repérer les ressemblances entre le message de Jésus et celui des Esséniens, mais faire des disciples de Jésus une branche annexe des Esséniens, c'est quand même aller un peu loin.

Jésus annonce la destruction du Temple, mais il le fréquente, puisqu'il y enseigne, il le purifie en chassant les marchands, il affirme l'obligation de payer la dime pour le Temple, ce n'est pas un adversaire du Temple.

Les Esséniens recommandent le célibat, les habitants de Qumran étaient probablement tous des célibataires masculins. Il y a pourtant des groupes Esséniens qui ont des femmes et des enfants. Jésus, lui-même célibataire, prêche le mariage indissoluble, il n'y est donc pas opposé.

Autre différence : les Esséniens ont des règles de pureté encore plus excessives que celles des Pharisiens. Tous les repas que les Esséniens prennent entre eux sont précédés d'un grand nombre d'ablutions, alors que Jésus est présenté comme laxiste sur ce point-là.

Les Esséniens sont extrêmement stricts sur les règles alimentaires, sur le repos du sabbat, sur la fréquentation des gens impurs, alors que Jésus fréquente des prostituées et des publicains. Jésus ne dit rien du calendrier.

- **Les Zélotes** : ce sont des nationalistes violents, ils n'hésitent pas à recourir à la force pour lutter contre la domination romaine. Mais Flavius Joseph a peut être été déformé par les évènements qui se sont produits à partir de 66, lorsqu'il y a eu la grande émeute juive. A l'époque de Jésus, il ne semble pas que les Zélotes existaient, c'est un groupe qui est apparu plus tard. Pourtant, il y a dans l'entourage de Jésus, un Simon le Zélote (les exégètes disent que le mot Zélote peut avoir divers sens), cela

peut vouloir dire que c'est quelqu'un qui est parfaitement zélé, sans se promener avec un poignard dans sa poche et l'intention de s'en servir. Et ceux qui voient Jésus comme un révolutionnaire transformé par les évangélistes en doux prophète sont certainement dans l'erreur.

G – Espoirs et attentes

- La majorité de la population de la Palestine n'appartient à aucune des tendances citées ci-dessus qui sont des minorités. Pour la plupart les juifs se contentent de suivre les enseignements de la Bible, mais on note, chez beaucoup des espoirs messianiques : la plupart attendent l'arrivée d'un Messie, c'est très enraciné dans la tradition depuis Isaïe, au 8^{ème} siècle, qui a annoncé l'arrivée du Messie : c'est le texte que l'on lit à Noël : « *un enfant nous est né, un fils nous est donné...* »
- Le Prophète Daniel (2^{ème} siècle B.C.) parle du « Fil de l'Homme » qui arrivera sur les nuées du ciel à la fin des temps, il n'y a pas de précision sur la date de son arrivée. Cette référence messianique est très répandue mais très vague, on ne sait pas exactement qui sera ce messie et quelle sera sa mission.
- « Messie » : c'est un mot hébreu qui veut dire qui a reçu l'onction, cela se traduit en grec par « Christ ». Ce Christ ou ce Messie, on ne sait pas exactement quelle forme il va prendre : Dieu lui-même viendra-t-il délivrer son peuple ? Un envoyé de Dieu ? Quelqu'un qui appartiendra à la Maison de David (c'est certain pour beaucoup) ? Comment apparaîtra-t-il ? Sous la forme d'un roi triomphant de ses ennemis, établissant sa puissance, sur le monde, qui rétablira le Royaume d'Israël tel qu'il était à l'époque de David ? Mais on peut aussi le voir comme le « serviteur souffrant » d'Isaïe ch.42 dont on lit le texte au moment de la Passion. Un Messie Roi, ou un Messie persécuté ? Le royaume qu'il va rétablir sera-t-il un royaume temporel, le Royaume de David (c'est ce que pensent certains disciples de Jésus : ils lui demandent avant son ascension : « est-ce maintenant le temps où tu vas rétablir le Royaume pour Israël ?(Actes,1,6)), ou un royaume spirituel ? Le royaume concernera-t-il uniquement les Juifs ? Ou toutes les nations ? On pense que la venue du Messie sera précédée du retour du prophète Elie qui n'est pas mort mais a été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu, sur un char aux chevaux de feu : c'est la description qu'en donne le Siracide, au chapitre 48,9 et il doit revenir à la fin des temps : « *Toi qui fus désigné dans les reproches pour les temps à venir pour apaiser avant la colère qu'elle se déchaîne, ramener le cœur du père vers le fils et rétablir les tribus de Jacob* ». On a souvent confondu Jean Baptiste et Elie. Jean-Baptiste étant considéré par ses disciples comme le nouvel Elie, il annonçait un baptême de pénitence et l'imminence du jugement.
- En conclusion, il y a de multiples tendances qui divisent le peuple juif, mais le peuple juif conserve quand même une très forte unité autour de la Torah, du Temple, avec, en particulier à Jérusalem, une autorité centrale : le Sanhédrin qui dirige, avec ses 71 membres le Temple de Jérusalem et dont l'autorité s'étend sur tous les juifs, même

ceux de la dispersion. Tout le monde paie la taxe pour le Temple et il est recommandé à tous les juifs, même les plus éloignés, de venir en pèlerinage à Jérusalem.

1.2 JESUS de Nazareth

1.2.1 Naissance et mort de Jésus : quelles dates ?

- Il y a des indications dans les évangiles mais elles sont incompatibles : en particulier dans l'Évangile de Luc. Il nous dit que Jésus est né sous le roi Hérode (qui est mort en 4 avant Jésus Christ). Il nous donne un autre renseignement : il nous dit que si Jésus est né à Bethléem, c'est que ses parents y étaient venus, pour s'y faire recenser et que ce recensement aurait eu lieu alors que Quirinus était légat de Syrie . Or cela se passait après la destitution du roi Archelaos en 6 de notre ère. Une erreur s'est glissée, Luc a probablement confondu deux périodes.
- Luc nous dit que Jésus avait environ 30 ans au début de son ministère lorsqu'il a reçu le baptême de Jean le Baptiste. Or, selon Luc(3,1), le ministère de Jean Baptiste a commencé l'an 15 de l'empereur Tibère qui a régné de 14 à 37 Le baptême de Jésus serait donc à situer vers 27 ou 28. Jésus étant né vers 4, 5 ou 6 avant JC, il faut conclure qu'il y a eu une erreur commise sur sa date de naissance par Denis le Petit, moine du 6^{ème} siècle qui a calculé le début de notre ère en fixant le point de départ à la naissance de Jésus.
- **Naissance à Bethléem** : c'est la perplexité des historiens. Pourquoi Joseph a-t-il emmené sa femme sur le point d'accoucher dans une entreprise aussi délicate, il pouvait y aller tout seul, c'était lui qui devait se faire recenser. Certains pensent que si on fait naître Jésus à Bethléem, c'est pour satisfaire une prédiction qui est citée dans l'Évangile de Matthieu(2,6) : quand les mages viennent visiter Jésus, le roi des juifs, dont la naissance leur a été annoncée, ils vont trouver Hérode qui n'est pas au courant ; Hérode fait venir des prêtres, des scribes et il leur demande où doit naître le Roi des Juifs, ils répondent qu'il doit naître à Bethléem parce que le prophète Michée a dit : « *Et, toi Bethléem, terre de Judas, tu n'es certes pas le plus petit des chef-lieu de Juda : car c'est de toi que sortira le chef qui fera paître Israël mon peuple* ». Donc, c'est à Bethléem que doit naître le Messie. C'est pour cela que l'on pense que Luc et Matthieu font naître Jésus à Bethléem. Beaucoup d'exégètes pensent que Jésus est probablement né à Nazareth, et que la naissance à Bethléem a été rajoutée pour confirmer les écrits de Michée.
- Jésus est de lignée davidique, par son père Joseph, rapportée par 2 évangélistes : Matthieu 1,1-16 et Luc 3,23-38: David figurant dans la généalogie de Jésus.
-
-

- Pour la **date de la mort**, cela se complique encore plus : on sait que c'était pendant que Pilate était préfet de Judée.
 - Jésus a réuni ses disciples, pour un dernier repas, la Cène, le jeudi soir.
 - Il a été arrêté dans la nuit de jeudi à vendredi,
 - Il a été condamné le vendredi et il est mort le vendredi après-midi.
 - Le lendemain, de la mort de Jésus, c'était un samedi, jour du sabbat.

Mais il y a une discordance désagréable entre les 3 synoptiques et l'Évangile de Jean.

Pour les 3 synoptiques, Jésus célèbre la Cène le jeudi soir et c'est un repas pascal, Pâques a toujours lieu le 15 du mois de Nisan, donc le jeudi est le 14.

Le repas pascal a lieu le jeudi soir, mais pour les juifs, le jour de fête commence la veille, donc le jeudi soir, après le coucher du soleil, on est déjà dans le jour de Pâques. Le repas pascal et l'arrestation, la condamnation, c'est le jour même de la fête, le 15. Il a fallu ensuite mettre Jésus au tombeau rapidement parce qu'on ne laisse pas un cadavre exposé le jour du sabbat, le samedi 16.

On peut faire des objections sérieuses à cette présentation :

- A la Cène, il y a du pain et du vin, il n'est pas question d'agneau. Pourtant le repas pascal comporte forcément un agneau.
- Les événements de la nuit se déroulent alors que nous sommes déjà dans la Pâque. Or on vient chercher Jésus avec des armes, Pierre lui-même est armé, ce qui est absolument interdit par la loi juive.
- Autre invraisemblance, on réunit le sanhédrin vers 3 ou 4 heures du matin, on présente Jésus à Pilate, qui est là (il est venu spécialement pour la Pâque). Tous ces événements se passent le jour même de la Pâque et l'exécution de Jésus a lieu le jour même de la Pâque : cela fait tordre la bouche à beaucoup d'historiens. La plupart préfèrent une autre version, celle de Jean.

Pour Jean,

- Le dernier repas a bien lieu le jeudi, mais pour Jean, cela n'est pas le 14, mais le 13 Nisan. Ce n'est pas un repas pascal, c'est un repas d'adieu, ce qui explique qu'il n'y ait pas d'agneau.
- La mort de Jésus a lieu le vendredi 14, mais selon Jean, ce n'est pas le jour de la Pâque mais la veille de la Pâque, cela rend parfaitement possible tout ce qui fait sourciller les historiens. Jésus a été enseveli le 14, juste avant le samedi, jour du sabbat qui est aussi le 15 Nisan
- Pour les raisons que je viens de vous dire, l'exécution le jour de la fête paraît peu acceptable. En revanche, Jean donne des détails qui semblent confirmer sa version :

- Jésus est d'abord conduit chez le grand prêtre Caïphe, puis il est transféré au prétoire de Pilate. Jean nous dit : « *les juifs n'entrent pas pour ne pas se souiller et pouvoir manger la Pâque* ». Cette présentation colle parfaitement avec la chronologie. Nous sommes la veille de la Pâque (le 14) et le repas pascal aura lieu le soir. Le matin, quand Jésus est présenté au prétoire, la Pâque n'est pas encore commencée.
- **Les synoptiques et Jean** signalent que Pilate a proposé de libérer Barrabas à la place de Jésus. Cette libération de Barrabas se comprend mieux si c'est la veille de la Pâque, plutôt que le jour de la Pâque : on libérait un condamné pour qu'il puisse participer au repas de Pâque, si on le libère le jour même de la fête, c'est trop tard. En revanche, si l'on adopte la chronologie de Jean, Barrabas est libéré et pourra participer au repas pascal du 14 au soir.
- Cela conduit la plupart des exégètes à adopter la chronologie de Jean, plutôt que celle des synoptiques.
- Les dates possibles selon que l'on place la mort de Jésus le jour de la Paque ou la veille :
 - si l'on adopte la chronologie des synoptiques : 27 avril 31,
 - si l'on adopte la chronologie de Jean : deux dates possibles :
 - 7 avril 30
 - 3 avril 33,
 - La date la plus probable, semble être le 7 avril de l'année 30 et Jésus avait 36 ans.

1.2.2 – L'enfance et la période avant le ministère

- Pour l'enfance et les premières années de Jésus, 2 évangélistes nous en parlent : **Matthieu et Luc**. En ce qui concerne la conception virginale, les historiens ne disent rien, c'est ce que racontent les évangiles. L'annonce par l'Ange est faite, chez **Luc à Marie**, et, chez **Matthieu**, l'annonce est faite à **Joseph**.
- D'après **Matthieu**, la résidence habituelle de Joseph et de Marie est à Bethléem, ensuite, ils sont partis en Egypte pour fuir Hérode et, après le retour d'Egypte, ils se sont installés à Nazareth. On n'a pas de preuve de la présence de la Sainte Famille en Egypte. Ce que dit Matthieu, c'est, qu'au retour, Joseph ne veut pas revenir en Judée, il se retire en Galilée.
- D'après **Luc**, l'Annonciation a eu lieu à Nazareth et la naissance à Bethléem, à cause du recensement de Quirinus, en 6 après J.C.
- Les 30 premières années de la vie de Jésus nous sont presque inconnues, il y a juste l'épisode de Jésus en pèlerinage à Jérusalem avec ses parents, perdu et retrouvé en train de discuter avec les docteurs (Luc 2,41 et suivants). On peut dire de Jésus qu'il sait lire (et écrire ?) : on nous le montre en train de lire le texte de la Torah à la synagogue de Nazareth, au début de son ministère, il est capable de lire un texte en Hébreu, qui n'est pas sa langue maternelle, puisque Jésus parle très certainement

l'Araméen, comme tous les gens de l'époque. Peut-être connaît-il aussi le Grec, puisqu'il s'entretient avec Pilate, sans interprète.

- On nous dit qu'il était artisan du bois : « tekton », on traduit par charpentier, cela peut être aussi constructeur de maisons. La famille de Jésus n'était pas une famille de pauvres, ce n'était pas non plus une famille de riches, c'était une catégorie moyenne, pas plus pauvre que la plupart des habitants de la Galilée. Jésus est né dans un milieu rural, les déplacements de Jésus en Galilée ne le mènent jamais vers les grandes villes comme Tibériade ou Sépphoris.

- Le père adoptif de Jésus, Joseph, disparaît très rapidement des récits évangéliques. Quand commence le ministère de Jésus, Joseph n'est plus là : aux noces de Cana, il y a Marie, mais il n'y a pas Joseph (cela paraît inconcevable qu'elle ait été invitée sans son mari). L'hypothèse la plus probable, c'est que Joseph était déjà mort, ce qui colle parfaitement avec le fait que Joseph était âgé lorsqu'il a épousé la jeune Marie.

- Comment se fait-il que Jésus ne soit pas marié ? Pour les juifs, c'est un devoir absolu de se marier pour avoir des enfants. Le silence du Nouveau Testament est total sur une épouse éventuelle. Mais il y a d'autres cas : Jean-Baptiste n'est pas marié non plus et il y a des tendances favorables au célibat dans le judaïsme du 1^{er} siècle : les Esséniens recommandent de rester célibataires, il y a également d'autres groupes juifs dont nous parle Philon d'Alexandrie, les Thérapeutes. Il y a aussi des exemples dans l'Ancien Testament : le prophète Jérémie était célibataire, sur l'ordre de Dieu qui lui avait dit : « tu te consacres entièrement à ta mission de prophète, et tu ne fonderas pas de famille ». Un engagement fondamental peut toucher quelqu'un en dehors de la tradition, ce qui est le cas de Jésus, le problème est le même pour Paul qu'on rencontre toujours seul, il n'a pas d'épouse avec lui. Cela expliquerait peut-être cette phrase énigmatique dite par Jésus, en Matthieu 19.12 où il parle des eunuques : « *il y en a qui le sont dès leur naissance, d'autres qui ont été rendus tels par les hommes, et d'autres qui se sont rendus eux-mêmes tels à cause du Royaume des cieux. Comprenez qui pourra...* On peut très bien admettre que Jésus est resté célibataire pour des raisons religieuses, parce qu'il avait sa mission à remplir.

Les frères et sœurs de Jésus

- Ils apparaissent à plusieurs reprises dans les Évangiles :
 - Marc 6.3 : Jésus est en train d'enseigner dans la synagogue de Nazareth et les gens s'étonnent des propos qu'il tient, ils disent : « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de José (ou Joseph), de Jude, de Simon, et ses sœurs.... »
 - Idem : Matthieu 13,55
 - On dit à Jésus, ta famille est là, elle t'attend dehors et Jésus dit : « *Ma vraie famille, c'est ceux qui écoutent ma parole* ».

- Qui sont ces frères et sœurs de Jésus ? Si ce sont de vrais frères, cela soulève évidemment le problème de la virginité de Marie. Pour certains exégètes qui se rattachent au protestantisme libéral, cela ne pose aucun problème : frères et sœurs sont nés de façon naturelle, après Jésus.
- Pour les catholiques, le problème est plus délicat, Marie est toujours vierge, du début jusqu'à la fin. La solution la plus courante c'est de dire que c'est une façon de parler de ses cousins. Mais il y a un problème de traduction (frère = cousin), en Hébreu, le même mot peut être employé pour dire frère, neveu, ou cousin. Mais en grec, il y a deux mots différents pour frère et cousin (adelphos et anepsios). Quand Paul parle de Jacques, le frère du Seigneur (Galates 1,19) il emploie bien le mot « frère ». Flavius Joseph dans les « Antiquités » parle de la mort de Jacques en 62 et lui aussi dit : « Jacques, frère du seigneur ».
- Dans les églises orientales, ces frères sont les enfants de Joseph d'un premier mariage (protévangile de Jacques). En fait des demi-frères. Cette solution paraît intéressante à beaucoup.
- Les deux solutions : soit des cousins ou des demi-frères ont été défendues depuis très longtemps, mais il y a aussi des auteurs qui considèrent que ce sont réellement des frères de sang : Tertullien, Père de l'Église, (vers 160-220) considère qu'il s'agit vraiment des frères et des sœurs de Jésus, c'est le moyen, pour lui de prouver la pleine humanité de Jésus.

1.2.3 - La période du Ministère de Jésus

- Cela commence par le Baptême donné par Jean Baptiste à Jésus, que l'on situe vers la fin de l'année 27 ou le début de l'année 28. Jésus a commencé son Ministère après le baptême, en 28, il aurait eu à cette époque-là 33 ou 34 ans. C'est confirmé par Jean 2.20 : Jésus dit « détruisez ce Temple, je le rebâtirai en 3 jours », Les juifs lui répondent: « ce Temple, il a fallu 46 ans pour le bâtir et toi tu dis que tu vas le reconstruire en 3 jours ». 46 ans, cela situe la scène vers 27 – 28, puisque le Temple a été commencé environ vers 20 avant JC.
- Selon les synoptiques, le ministère de Jésus aurait duré environ un an,. Pour Jean, au moins deux ans mais il est impossible de faire une chronologie fine de la vie publique de Jésus puisque chaque évangéliste organise le récit des événements suivant sa propre visée théologique.
- Jésus a autour de lui un cercle de disciples, parmi eux il va en choisir 12 : les apôtres il y a aussi des femmes. On peut penser qu'il a aussi des adhérents qui ne le suivent pas, qui restent chez eux, mais avec qui Jésus entretient des relations : Marthe et Marie, Lazare, Zachée, le publicain qui se convertit : rien ne nous dit qu'il s'est mis à suivre Jésus, le propriétaire anonyme du local de la Cène à Jérusalem....
- Le problème que se posent les historiens, ce sont les rapports entre Jésus et Jean-Baptiste (dont l'existence n'est pas contestée). Flavius Joseph parle longuement de lui indépendamment de Jésus. Jean-Baptiste aurait pu être un concurrent gênant

pour Jésus, et son message n'est pas exactement le même : il annonce l'imminence de la fin du monde et il dit qu'il reste très peu de temps pour se convertir, son baptême par immersion est un baptême de pénitence, c'est un engagement définitif. Or Jésus, se fait baptiser par Jean-Baptiste, donc Jean apparaît en position de supériorité par rapport à Jésus. Jésus vient le trouver : est-ce qu'il est pécheur ? A-t-il des choses à se faire pardonner ? Peut-être que Jésus a fait partie pendant quelque temps du groupe des disciples de Jean-Baptiste. Jésus a recruté des disciples dans le groupe de Jean-Baptiste. Les évangélistes s'en sont tirés en intégrant Jean-Baptiste comme étant le « précurseur ». On met dans la bouche de Jean-Baptiste des propos qui annoncent que viendra après lui quelqu'un qui est plus grand que lui.

- Jésus, pendant quelque temps, a baptisé lui-même : Jean 3.22. Les disciples baptisent les gens qui veulent adhérer au groupe. Ensuite le baptême a-t-il disparu ? On trouve des exégètes qui pensent que le baptême a été conservé par le groupe de Jésus comme un rite d'entrée dans le groupe et que tout naturellement, après la résurrection, ce rite a été utilisé pour les gens qui voulaient s'agréger à l'Eglise naissante. Sinon, il y aurait un hiatus entre le baptême de Jean-Baptiste et le baptême chrétien.
- Autre différence entre Jésus et Jean-Baptiste : Jean-Baptiste est un ascète alors qu'on accuse Jésus d'être un ivrogne et un glouton.
- Jean-Baptiste ne fait pas de miracle, alors qu'on rapporte les miracles, les guérisons de Jésus.
- Leur message est différent :
 - Jean-Baptiste annonce la colère de Dieu qui est imminente,
 - Jésus, lui, annonce l'amour et la grâce.

-1.2.4 La Passion

-
- Ce sont probablement les récits les plus anciens dans les évangiles. Ils ont été composés par les premières communautés chrétiennes qui les racontaient au moment de Pâques. Ces récits étaient utilisés pour la liturgie de la Pâque.
- Qu'est-ce qui a valu à Jésus d'être arrêté ? C'est probablement son action violente en chassant les marchands du Temple, mais il a aussi parlé de la destruction du Temple. Il présente l'adhésion à son message comme plus important que le culte du Temple. Cette attitude lui a valu l'animosité des Sadducéens, c'est probablement la cause de son arrestation.
- Les autorités juives auxquelles il a été présenté, Caïphe et Hanne et quelques membres du Sanhédrin (comment en pleine nuit a-t-on pu réunir les membres du Sanhédrin ?) l'ont condamné pour propos contre le Temple et blasphème : il se dit Fils de Dieu. Cette sentence de mort doit être confirmée par l'autorité romaine car le

Sanhédrin n'a pas le pouvoir de faire exécuter une sentence de mort. Par chance, Pilate est présent à Jérusalem. Jésus est présenté à Pilate qui, après avoir beaucoup hésité, demande à faire exécuter la sentence. Le motif de la condamnation par les Romains n'est pas le même que celui des Juifs. Pilate condamne Jésus à être exécuté pour troubles à l'ordre public et pour s'être dit le Messie venu pour rétablir la royauté en Israël : c'est ce qui figurera sur l'écriteau placé sur la croix (INRI) « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs » (Marc15,26).

- Pilate a cherché à sauver Jésus en proposant de le libérer, mais les Juifs préfèrent Barrabas.
- Luc (23,6-12) ajoute au récit une comparution (que n'ont pas retenue les autres évangélistes) devant le souverain Hérode Antipas ; ce qui n'est pas invraisemblable puisque Jésus vient de Galilée et que Hérode est gouverneur de cette province. Hérode pouvait très bien se trouver à Jérusalem pour la Pâque. Hérode le renvoie à Pilate.
- La Passion débouche sur la Résurrection, mais là, nous n'avons aucun document historique. Pour les historiens, ils constatent la conséquence qui en a été tirée.
- Après la Résurrection, le groupe des disciples qui aurait dû se disperser, se rassemble de nouveau et commence alors l'histoire du Christianisme. Dans les évangiles apocryphes, il y a le récit de Pierre relatant la sortie de Jésus du tombeau, avec les soldats qui sont renversés.

Chapitre 2 – LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME : les premières communautés

2.1 – La communauté de Jérusalem

- Jésus est mort (admettons) le 7 avril 30 . Il n'y a aucune résistance de la part de ses disciples : les évangiles nous disent qu'au pied de la croix, il n'y avait pas grand monde : sa mère et un disciple. La fête de Pâques (si l'on suit la chronologie de Jean) se déroule le jour suivant. Aucun incident n'est signalé : pour les autorités romaines et juives, le problème est réglé, mais le dimanche suivant des femmes découvrent que le tombeau est vide, vont le dire aux disciples. C'est confirmé par des apparitions du Ressuscité dont les récits ne concordent pas toujours. Pour certains récits, le Christ est apparu d'abord à Madeleine, pour d'autres à plusieurs femmes en même temps, après, à Pierre puis aux disciples sur le chemin d'Emmaüs.
- Les disciples qui s'étaient dispersés reprennent courage, ceux qui étaient partis en Galilée reviennent et le groupe des disciples s'établit à Jérusalem. Pourquoi cette ville ? Jérusalem est le centre de la vie juive et le retour imminent du Christ, qui est attendu, aura forcément lieu à Jérusalem. Si on veut commencer à prêcher, au nom de Jésus, Jérusalem est l'endroit idéal : c'est là que les foules se pressent pour les pèlerinages.
- Au cœur du groupe, il y a les 12, mais il en manque 1, puisque Judas a été éliminé, les Actes(1,15-26) nous disent qu'on va choisir (pour rétablir ce chiffre symbolique des 12

tribus d'Israël) parmi les disciples qui suivent Jésus, depuis le début, un autre disciple. On tire au sort, c'est une manière d'interroger Dieu, et Matthias vient compléter les 12. Il y a également avec les disciples quelques femmes dont Marie, la mère de Jésus, et c'est sur ce groupe-là que tombe le Saint-Esprit le jour de Pentecôte.

- Cette première communauté de Jérusalem, qui commence sa prédication à la Pentecôte (1^{er} discours de Pierre, les apôtres sont sortis, on les croyait ivres à cause de leur attitude) nous est décrite par les Actes des Apôtres au chapitre 2, 42-47. On nous dit que les membres ont vendu tous leurs biens et qu'ils vivent avec une caisse commune, en menant une existence communautaire : ils prennent leurs repas ensemble, cela ressemble beaucoup aux communautés esséniennes, on peut faire la comparaison avec la Communauté de Qumran qui était aussi dirigée par un groupe de 12 et qui avait la communauté des biens.

* On souligne les nombreux points communs qu'il y avait entre le portrait de Jésus décrit par les évangiles et le Maître de Justice décrit dans les documents de Qumran,

* la même façon de lire les textes prophétiques en les appliquant à la situation présente : c'est la même méthode parmi les apôtres et à Qumran.

* Mais on n'a aucune preuve de relation entre la Communauté de Qumran et les futurs chrétiens.

* On peut remarquer les titres décernés à Jésus : Seigneur, Maître, serviteur de Dieu, Fils de Dieu, beaucoup de ces titres sont utilisés chez les Esséniens pour les appliquer au Maître de Justice.

* Y-a-t-il des ressemblances entre les repas communautaires, qui ne sont pas de simples repas pour se nourrir, mais aussi des actes religieux ?

* Le rite d'entrée des chrétiens, c'est le Baptême, c'est un geste que l'on fait une fois pour toute dans la vie. Chez les Esséniens, les ablutions étaient répétées plusieurs fois par jour avant chaque repas.

- L'idée que l'on peut se faire de cette première communauté, c'est une structure à 3 étages :

* un groupe dirigeant avec Pierre qui est le porte-parole du groupe des 12 dont la tâche essentielle est la prédication,

* autour d'eux, des disciples (hommes et femmes, Marie, les frères de Jésus) qui mènent une vie communautaire complète, en abandonnant tous leurs biens : un incident le montre bien, quand Ananie et sa femme sont venus apporter le produit de la vente de leurs biens, mais ils en ont gardé une partie. A la suite de cela, ils ont été foudroyés à cause de ce mensonge. La cause de la punition, ce n'est pas d'avoir gardé une partie des biens, c'est d'avoir menti (Actes 5,1-11).

Selon le livre des Actes, ce groupe comprend environ 120 personnes (Actes1,15).

* Une base plus large, un tiers ordre, ce sont des gens qui vivent dans le siècle, mais ils ont des exercices de piété en commun. Il pourrait comprendre plusieurs milliers de personnes.

- Cette communauté ne s'est pas séparée du judaïsme. Tous les membres de la communauté sont des juifs. Les disciples de Jésus et les apôtres fréquentent aussi le Temple et les synagogues. Ils n'ont abandonné aucune des coutumes juives : la circoncision, le respect du sabbat, les interdits alimentaires, ils continuent à fréquenter le Temple pour participer aux offices : Actes 2.46 : «ils étaient assidus au Temple ». Actes 3.1 : Pierre et Jean montent au Temple pour la prière de la 9^{ème} heure. Les disciples de Jésus se réunissent au Temple, sous le portique de Salomon. Mais ils se réunissent aussi entre eux : « ils rompaient le pain dans leur maison » (indication de l'eucharistie) (Actes 2, 46) Ils se réunissaient aussi pour des assemblées de prière : lorsque Pierre est arrêté puis relâché, en pleine nuit de façon miraculeuse, il se dirige vers la maison de Marie, mère de Jean-Marc, il s'y réfugie et trouve une assemblée réunie en train de prier. Ces assemblées ont probablement lieu dans la nuit du samedi au dimanche. Dans les Actes, 20,7-12, Paul est de passage à Troas, il en profite pour faire une instruction un peu longue, puisque un des jeunes hommes qui est assis sur le bord de la fenêtre, s'endort et bascule, Paul le récupère, le ramène à la vie, ensuite il a pu participer à la célébration où on a rompu le pain. L'eucharistie venait donc après l'instruction des fidèles.

- On peut noter aussi que la communauté de Jérusalem est appelée : « Eclésia », qui est un terme grec, c'est la première apparition du terme. Dans Actes 5 ,11, on nous dit que la mort d'Ananie et sa femme avait frappé de stupeur toute la communauté et semé une grande frayeur dans toute l'« église », c'est le nom donné à cette communauté, ce qui pose une problème car c'est un mot grec (et pas juif) et que « eclésia », en grec, c'est l'assemblée générale des citoyens d'une ville, sans aucune connotation de sacré. Le terme « eclésia» est employé dans la traduction grecque de la Bible, dans la Septante pour traduire le « qahal Yahvé » l'assemblée de Dieu (Moïse au désert, convoque le qahal Yahvé). Le terme d'eclésia est repris par Paul qui s'accuse d'avoir persécuté « l'eclésia » : (1 corinthiens 15,9 ; Galates 1,13, Philippiens 3,6). Pour Paul « eclésia », c'est la communauté de Jérusalem.

- Dès les années 35 – 40, l'assemblée de Jérusalem se désigne comme l' « Ecclesia », l'assemblée du peuple de Dieu, celle que le Messie trouvera éveillée lorsqu'il reviendra. Est-ce un nouveau peuple ? Ou reste-t-il fidèle au peuple d'Israël ? L'idée qu'il s'agit d'un nouveau peuple qui prendra la place d'Israël, n'est pas encore formée ; cela se fera plus tard. Pour la communauté, Eclésia c'est la Nouvelle Alliance à l'intérieur du peuple juif. La séparation entre juifs et chrétiens n'est pas encore faite.

- Cette communauté est dirigée par Pierre, mais il y a aussi la présence très forte de Jacques, frère du Seigneur. Jacques aurait bénéficié d'une apparition spéciale, Paul en parle dans la 1^{ère} lettre aux Corinthiens, 15.7. Paul, 3 ans après sa vision sur le chemin de Damas, nous dit qu'il a rencontré, à Jérusalem, Pierre et Jacques. Jacques est un personnage important, Paul

est resté 15 jours avec Pierre, il n'a rencontré personne d'autre, sauf Jacques, (probablement en 38 ou 39) : Galates 1, 18-19. Nous rencontrerons Jacques, au Concile de Jérusalem (probablement en 49 ou 50) (Actes 15,5-22) où il a fallu discuter du problème très délicat de l'admission ou non de païens non circoncis dans l'Eglise. Le seul à prendre la parole après Pierre, c'est Jacques. C'est aussi Jacques qui succède à Pierre à la tête de la communauté. Pierre a été obligé de fuir Jérusalem, car il avait été arrêté, et libéré miraculeusement, il est parti, vers 44. Pierre considère Jacques comme le chef, dans le récit des Actes. Pierre, libéré miraculeusement, se rend à la maison de Marie, mère de Jean-Marc, il dit : « Faites le savoir à Jacques et aux frères » (Actes 12,17) C'est chez Jacques que se tient l'assemblée des anciens : lorsque Paul arrive à Jérusalem pour porter le fruit de sa collecte financière auprès des communautés. Il est reçu par les anciens qui se réunissent chez Jacques (Actes 21,18)

- Pour certains exégètes, il y a un autre groupe que l'on devine, un peu en marge, qui aurait été le berceau du 4^{ème} Evangile, qui n'est pas dans la même tradition que les synoptiques, et dont l'animateur principal aurait été Jean, fils de Zébédée, souvent mentionné dans les Actes (3,1, 4,1, 8,14, 12,2). Quand les prédications inquiètent le Sanhédrin, les chefs sont traduits devant le Sanhédrin, en particulier Pierre et Jean (Actes 4). Pour les baptêmes de païens en Samarie, Jean et Pierre y sont envoyés. On pense que Jean est le frère de l'apôtre Jacques (le Majeur – le frère du Seigneur est appelé le Mineur). Jean a été disciple de Jean-Baptiste, comme André. Il fait partie de ceux qui ont quitté le groupe de Jean Baptiste pour suivre Jésus. Selon les synoptiques, il a été appelé alors qu'il pêchait avec son frère Jacques, aussitôt après Simon-Pierre et André. Il accompagne Jésus dans tous les grands moments : la transfiguration (Pierre, Jacques le Majeur et Jean). On l'a souvent confondu avec « celui que Jésus aimait » Jean 13 – 23. Il y a là un mystère, car on ne dit jamais le nom de cet apôtre bien-aimé. C'était lui qui était au pied de la croix, Jésus lui confie sa mère (Jean 19,26). Le matin de la Résurrection, il est parti au tombeau en courant avec Pierre. Jean est également là, lors de l'apparition au bord du Lac de Tibériade (Jean 21,20 et suivants). Jean a eu une vie très longue, le récit des Actes nous le montre étroitement associé à Pierre, dans de nombreux épisodes. Pour Paul, Jean est aussi une des 3 colonnes de l'Eglise (Galates 2, 9). On attribue à Jean la rédaction du 4^{ème} évangile, de l'Apocalypse et de 3 Epîtres. Les exégètes sont très réservés sur ces attributions, même sur celle de l'Evangile. Ce livre est probablement issu du milieu des disciples autour de Jean, mais ce n'est pas lui qui a tenu la plume. Un des arguments est que cet évangile est écrit dans un style très soutenu alors que Jean était un pêcheur peu instruit.

On est à peu près sûr que l'auteur de l'Apocalypse et des épîtres n'est pas le même que celui de l'Evangile. La tradition veut que Jean ait quitté Jérusalem pour Ephèse, avec Marie, là où il aurait terminé sa vie, avec Marie. Jean serait mort sous le règne de Trajan (99 – 117), fin du 1^{er} siècle, ou début du 2^{ème}. Il a peut-être été en désaccord avec le groupe de Jacques : dans l'Evangile de Jean, il est dit, (Jean 7-5) : « même ses frères (de Jésus) ne croyaient pas en

lui ». Parmi les problèmes : la remise de Marie à Jean par Jésus au calvaire : pourquoi les frères de Jésus n'ont-ils pas assuré l'avenir de Marie ?

Les Hellénistes : autre groupe à part dans la communauté de Jérusalem. On les connaît par le Chapitre 6 des Actes : les hellénistes viennent trouver les apôtres en se plaignant que leurs veuves ne sont pas bien traitées. Les apôtres décident de mettre à leur tête 7 personnes qui sont chargées de s'occuper de ce problème. On voit dans ces 7 personnages l'origine des diacres, ce n'est pas tout à fait exact, ils reçoivent une ordination, les apôtres leur imposent les mains. Ils ne se contentent pas du service matériel, ils baptisent et prêchent, ce sont presque des sous-apôtres. Pour certains historiens, il s'agit d'un groupe à part qui s'est constitué, certains vont jusqu'à dire qu'il s'agit de sécession. Ces hellénistes parlent une langue différente, le Grec (le groupe autour des apôtres parle l'Araméen). Ils semblent avoir aussi des divergences théologiques, en particulier, par rapport au Temple : selon eux, le Temple aurait perdu toute utilité depuis l'arrivée de Jésus : voir le discours du diacre Etienne qui est arrêté, condamné, et, qui avant de mourir dit voir le ciel ouvert : le Temple pour lui n'a pas d'importance (c'est le motif de sa condamnation). C'est au cours de cette exécution d'Etienne qu'apparaît pour la première fois Paul qui gardait les vêtements des bourreaux pendant qu'ils faisaient leur travail.

Il y a eu une répression déclenchée contre les Hellénistes (mort d'Etienne par lapidation). Ils ont été forcés de quitter Jérusalem, ils se sont répandus en Samarie, vers 36 et leur activité missionnaire commence à ce moment-là. La persécution des Hellénistes n'entraîne pas la persécution de tous les disciples de Jésus-Christ.

Les persécutions concernant l'ensemble des disciples de Jésus viendront plus tard, avec Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand. Pour le remercier d'avoir rendu service aux Romains, l'Empereur Claude avait reconstitué un royaume à Hérode Agrippa, avec la Judée et la Samarie. Il a régné entre 41 et 44. La persécution des disciples de Jésus est instituée en 44 : le Livre des Actes, Ch.12 nous dit qu'Hérode Agrippa a fait exécuter Jacques le Majeur. Pierre a été également arrêté et les Actes nous racontent comment il a été délivré miraculeusement. Pierre quitte Jérusalem, disparaît, on le retrouvera à l'Assemblée de Jérusalem en 49 ou 50.

A partir de 44, la direction de l'Eglise de Jérusalem est prise par Jacques, le Mineur, frère du Seigneur. Auparavant il occupait déjà une place importante, au point que Pierre semble devoir rendre des comptes à Jacques. Dans sa lettre aux Galates (2,11-12) Paul relate l'« incident d'Antioche » : Pierre est à Antioche et jusqu'à l'arrivée de gens de l'entourage de Jacques, il prenait ses repas avec les païens convertis mais après la venue des envoyés de Jacques il se tient à l'écart des incirconcis.

Jacques semble tenir son autorité du fait qu'il est le frère de Jésus. On met sous son nom une Epître de Jacques : elle a été difficilement et tardivement admise dans le Canon des Ecritures. Le fait qu'on ait mis la lettre sous le nom de Jacques (il n'est pas sûr du tout que

cette lettre ai été écrite par Jacques) montre qu'il était un personnage TRES important. Le message de cette lettre ne concerne pas seulement la Communauté de Jérusalem, mais elle est adressée aux 12 tribus d'Israël qui sont dans la diaspora (c'est une encyclique).

On a mis aussi sous le nom de Jacques, un Evangile apocryphe : le Protévangile de Jacques, apparu probablement dans la deuxième moitié du 2^osiècle qui donne de nombreux renseignements sur la famille de Jésus. Eusèbe, premier historien de l'Eglise, au 4^{ème} siècle considère Jacques comme le 1^{er} évêque de Jérusalem . On pourrait même aller plus loin et dire le 1^{er} Pape car il se comporte comme le patron de l'église universelle : il intervient à Antioche à propos de la circoncision que ses envoyés veulent imposer à tous les convertis. (Actes, ch.15) A l'assemblée de Jérusalem qui suit et qui est la conséquence de ce grave désaccord, Paul , Pierre et Jacques s'expliquent à propos de la circoncision (faut-il être juif pour devenir chrétien ?) Mais, à la fin de la réunion, c'est Jacques qui tire les conclusions. Ce sont les envoyés de Jacques : Judas, Barsabbas et Silas qui vont communiquer les décisions prises à Jérusalem en Syrie et Cilicie.

Jacques a gouverné la Communauté de Jérusalem, jusqu'à sa mort. Flavius Josèphe nous relate qu'il a été mis à mort par lapidation en 62. Flavius note que c'est un personnage important : les habitants de Jérusalem s'indignent de cette condamnation. Le grand prêtre Hannan ou Anan aurait profité d'une vacance du pouvoir romain pour faire exécuter Jacques.

La Communauté de Jérusalem continue après la mort de Jacques. A Jérusalem va se perpétuer une Communauté d'origine juive. Après Jacques, ce sont des parents de Jésus qui dirigent la Communauté. Il semble que l'Eglise de Jérusalem ait été dirigée par une sorte de conseil de famille. Cette communauté a été très affaiblie par la révolution des zélotes, en 66, à laquelle les chrétiens n'ont pas voulu participer. Ils se sont réfugiés hors de Jérusalem, à Pella. Lorsqu'ils sont revenus en 70, le temple avait été démoli. Leur communauté était amoindrie et appauvrie.

Quelques décennies plus tard, il y a eu une nouvelle révolte, en 135. Les chrétiens de nouveau se sont tenus à l'écart, mais ils ont été touchés, puisque l'Empereur Hadrien interdit aux juifs de résider à Jérusalem. Pour les Romains, les chrétiens d'origine juive, sont des juifs, donc ils ont été interdits de séjour eux aussi à Jérusalem. Ils se dispersent et se réfugient en Judée Ces judéo-chrétiens se perpétuent jusqu'au 4^{ème} - 5^{ème} siècle mais Jérusalem n'a pas été le grand centre de diffusion du christianisme.

2.2 - La diffusion dans le monde juif de la diaspora

2.2.1 – Les missions de Pierre

Après avoir laissé la direction de l'Eglise de Jérusalem à Jacques, Pierre est parti en mission. On lui attribue la fondation de la Communauté d'Antioche. On a des indices de son action en Samarie, en Galatie, en Grèce, à Corinthe. Certains veulent qu'il soit allé à Rome dès ses

mésaventures à Jérusalem mais on pense en général que son arrivée à Rome s'est faite beaucoup plus tard . La 1^{ère} épître de Pierre,(datée de 62 ou 64) est écrite de Rome (voir la fin de la lettre 5,13 : « la communauté des élus qui est à Babylone, vous salue ». Babylone = Rome) mais il n'a pas fondé la Communauté de Rome. Lorsque Paul écrit son Epître aux Romains qu'on date de 56-57, il n'y est pas question de Pierre alors qu'il aurait été inconcevable qu'il ne soit pas fait mention de lui s'il avait résidé à Rome. Lorsque Paul, prisonnier arrive à Rome, probablement en 61, les Actes ne font pas mention non plus de la présence de Pierre.

Pierre est donc arrivé à Rome à une date indéterminée. Il y est mort, martyr, sous Néron. Il a été crucifié, la tête en bas, en 64 ? En 67 ? Son tombeau se trouve au Vatican, sous la basilique actuelle. Légende du Quo Vadis : Pierre aurait fui Rome pour échapper à la persécution mais le Christ lui serait apparu pour le rappeler à son devoir.

2.2.2 – Les missions des Hellénistes

Les Hellénistes, après la mort d'Etienne se sont enfuis pour ne pas connaître le même sort. Ils se sont dispersés et ont porté la bonne parole, chez les Juifs de langue grecque. Les Actes (chapitre 8) nous relatent les exploits du diacre Philippe en Samarie. Il convertit Simon le Magicien, mais aussi un eunuque égyptien qu'il trouve en train de lire la Bible, Philippe baptise cette personne, ce qui était exceptionnel puisque le message était réservé aux juifs. Paul le retrouve, dix ans plus tard installé à Césarée(Actes 21,8).

A Antioche, se constitue une communauté où il y a des juifs et des païens. L'Évangile est donc annoncé, à des non juifs, avec succès. Cette initiative des Hellénistes est très mal vue de la Communauté de Jérusalem : Jacques envoie, à Antioche, des enquêteurs, dont Barnabé qui constate l'authenticité des nouveaux convertis venus du paganisme. Barnabé s'associe aux prédicateurs hellénistes, et, pour poursuivre le travail, il fera appel à Paul.

Il est important d'insister sur l'Église d'Antioche, car c'est là que pour la première fois que les disciples de Jésus furent appelés « Chrétiens » (Actes)(11,26). Chrétien ? Quelle signification ? Disciple d'un personnage qui s'appelle Christ, mais le mot est peut-être péjoratif. Christ = celui qui a reçu l'onction, on pourrait dire des chrétiens : « les pommadés ».

Autre mission des Hellénistes : la ville de Damas

Quand Paul se convertit, en 37-38, il y a déjà une communauté chrétienne à Damas. Paul avait été envoyé à Damas par le grand prêtre de Jérusalem pour faire la chasse aux chrétiens. Damas fait partie de la Phénicie, évangélisée par les Hellénistes, les chrétiens de Damas sont des juifs, sinon, ils ne dépendraient pas de la juridiction de Jérusalem. Les Actes nous disent que Paul, après sa conversion sera reçu et prêchera dans la Synagogue qui est composée de juifs hellénistes, c'est d'ailleurs pour cela qu'ils sont persécutés par le grand prêtre.

2.2.3 – Le cas d’Alexandrie

Alexandrie, deuxième ville de l’Empire Romain par sa population, est aussi un très grand centre de culture juive. Un tiers de la population est composée de juifs. C’est à Alexandrie qu’a été faite la traduction de la Septante. Alexandrie a certainement été atteinte par le christianisme.

Apollos, à qui on attribue quelquefois la rédaction de la Lettre aux Hébreux était d’Alexandrie. Mais où a-t-il été converti ? On parle de lui, pour la première fois dans les Actes, chapitre 18, 24 à Ephèse. C’était un savant, versé dans les Ecritures ; il prêchait et enseignait exactement ce qui concernait Jésus, mais il ne connaissait que le baptême de Jean. Il vient d’Alexandrie, mais on ne sait pas où il a été converti. Après avoir complété son instruction à Ephèse, Il partira en mission chrétienne en Grèce , à Corinthe.

Mis à part Apollos, on n’a que des légendes sur l’évangélisation d’Alexandrie : ex. l’Apôtre Marc qui aurait été le fondateur de l’Eglise d’Alexandrie où il serait mort martyr en 68, mais on n’a aucun document appuyant cette légende qui n’apparaît qu’au 4^{ème} siècle.

2.2.4- Les missions vers l’Est (au-delà des limites de l’Empire Romain)

Il y a un énorme trou dans l’Histoire du Christianisme : on ignore tout sur ces missions, sauf qu’elles ont eu lieu. La tradition dit que le grand missionnaire de l’Est aurait été l’apôtre Thomas accompagné de Barthélémy. Le tombeau de Thomas se trouverait à Edesse (en Irak actuel). Il aurait été l’apôtre des Perses. A partir du 2^{ème} siècle, on connaît un Evangile de Thomas, les Actes de Thomas...A partir d’Edesse, le christianisme se serait propagé vers l’Est atteignant l’empire iranien, puis l’Asie centrale, l’Inde. Lors des grands voyages et des découvertes, les Portugais trouveront des chrétiens sur les côtes de l’Inde au XVI^o siècle qu’on appellera les « chrétiens de St Thomas ».

2.3– La diffusion de l’Evangile à tous les hommes : PAUL

Paul tient une place éminente dans le christianisme. Son importance vient du fait qu’il a fait d’une secte juive une religion universelle, ouverte à tous les hommes qui veulent bien y entrer. Ses lettres sont les premiers écrits chrétiens que l’on ait, bien avant les évangiles. Ces écrits ont été précieusement conservés, ils constituent, aujourd’hui une part importante du « Nouveau Testament ». A son époque, son rayonnement a été limité mais grâce à ses écrits, il a ensuite pris une importance capitale. Il s’attribuait une mission spécifique : porter l’Evangile aux païens : Paul, devant l’Assemblée de Jérusalem, expose la répartition des tâches entre Jacques, Céphas et Jean d’une part, Barnabas et Paul de l’autre (Galates . 2 , 9) : Paul et Barnabas iront vers les païens, les autres vers les circoncis. La documentation sur lui est exceptionnelle : les lettres de Paul et les Actes de Apôtres.

Paul est un contemporain de Jésus. Au moment de la lapidation d’Etienne (36) Paul était un jeune homme. Né à Tarse, en Cilicie (Sud de l’Asie Mineure), d’une famille aisée qui jouissait

de la citoyenneté romaine. Paul était citoyen romain, cela lui servira, c'est en exhibant sa citoyenneté romaine qu'il échappera à son procès en Palestine et qu'il obtiendra d'être envoyé à Rome pour être jugé devant le tribunal de l'Empereur. Il s'appelle Saül, il prendra ensuite le nom de Paul à partir de sa conversion. Avant sa conversion, il a été formé à Jérusalem, dans un milieu pharisien, a été le disciple d'un des plus grands docteurs juifs, Gamaliel. Il connaît les écritures, l'hébreu, l'araméen mais il est de langue grecque. Il est fabricant de tentes, célibataire, il conseille aux Corinthiens qui ne sont pas mariés de rester célibataires et aux veuves de rester comme lui (1^{ère} lettre aux Corinthiens, 7,8). C'est une anomalie, un jeune juif de 30 ans devrait être marié depuis déjà 10 ans.

Sa première apparition, c'est quand il persécute les chrétiens hellénistes, il est présent à l'exécution d'Etienne (il garde les vêtements des bourreaux). Il est missionné par le grand prêtre pour persécuter les chrétiens à Damas. Sur le chemin de Damas, il a sa vision ; après, il est reçu par la communauté chrétienne de Damas, il passe 3 ans en Arabie, puis revient à Damas où il est menacé d'arrestation : il s'échappe de Damas en se faisant descendre le long des remparts dans une corbeille (2 Cor 11,32-33), ceci vers 39 – 40 car il est alors pourchassé par le roi des Nabatéens (sud Jordanie), Arétas qui est mort en 40.

De Damas part à Jérusalem pour 10 jours, il y rencontre Pierre et Jacques, puis se rend en Syrie et en Cilicie, à Tarse. C'est là que Barnabé est venu le chercher pour l'amener à Antioche où il entre dans une communauté mixte où se retrouvent des chrétiens d'origine païenne et des chrétiens d'origine juive. Il enseigne dans cette communauté d'Antioche puis il part en mission. Cette communauté charge Barnabé (en 1^{er}) et Paul d'une mission qu'on peut situer, à partir de 45. Ce sera le 1^{er} voyage de Paul, la première mission dure à peu près 4 ans (45 à 49). Elle se passe d'abord à Chypre et ensuite en Asie Mineure. Le retour à Antioche se fait vers 49. Dans ce premier voyage, Barnabé et Paul s'adressent aussi bien aux païens qu'aux juifs. Ce qui pose problème : les gens d'Antioche décident de s'en expliquer avec la communauté de Jérusalem qui fait figure de référence. Paul et Barnabé vont à Jérusalem pour rencontrer les grands patrons de la communauté. C'est là que se situe « le Concile ou assemblée de Jérusalem ». qu'on peut situer en 49 ou 50. Nous en avons 2 récits : Actes des Apôtres ch.15, 20-29 et la Lettre aux Galates ch.2,10. Les débats opposaient l'Eglise de Jérusalem qui était indignée de voir des païens entrer dans l'Eglise et Paul et Barnabé qui soutiennent la position d'Antioche et disent que le message n'est pas seulement pour les juifs, mais aussi pour les païens. Le résultat, c'est que, à la fin du débat, Jacques tirant la conclusion, dit que les païens seront admis dans l'Eglise mais 4 conditions leur seront imposées pour leur permettre d'entrer en communion avec les chrétiens juifs : c'est le « Décret apostolique », rappelé dans les Actes ch.15, 20-29 et 21,25 : on n'imposera pas la circoncision, ni les abstinences alimentaires du judaïsme aux païens, on leur demandera seulement 4 choses :

- S'abstenir des viandes provenant des sacrifices païens,
- S'abstenir du sang, sous toutes ses formes,

- Consommer des viandes d'animaux sacrifiées rituellement (entièrement vidés de leur sang)
- S'abstenir de la fornication, de l'immoralité, les mauvaises mœurs concernant les rapports sexuels.

Ces 4 obligations sont le minimum exigé selon le Lévitique pour que le contact d'un étranger ne contamine pas un juif. Cela permet aux juifs et aux païens convertis de se retrouver autour de la même table pour célébrer l'Eucharistie, cela n'implique pas qu'il y ait qu'une seule communauté (à Antioche il y a 2 communautés parallèles : les juifs qui suivent les règles de la Torah et les pagano-chrétiens qui se contentent de respecter un certain nombre d'abstinences) . Paul ira beaucoup plus loin, puisqu'il dit que même les juifs ne sont plus tenus de respecter les règles de la Torah. Cette liberté à l'égard de la Torah est valable pour tous, c'est la fin de la Loi (Galates 3, 28). Quand Paul reviendra à Jérusalem, en 58, et qu'il y sera arrêté, c'est cette liberté que les juifs lui reprocheront (Actes 21, 21 : « ton enseignement pousse tous les juifs qui vivent parmi les païens à abandonner Moïse »).

Après l'assemblée de Jérusalem, Paul revient à Antioche et il repart pour une nouvelle mission, en 50 – 52, mais il n'est plus avec Barnabé. C'est Paul le chef de la mission. Elle se déroule en Asie Mineure, puis, à Troas, Paul a eu une vision, un macédonien l'a invité à venir chez lui. (Actes 16,9). Paul passe en Macédoine, puis à Philippe, à Thessalonique, Bérée, Athènes, puis à Corinthe où il rencontre Aquilas et Priscilla, venus d'Italie d'où ils ont été expulsés par l'Empereur Claude, vers 50-51. Paul s'est beaucoup plu à Corinthe : il y est resté un an et demi. Une date précise : Paul a été arrêté et traduit devant Gallion qui a été proconsul à Corinthe en 51-52, Gallion n'a pas retenu les accusations portées contre Paul.

C'est à Corinthe que Paul a rédigé ce qui est, chronologiquement, le premier écrit du Nouveau Testament : la Première Lettre aux Thessaloniens. Au retour, il est passé par Ephèse, il débarque à Césarée, passe à Jérusalem et revient à Antioche.

Lors du deuxième voyage, Paul semble avoir coupé les ponts avec Antioche.

Il repart en mission en Asie Mineure (3^{ème} voyage 53 – 58) et il s'installe à Ephèse, 4^{ème} ville de l'Empire dans une communauté où il retrouve Priscille et Aquilas. Il y réside deux ans et il y rédige les 2 lettres aux Corinthiens, peut être aussi la Lettre aux Galates. Il a aussi des ennuis à Ephèse : cette ville était un centre religieux où l'on honorait Artémis, les prédications de Paul étaient désastreuses pour les fabricants de petits souvenirs du temple d'Artémis. Cela provoque une émeute des orfèvres (Actes, Ch.19,21-34). Paul a été obligé de quitter Ephèse. Il traverse de nouveau l'Asie Mineure, il passe en Macédoine, puis revient à Corinthe, c'est dans cette ville, en 57, qu'il aurait écrit sa lettre la plus longue : l'Épître aux Romains, qui annonce sa prochaine visite à Rome. De Corinthe, avant d'aller à Rome, il décide d'aller à Jérusalem porter la collecte qu'il avait faite pour les pauvres de cette ville. Pour aller de Corinthe à Jérusalem, il est passé par Troas (discours de Paul où un jeune homme s'endort et tombe de la fenêtre, Paul le ressuscite) , Milet, puis, par mer, gagne la

ville de Tyr, puis Césarée(il y retrouve le diacre Philippe), et enfin Jérusalem où il ne rencontre que Jacques (Actes 21,17), il n'est pas très bien reçu à Jérusalem : les juifs l'accusent d'avoir renoncé à la circoncision, on l'accuse aussi d'avoir introduit un païen, Trophime, dans la partie du Temple qui était réservée aux juifs. Cela a provoqué une émeute, Paul a failli être lynché, la police intervient. Il a été arrêté, puis présenté au sanhédrin. Paul, se défend en disant qu'il est pharisien (Actes 23, 1-10). Le tribun romain, qui n'a pas de pouvoir de justice, décide de l'envoyer au procureur romain de la Palestine, Félix, qui siège à Césarée. Paul est envoyé à Césarée où il passera deux ans, en prison, entre 58 et 60. Un nouveau procureur, Festus, arrive, en 60 et voudrait de nouveau faire juger Paul, mais à Jérusalem. Il veut le renvoyer devant le Sanhédrin. Paul n'est pas du tout d'accord, il exhibe son titre de citoyen romain et il demande à profiter des privilèges des citoyens romains en étant jugé par un tribunal de l'empereur. Le procureur est d'accord et l'envoie à Rome. Pendant la captivité de deux ans de Paul, il semble que les juifs de Jérusalem n'aient pas levé le petit doigt pour le soutenir.

Paul part pour son quatrième et dernier voyage (60 – 61), de Césarée à Rome, sous escorte militaire : Côte Sud de l'Asie Mineure, Crète, Malte, Sicile puis Rome. En Italie du Sud, Paul a été accueilli par les chrétiens locaux à Pouzolles. A Rome, il va rester 2 ans en résidence surveillée (61 à 63). Certains disent qu'il est resté en prison à Rome, qu'il a été condamné à mort et exécuté, mais d'autres disent qu'il a été incarcéré pendant deux ans, puis libéré, et c'est pendant cette période de libération qu'il serait allé en Espagne : Paul, dans l'épître aux Romains parlait effectivement de son intention d'aller porter l'Évangile en Espagne. Une lettre d'un romain, Clément de Rome, qui écrit, à la fin du 1^{er} siècle, parle de Paul et de ses expéditions, il emploie une expression ambiguë : Paul est allé porter l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde romain, or les extrémités du monde romain se situent à Gibraltar. Si ce voyage en Espagne a eu lieu, il faut le situer en 63. A son retour, il aurait été de nouveau incarcéré à Rome. C'est probablement à ce moment qu'il aurait écrit la Lettre à Timothée où il dit qu'il est en prison (mais beaucoup considèrent que ces lettres ne sont pas de Paul). Paul est mort, décapité à Rome, sous Néron, mais à quelle date ? 64 ? 67 ? Décapité après Pierre. Son tombeau se trouvait sur la route d'Ostie, il se trouve maintenant dans la Basilique de Saint Paul hors les murs.

Pour certains, Paul est le véritable fondateur du christianisme, c'est un peu provocateur car le fondateur, pour les chrétiens, c'est évidemment Jésus de Nazareth, mais c'est une thèse qui peut se soutenir. Pour certains, même, ce n'est pas un compliment. Pour certains exégètes du protestantisme, le message de Jésus était d'une limpidité parfaite, c'était une religion de l'Esprit, débarrassée de toutes les pratiques des hommes, tandis que le christianisme dont Paul a été l'artisan a complètement étouffé cette religion du Christ, Paul a été le fondateur d'une religion compliquée, sombre, qui nous paralyse depuis 2 000 ans.

Il y a aussi des auteurs juifs qui disent que Paul a été le fondateur du christianisme . Ils font remarquer que Jésus était un prophète juif qui ne s'est adressé qu'aux juifs, mis à part

quelques exceptions (la syro-phénicienne, le centurion romain, la samaritaine...), Jésus est resté constamment en Palestine ne s'adressant qu'aux juifs. Le véritable père du christianisme, c'est Paul qui a hellénisé le message de Jésus en prenant l'initiative très audacieuse de s'adresser aux païens. Pour certains de ces historiens juifs, Paul est coupable d'une véritable trahison. Pour eux, Jésus ne pourrait pas se reconnaître dans le christianisme.

Pour d'autres, Jésus était un révolutionnaire et son message a été complètement perverti par Paul qui a transformé ce message en « opium du peuple ».

Ce qui est sûr c'est que Paul est une personnalité écrasante avec une énergie peu commune, des qualités d'orateur certaines, mais on peut aussi souligner que, par rapport aux Evangiles (qui n'ont pas encore été mis par écrit à l'époque de Paul) sa prédication est très originale parce que, dans ses lettres, Paul se réfère très peu à la vie de Jésus : mise à part l'instauration de l'Eucharistie et sa Résurrection, Paul ne parle pas ni de miracles, ni de prodiges, ni de paraboles....

Paul et ses écrits ont eu une extraordinaire importance (ses lettres et les Actes représentent plus de la moitié du Nouveau Testament, dans les Actes, les voyages de Paul occupent 19 chapitres : 9 à 28). Ce qui fait que nous sommes peut-être victimes d'une illusion d'optique : vu l'importance prise par ce personnage, on a tendance à croire que c'est lui qui a tout fait ! Il n'est pas le créateur des idées essentielles de la religion chrétienne, sa christologie est celle de Pierre : voyez le discours de Pierre, qui nous est rapporté dans les Actes de Apôtres, à la Pentecôte(Actes 2,14-36) Ce n'est pas lui qui a inventé l'ouverture aux païens, d'autres l'avaient fait avant lui, par exemple les Hellénistes (Philippe qui baptisait l'eunuque Ethiopien, Pierre qui avait accepté, dans la communauté chrétienne un centurion romain). Il a créé et organisé beaucoup d'Eglises, mais pas toutes : ce n'est pas lui qui a créé l'Eglise de Rome, ni l'Eglise d'Alexandrie, ni celle d'Ephèse, ni celle d'Antioche, dans tous les grands centres, ce n'est pas Paul qui est responsable de la mise en place des communautés. Il a eu des concurrents dans la mission. Il n'a pas dominé la première génération chrétienne au point qu'on puisse dire qui est le vrai fondateur du christianisme, mais dans les siècles suivants, il a tenu une très grande place, surtout par le fait qu'il a été le principal auteur de la séparation du christianisme d'avec le judaïsme, en admettant les païens et en dispensant les juifs du respect de la Torah.

Chapitre 3– JUIFS ET CHRETIENS : LA SEPARATION

3.1 - Une secte juive, prêchée par un juif, qui s'ouvre à tous les hommes

Cette secte sort du judaïsme, pour devenir universelle. Le judaïsme est une religion ethnique : pour être juif, il faut être né d'une mère juive, et, les conversions au judaïsme,

encore aujourd'hui, sont très difficiles. Une secte créée par l'action d'un homme qui n'a prêché qu'aux juifs, qui n'a eu de relations qu'avec des juifs, sauf rarissimes exceptions et qui donne comme instructions à ses apôtres : « *Ne prenez pas le chemin des païens, n'entrez pas dans les villes des samaritains, allez plutôt vers les brebis perdues de la Maison d'Israël* » Matthieu 10,5-6.. Comment cette secte juive est-elle devenue une religion séparée du judaïsme ?

Le phénomène essentiel, en grande partie sous l'action de Paul, mais il n'est pas le seul, c'est l'introduction des païens, dans cette nouvelle religion. Cela a été un facteur déterminant. Le divorce entre l'Eglise et le judaïsme a été assez rapide : dès le début du 2^{ème} siècle, il y a des auteurs qui présentent l'Eglise comme ayant pris la place d'Israël et qui disent que le véritable Israël, c'est l'Eglise de Jésus-Christ. La séparation s'est faite entre 70 et 135, dans cette période très agitée en en Palestine, qui a vu la destruction du Temple et l'expulsion des juifs hors de Jérusalem

3-2- Avant 70

Nous avons une première Eglise de Jérusalem, une communauté uniquement juive qui n'a pas de nom particulier : « disciples de Jésus ». Elle s'est créée à l'intérieur du judaïsme : les apôtres continuent à suivre le culte au Temple...Ils ont une croyance particulière, mais ils sont quand même des juifs. Le premier accroc, ce sont les Hellénistes, qui au ritualisme du Temple, opposent une interprétation morale de la Torah et qui jugent secondaires les prescriptions sur la pureté rituelle, les interdits alimentaires, en prenant leurs distances avec le Temple : Voir le discours d'Etienne, Actes 7 où il dit que « *Dieu n'habite pas des demeures faites de main d'homme* (7,48). Dieu est partout, il n'est pas assigné à résidence dans le Temple de Jérusalem. A cause de cela, les Hellénistes ont été persécutés, Etienne a été exécuté par lapidation, mais la persécution a épargné le groupe de Pierre et de Jacques. Ce n'est pas la foi au Messie Jésus qui est visée par la persécution, mais les libertés prises envers les rites du Temple. Les Hellénistes s'établissent à Antioche et y trouvent une culture hellénistique ouverte très largement sur le monde. Pour Antioche, je reviens sur 2 faits :

- Les hellénistes y prennent l'initiative (Actes 11 – 20) d'annoncer aux Grecs, la « *Bonne Nouvelle du Seigneur Jésus* » (Grecs = païens). Paul, à Antioche, va adopter la position des Hellénistes, c'est d'une audace considérable.
- Un nom particulier va être donné aux disciples de Jésus, à Antioche (Actes 11 – 26). C'est à Antioche, que, pour la première fois, les disciples de Jésus ont été appelés « chrétiens ». Cela paraît important parce que les disciples de Jésus ne sont plus une simple secte juive ! Ils ont un nom qui permet de les identifier comme étant un groupe religieux à part : il y a un lien très étroit entre l'accession des païens à l'Eglise et le mouvement chrétien. Les chrétiens sont en train de sortir du cadre juif.

La communauté d'Antioche a une attitude tout à fait différente de celle de Jérusalem, c'est pour cela que les émissaires de Jérusalem contestent la validité de l'agrégation à l'Eglise, sans passer par la circoncision A l'Assemblée de Jérusalem années 49 ou 50, avec quelques exigences, on accepte que les païens soient agrégés à cette secte juive. Avec Paul vont alors

se former des communautés mixtes. A Antioche, il semble qu'il y ait eu 2 communautés parallèles. Pierre fréquentait les 2, puis il s'est rétracté et il a cessé de fréquenter les anciens païens, c'est ce que lui reproche Paul avec véhémence. Paul a une vision révolutionnaire, il affirme qu'il n'y a plus de différence entre juifs et païens (Epître aux Galates 3,28) et les juifs ne sont plus tenus de respecter les exigences de la Torah, tout le monde est à égalité. C'est pour cela que Paul est souvent mal reçu chez les juifs, il raconte, dans la 2^e épître aux Corinthiens qu'il a reçu 5 fois les 39 coups de fouet(11,24), punition infligée par la communauté juive à ceux qu'elle considérait comme dissidents ou hérétiques. L'hostilité contre lui vient du fait qu'il met en question le privilège des juifs en assurant que la promesse du salut a été adressée aussi aux païens : « *L'homme est justifié par la foi, indépendamment des œuvres de la Loi* » : Epître aux Romains 3,28. On n'est pas obligé de passer par la circoncision, ni les interdits alimentaires pour être sauvé.

Mais Paul ne pense pas que Israël qui refuse de reconnaître Jésus comme le Messie soit pour autant condamné . L'attitude de Paul à l'égard du judaïsme est délicate à définir. Depuis des siècles et des siècles, mais surtout depuis qu'il y a eu un nouveau regard porté sur le judaïsme par les chrétiens, à partir du 20^{ème} siècle, on a réfléchi, et décortiqué un passage très mystérieux de l'Epître aux Romains (chapitres 9 à 11), concernant la destinée d'Israël. Paul dit : « Je suis juif, je ne récusé pas ma qualité de juif. Je suis extrêmement attristé par le refus que mon peuple a opposé au message de Jésus, mais ce n'est pas pour cela que les juifs sont rejetés ». Il a des comparaisons que nous connaissons bien : les chrétiens sont des rejetons greffés sur le tronc juif (11,16-21), les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables (11, 29), donc ils ne sont pas maudits, même s'ils ont mis le Christ en croix. L'Eglise ne se substitue pas au judaïsme, le peuple élu reste le peuple élu. Paul laisse espérer qu'à la fin des temps, le peuple juif entrera, lui aussi, dans le royaume. C'est même une chance pour les païens que les juifs aient refusé le message, cela a laissé un libre accès pour que les païens puissent entrer dans l'Eglise. Mais dans le royaume de Dieu, « *tout Israël sera sauvé* »(11,26).

3-3 . Après 70

C'est la période décisive. Le Temple est détruit, il n'y a plus de culte possible au Temple, le judaïsme va profondément changer : au lieu des sacrifices, il va y avoir l'étude de la Torah dans les synagogues. Cela a eu des conséquences sur les relations entre Juifs et Chrétiens. Pendant le siège de Jérusalem par les Romains, les chrétiens n'y ont pas participé ; ils se sont retirés. La destruction du Temple entraîne la disparition du culte traditionnel et le triomphe des Pharisiens. Les Sadducéens disparaissent, de même que la communauté de Qumran. Le dernier bastion de la résistance est Massada qui est prise par les Romains en 74.

Le judaïsme se recompose sur de nouvelles lignes : la synagogue a remplacé le Temple, les sacrifices sont remplacés par l'étude et les commentaires de la Torah. Cela donnera lieu à la mise par écrit de la Michna et du Talmud. C'est un judaïsme totalement différent avant et après 70. On attribue cela à un rabbin : Johanan ben Zakai qui aurait créé une académie à

Yabné ou Jamnia. Cette Académie a recueilli l'héritage pharisien, et c'est, entre 70 et la fin du siècle, qu'auraient été constitués les recueils d'écrits normatifs sur lesquels on doit s'appuyer, le Canon juif (les chrétiens feront la même chose au 2^{ème} siècle). En même temps, on va exclure les déviants, les marginaux, dont les chrétiens. C'est l'Académie de Yabné qui entreprend la codification de la tradition orale et la direction de cette Académie est assurée par des scribes, qu'on commencera à appeler « les rabbins », c'est pour cela que l'on parle du judaïsme rabbinique après 70. Les chrétiens sont désormais rejetés. Les rapports entre juifs et chrétiens deviennent de plus en plus hostiles : l'Ancien Testament utilisé par les Chrétiens, c'est la Bible traduite en Grec. Les juifs, eux, ne veulent plus utiliser cette traduction, ils la rejettent complètement et en utiliseront une autre, en Hébreu. Le judéo-christianisme qui subsistait un peu à Jérusalem, s'étiolera progressivement. Après la révolte de 135, cette ville est interdite aux juifs. Elle perd même son nom et devient : Aelia Capitolina. La communauté judéo-chrétienne de Jérusalem se disperse en Palestine et Transjordanie, Le judéo-christianisme survivra encore quelques temps mais il n'a plus de centre directeur. Cette période, fin du 1^{er} siècle jusqu'à 135, c'est la période capitale de séparation du judaïsme et du christianisme.

Du côté du judaïsme, les rabbins prennent des mesures pour exclure des synagogues les hérétiques (les minim), dont font partie les chrétiens. C'est à ce moment-là que dans la liturgie quotidienne des synagogues des 18 bénédictions, on intègre la 12^{ème}, qui n'est pas une bénédiction, mais une demande d' exclusion adressée à Dieu : *« Qu'il n'y ait pas d'espoir pour les apostats. Déracine le royaume de l'arrogance, au plus tôt et maintenant. Que les Nazaréens (Nasirim =les chrétiens) et les sectaires (Minim =ceux qui se réclament du judaïsme, mais à qui les rabbins refusent cette qualité= les judéo-chrétiens) périssent en un instant. Efface-les du Livre de Vie et qu'ils ne soient pas inscrits avec les Justes »*. Cette malédiction est incluse dans la prière journalière, dite dans toutes les synagogues . A partir de ce moment-là, les chrétiens d'origine juive ne peuvent plus être admis dans les synagogues.

Du côté chrétien, le christianisme s'étend surtout parmi les non-juifs. La mission chrétienne a beaucoup plus de succès chez les païens que chez les juifs et la « Grande Eglise » (l'Eglise majoritaire) est majoritairement d'origine païenne. C'est à partir du 2^{ème} siècle que l'on établit le Canon des écritures chrétiennes, certains textes sont admis comme base d'enseignement, tandis que d'autres sont exclus (apocryphes). De ce canon des écritures font partie : les 4 Evangiles, mais aussi les Lettres de Paul et les Actes des Apôtres. Le dernier Evangile rédigé est celui de Jean (entre 90 et 100), c'est aussi le plus hostile aux juifs. Dans Jean, quand on parle de méchants, on dit « les juifs », ils sont systématiquement considérés comme les ennemis de Jésus. C'était déjà visible dans l'Evangile précédent, de Matthieu (80), où, dans le récit de la Passion, lors de la demande des juifs de crucifier Jésus, les juifs disent : *« que son sang soit sur nous et sur nos enfants !»* (Mat 27,25) La séparation entre juifs et chrétiens est déjà très avancée dans la

deuxième moitié du 1^{er} siècle. En 64 (persécutions des chrétiens par Néron) il y avait déjà une distinction nette entre juifs et chrétiens à Rome ; elle ne fera que grandir.

Le conflit entre juifs et chrétiens porte sur :

- Les observances : l'alimentation, le shabbat, la circoncision. Pour les chrétiens, la Torah a perdu sa validité à partir du moment où le Christ l'a mise en question par son enseignement et son comportement. On lui a reproché de fréquenter des gens impurs, de ne pas respecter le shabbat, on lui a reproché de dire : « on vous a dit, et moi je vous dis », on l'a accusé d'être un destructeur de la Torah. Paul a aggravé les choses en disant que la Loi était morte et qu'il ne fallait plus en tenir compte.
- La qualité de Jésus : est-il vraiment le Messie attendu ? La majorité des juifs répondront qu'il ne l'est pas. C'est le test principal : pour les chrétiens, Jésus c'est le Christ (=le Messie), pour les juifs, on l'attend toujours.
- Le rôle d'Israël dans l'histoire du salut. Pour les chrétiens (c'est une idée qui va se développer de plus en plus) le peuple élu (le peuple juif) n'a pas su reconnaître, dans Jésus de Nazareth l'envoyé de Dieu, il a refusé d'écouter sa parole, donc il y a eu une rupture de l'alliance entre Dieu et son peuple. Le peuple juif, en majorité a refusé la nouvelle alliance qui lui était proposée, et à partir de là, Justin (100 – 165) est le premier à proclamer que les chrétiens sont le peuple de la nouvelle alliance, et que ce sont les chrétiens qui sont le « Verus Israël »: le véritable peuple de Dieu . Par conséquent, les juifs, en tant que peuple n'ont plus de rôle à jouer dans le plan du salut et sont rejetés. La destruction du Temple, en 70, sera de plus en plus interprétée comme un châtement imposé par Dieu aux juifs pour avoir mis à mort son Fils. Tertullien le dit clairement : c'est parce qu'ils ont tué le Christ qu'ils ont été châtiés de façon terrible, par l'intermédiaire des Romains. Un autre auteur, Meliton de Sardes vers 160 prononce une homélie sur la Pâque. Pour lui, c'est très clair : les juifs sont responsables de la mort de Jésus, c'est donc un peuple « déicide » On en fera une très large utilisation au cours des siècles ; à partir de là commence l'histoire de l'antisémitisme chrétien, qui se prolonge jusqu'à nos jours. La séparation, à l'époque de ces auteurs-là est déjà nettement réalisée (2^e siècle).

Il y a quelques groupes judéo-chrétiens mal connus qui vont subsister (les Nazaréens, les Ebionites ...) au moins jusqu'au 4^{ème} siècle, mais qui sont de plus en plus considérés par les Chrétiens de la Grande Eglise comme des hérétiques.

Il y a une petite conséquence de cette séparation, qui aura son importance au moment des persécutions, c'est que le judaïsme pour les Romains, est une « religion licite ». A partir du moment où les chrétiens ne peuvent plus être considérés comme des juifs, ils ne peuvent plus se réclamer des privilèges accordés aux juifs : la religion chrétienne n'est pas une religion licite. Un petit avantage : les chrétiens ne sont plus soumis à l'impôt perçu pour le Temple car la destruction du Temple n'a rien changé : l'Empereur a décidé que l'argent jadis donné au Temple, serait donné au trésor impérial

Chapitre 4- - LES CHRETIENS DANS L'EMPIRE ROMAIN PAÏEN (du 1^{er} au 4^{ème} siècle)

4.1 – Le monde qui est ouvert aux chrétiens (carte de l'Empire Romain)

L'Empire Romain est d'une étonnante stabilité : il s'est constitué au 1^{er} siècle B.C. ; les limites sont dessinées à ce moment-là et elles ne varieront guère jusqu'au début du 5^{ème} siècle de notre ère.

4.1.1 – Rome et son Empire : l'unité politique et la paix romaines

Ce monde romain offre un terrain d'action tout à fait remarquable. Rome a été fondée au 8^{ème} siècle avant Jésus-Christ (officiellement : 753 B.C.) ; cette ville a fait la conquête de l'Italie, puis des régions avoisinantes. La conquête romaine s'achève au 1^{er} siècle B.C. : Pompée prend Jérusalem en 63 B.C., César achève la conquête de la Gaule vers 50 B.C. Octave, le futur Auguste, qui prendra le titre d'empereur, annexe l'Egypte en 30 B.C.. En quelques dizaines d'années l'Empire Romain achève de se constituer tel qu'il restera jusqu'à la fin du 4^{ème} siècle. La république romaine a disparu, et l'Empire est inauguré par Auguste en 27 B.C.. Les guerres civiles qui ont souvent troublé l'histoire romaine sont terminées et la paix romaine s'étend sur tout le bassin méditerranéen, ce qui est bénéfique pour la propagation du christianisme. Pour les habitants de l'Empire, le monde, c'est l'Empire Romain.

Cet empire a une unité politique et administrative tout à fait remarquable ; des garnisons romaines un peu partout assurent l'ordre. Le monde romain est divisé en provinces gouvernées par des proconsuls, des légats, des préfets, des procurateurs nommés par l'empereur.

Le monde romain s'arrête aux limites du monde barbare. Les barbares, pour les Romains, comme pour les Grecs, ce sont les gens qui ne sont pas de la même civilisation : au Nord du Danube, à l'Est du Rhin, au Sahara, au-delà de l'Euphrate. La limite entre le monde romain et le monde barbare est matérialisée par une ligne de forteresses, par exemple, en Afrique du Nord, les Romains ont occupé tout le littoral jusqu'au Maroc compris. Une limite, marquée par des fortins, sépare ce monde romain des nomades qui occupent le Sahara. L'Empire est aussi limité par des fleuves : Danube au Nord et le Rhin entre la Germanie et la Gaule . Cette limite, le « limes » restera étanche jusqu'au 3^{ème} siècle. Il y aura alors quelques invasions, mais les brèches seront colmatées et le limes tiendra jusqu'au début du 5^{ème} siècle.

Dans ce monde romain, l'unité de base est la « cité » qui dispose d'une large autonomie administrative. La cité, c'est la ville et le territoire autour. Le monde romain est une collection de cités qui s'administrent elles-mêmes. Entre les cités, il y a tout un réseau de routes mais aussi de voies maritimes très développé, qui permettent de se déplacer très facilement d'un bout de l'Empire à l'autre, de Gibraltar à l'Euphrate et du Danube jusqu'aux confins du Sahara. L'Évangile suivra le même chemin que les voyageurs et les marchands.

4.1.2 – L'unité culturelle

Au-delà de la diversité des langues locales, il y a deux langues de communication et de culture :

- le grec, dans toute la moitié orientale, mais aussi à Rome : au moins jusqu'au 3^{ème} siècle, les évêques de Rome parlent le grec, et ils sont souvent d'origine grecque. La messe y est célébrée, en grec, jusqu'au 3^{ème} siècle. Le grec est parlé jusqu'en Grande-Bretagne au moins dans les élites.
- En Occident, on parle le latin. Il est moins diffusé que le grec, mais il est quand même indispensable, car c'est la langue de l'administration et du droit. Cela deviendra la langue de l'Église d'Afrique, dès l'origine. Le latin l'emportera rapidement sur le grec à Rome et dans l'Occident chrétien : à partir du 3^{ème} siècle, tout l'Occident chrétien sera converti au latin.

Cette division linguistique entre latin, à l'Ouest et grec à l'Est est une des grandes causes de la division entre Orient et Occident pour l'Église. Il y a une grande part d'incompréhension linguistique dans ce que les Occidentaux appelleront « le schisme byzantin » et que les chrétiens orientaux appellent le « schisme occidental ».

Cette unité politique et culturelle du monde romain est une énorme chance pour le christianisme qui n'aura pas à faire un effort d'adaptation épuisant pour chaque nouvelle province. Cette unité est vue, pour quelques uns, comme providentielle : c'était Dieu qui avait prévu que son culte serait répandu de cette manière (penser au poème de Péguy ☺ (Eve) « et les pas de César avaient marché pour lui ») . On oublie que le christianisme s'est aussi répandu en dehors de l'Empire Romain.

4.1.3 - La diversité des religions païennes

A – Les cultes traditionnels :

Toutes les cités du monde romain ont une religion civique : chaque ville a sa divinité qu'elle honore par des cérémonies, par des offrandes, par des processions, et des fêtes, etc.... Cela ne demande pas une adhésion profonde de la part des participants. On demande à tous les citoyens de manifester leur appartenance à la cité en participant au culte de la divinité protectrice locale. Cette religion civique, c'est celle que nous connaissons bien avec les dieux traditionnels, Jupiter, Venus, Mars etc ... On a établi des équivalences entre les dieux romains et les dieux grecs : Jupiter= Zeus, Poséidon=Neptune, Vénus=Aphrodite et ainsi de suite. On a assimilé à ces dieux bien connus, les dieux locaux. Il est difficile d'échapper à ce culte civique, car si vous êtes citoyen, vous devez participer à ce culte.

Dans les campagnes, et à l'intérieur des maisons, il y a un culte familial : dieux des ancêtres, du foyer. Il y a aussi des cultes locaux de fécondité, des cultes agraires, cultes des forces naturelles : autour des sources, des montagnes pour assurer la fécondité du sol, des animaux d'élevage, ou la fécondité des femmes. Tous ces cultes cohabitent car il y a une immense tolérance. Aucun culte ne prétend à l'exclusivité.

La politique religieuse de la Rome païenne, c'est de laisser subsister tous les cultes indigènes à condition de rendre un hommage au moins extérieur aux divinités romaines. On élargit le panthéon romain pour accueillir de nouveaux dieux en leur donnant parfois des noms romains, mais quelquefois aussi sous leur nom d'origine, ce qui fait que l'on a une prolifération de dieux. Aux dieux romains et grecs s'ajoutent, par exemple des dieux égyptiens ou syriens. Cette prolifération des dieux est freinée par la tendance inverse qui assimile les divinités les unes aux autres. Il y a aussi un phénomène de syncrétisme, qui à la limite peut même tendre à une sorte de monothéisme : on trouve des auteurs du 2^{ème} siècle qui disent qu'en honorant Zeus, Aphrodite ou Isis, on adore toujours la divinité . Les divinités multiples sont considérées comme les aspects d'une puissance divine unique : il y a une espèce de monothéisme latent derrière la prolifération du polythéisme. Le paganisme des premiers siècles de l'Empire oscille en permanence entre polythéisme, panthéisme et monothéisme. Ce qui peut être favorable au développement du christianisme.

B – Le culte de l'Empereur

Il existait dans l'empire perse et il a été développé par Alexandre et ses successeurs

A Rome, il a été organisé dès l'époque d'Auguste : en fait, ce n'est pas Auguste que l'on vénère, mais la parcelle de divinité qu'il y a dans Auguste, c'est le génie d'Auguste.

Au 1^{er} siècle l'Empereur n'est pas adoré de son vivant, il est reconnu comme Dieu, après sa mort : c'est ce qu'on appelle l' « apothéose », qui est proclamée par le Sénat romain. Le sénat peut exclure certains empereurs de l'apothéose : Néron, par exemple. L'apothéose devient systématique, au 2^{ème} siècle. Puis, au 3^{ème} siècle, on commence à adorer l'Empereur de son vivant : il se développe une véritable théologie impériale : on considère l'empereur comme étant soit un dieu lui-même, soit le délégué d'un dieu suprême. Exemple : Aurélien (270-275) introduit le culte du soleil et se présente comme étant le délégué du soleil.

A partir du 3^{ème} siècle, le culte impérial devient un signe de loyalisme à l'égard de l'empereur. Pour reconnaître l'autorité impériale, pour affirmer son obéissance à l'autorité impériale, il faut rendre un culte à l'Empereur. Ce culte est obligatoire pour tous les citoyens qui habitent l'empire. Ceux qui ne se plient pas à cette exigence sont considérés comme des rebelles. Refuser de faire ce geste d'adhésion (brûler quelques grains d'encens devant une statue de l'empereur, par exemple....) c'est un crime capital, un refus d'obéissance, une rébellion. Une exception : les juifs sont dispensés de ce culte impérial. Cette tolérance ne s'étendra pas aux chrétiens.

C – Une nouvelle religiosité païenne

A partir du 2^{ème} siècle, on sent une inquiétude qui se manifeste chez de très nombreux auteurs. Les anciennes religions ne suffisent plus à apaiser le malaise qui règne, les gens prennent conscience de la faiblesse de l'homme et ont besoin d'une aide surnaturelle. Les dieux classiques sont honorés, mais sous la forme d'un échange (je te donne mes hommages pour que tu me donnes tes faveurs « do ut des »), il n'y a pas d'affection et les bienfaits des dieux sont limités à la vie terrestre. Maintenant, on a besoin d'un dieu avec lequel on peut avoir un rapport plus personnel, on aspire à une religion plus affective et qui établisse un lien réel entre le fidèle et la divinité. On s'inquiète aussi de ce qui se passe après la mort : les dieux tels que Jupiter ou Zeus ne s'intéressent pas à ce qui se passe après la mort et ils ne peuvent plus rien, la vie est vraiment terminée au moment du décès.

Mais n'est-il pas possible que la vie continue après la mort ? Sous quelle forme ? Comment faire pour s'assurer qu'on survivra heureusement ? Pour répondre à cela on s'intéresse de plus en plus à des pratiques et des croyances venues le plus souvent d'Orient et qui proposent des solutions à ces angoisses. C'est ce qui explique le succès des cultes orientaux: par exemple, de Phrygie sont venus les cultes de Cybèle, d'Atys (Attis), d'Égypte, le culte d'Isis et de son frère et époux Osiris, de Syrie le culte d'Adonis, de Perse, le culte de Mithra. C'est ce qu'on appelle des « cultes à mystères ». Ils n'étaient pas inconnus chez les grecs (mystères d'Eleusis, culte de Dionysos ...) mais ils se répandent largement dans tout le monde romain . Pour les connaître, il faut être initié, passer par un enseignement secret. Ces cultes proposent souvent que l'on puisse s'assurer une vie après la mort, grâce à une initiation : ce sont des religions de salut. Les dieux du panthéon classique n'ont jamais promis cela. Les dieux de ces religions nouvelles sont des dieux sauveurs.

Ces cultes à mystère sont de plus en plus attractifs : ils proposent, à la fois une doctrine originale, un rituel riche et, dans presque tous, apparaît la figure d'un dieu souffrant qui passe par des épreuves et par la mort (Osiris, Atys, Adonis) puis renaît . Sa mort n'est souvent qu'un passage vers une résurrection qui conduit à l'immortalité. A la base de cela, on retrouve le plus souvent un mythe agraire : la végétation meurt en hiver pour renaître au printemps .Ce mystère est transféré à l'humanité. La destinée de l'homme qui accepte de passer par l'initiation se calque sur celle du dieu, l'initiation identifie celui que l'on appelle le « myste » (celui qui entre dans le mystère), à la mort de son dieu et, comme lui, il renaitra

pour une vie bienheureuse dans l'au-delà. Il s'agit d'une aventure et d'une rencontre personnelles et d'une assimilation à un dieu (il y a là évidemment des comparaisons possibles avec le christianisme). Cela s'accompagne de banquets sacrés et de cérémonies qui ressemblent parfois à un baptême chrétien (démarche d'introduction dans les mystères). Exemple du culte de Mithra (réservé aux hommes) : le rite essentiel consiste à recevoir sur soi le sang d'un taureau sacrifié.

Ces cultes peuvent s'accompagner d'exigences morales : ascèse, avec quelquefois des aspects déroutants : les prêtres d'Attis se taillaient, font couler leur sang, se mutilent.

Ces cultes à mystère ne sont pas intégrés dans les cultes civiques, ils ne sont pas attachés à une cité, ils ont un aspect universel. Ils sont entourés de mystère : les gens qui sont initiés sont tenus de garder cela pour eux et de ne pas révéler les secrets.

Il peut y avoir une préparation au christianisme faite par ces cultes à mystères qui introduisent des comportements et des demandes nouvelles. Le christianisme peut être facilement rapproché de ces cultes orientaux : lui aussi propose le salut après la mort, une participation à la mort et à la résurrection du Christ, en entrant dans la religion chrétienne par le baptême. Il a aussi des repas sacrés. Il n'est pas rattaché à une ville ou à une ethnie, Mais il y a une grosse différence : la divinité adorée n'est pas une divinité naturiste, mais une divinité transcendante qui n'est pas de ce monde et le Christ n'est pas un mythe, mais un homme qui a vécu réellement dans notre monde.

Autre différence, les cultes à mystère peuvent cohabiter avec le culte impérial, ou d'autres cultes alors que le christianisme, lui, est exclusif. Les chrétiens ne font aucune concession au syncrétisme religieux qui tend à s'instaurer et refusent la confusion de leur croyance avec d'autres religions. Ils sont sans compromission et ils refusent le culte impérial.

Le christianisme a l'avantage d'atteindre aussi bien les gens très simples que les gens instruits. Tout le monde peut y trouver de quoi calmer ses inquiétudes et nourrir ses aspirations, ce qui fera son succès.

D – Influence de la philosophie grecque

Il y a 2 écoles philosophiques qui ont marqué la pensée païenne, et, par la suite le christianisme : le stoïcisme, et le platonisme.

Le stoïcisme : ce nom vient du mot stoa, qui veut dire portique. Zénon, le fondateur donnait ses leçons à Athènes près d'un portique. Il a vécu vers 335-264 avant J.C. Il a eu des disciples nombreux et, au début de l'ère chrétienne, le stoïcisme est toujours une doctrine bien vivante, représentée dans le monde romain, par Sénèque, précepteur de Néron, Epictète (50 – 130). le plus célèbre étant l'Empereur Marc Aurèle (121 -180), empereur entre 152 et 180 qui a écrit un ouvrage très connu : « Les pensées ».

La philosophie stoïcienne a des aspects religieux car les stoïciens imaginent un Dieu unique qui est le moteur de l'univers et qui est, dans l'univers, ce que l'âme est au corps, ils appellent cela le « logos ». Le logos humain est de la même nature, de la même substance que le logos de l'univers, pour la bonne raison que le logos humain est un morceau du logos de l'univers. Les stoïciens disent qu'il y a de très nombreuses religions qui sont pratiquées dans le monde, mais ce ne sont que les aspects divers d'une divinité unique. Ce qui marque le plus les gens qui voient vivre les stoïciens, ce n'est pas leur religion, mais leur attitude morale, ils ont un idéal de vie qui doit être conforme à la nature et qui conduit au bonheur. Le sage stoïcien doit s'affranchir de toutes les contraintes qui gênent son autonomie dans le monde. Il ne s'attache qu'à l'essentiel, c'est l'« apathie » (absence de passion), cela permet un détachement serein et une parfaite maîtrise de soi : le sage ne doit pas se révolter quand il lui arrive un malheur, il doit se soumettre à l'ordre de l'univers qui est régi par une providence. Le dieu de l'univers, c'est cette providence qui prend parfois des décisions incompréhensibles, mais il n'y a pas à se rebeller contre elle. Vivre en conformité avec la nature, c'est obéir à la volonté de Dieu. La providence est une idée qui sera souvent reprise dans le christianisme. La providence est une loi universelle qui peut être confondue avec la nature, cela peut conduire au panthéisme, mais cela peut conduire aussi à imaginer Dieu sous la forme d'un dieu personnel avec lequel on peut engager une relation.

Les spécialistes ont repéré des ressemblances entre le stoïcisme et un livre biblique « Le Livre de la Sagesse » qui a été probablement écrit au 1^{er} siècle avant J.C. La Sagesse qui s'exprime dans ce livre a été comparée, par certains, au logos des stoïciens.

Le christianisme a adopté un certain nombre de termes clés du stoïcisme, comme le terme de « logos » et il y a beaucoup de rapprochements à faire entre le stoïcisme et le christianisme. L'un des plus marquants, est que les stoïciens se considèrent comme « des citoyens du monde » (et pas les citoyens d'une cité). L'universalisme chrétien se rapproche de cette position. Il y a aussi des rapprochements à faire entre la morale stoïcienne et celle des chrétiens. Mais il y a aussi de grandes différences : le stoïcisme ignore l'incarnation, la grâce divine, la chute et la rédemption....

Le Platonisme

Platon a vécu à la fin du 5^{ème} et au début du 4^{ème} siècle avant Jésus-Christ. C'était un disciple de Socrate. Son école qui s'appelle « l'Académie » a profondément influencé d'abord la pensée juive : un philosophe juif, Philon d'Alexandrie (1^{er} siècle avant J.C.) a essayé de concilier la Bible et le platonisme. Les idées de Platon ont continué à être cultivées. Au 3^{ème} siècle après Jésus Christ, ceux qu'on appelle les néo-platoniciens ont eu une très grande influence.

La grande idée de Platon, (mais toute la pensée grecque repose là-dessus), c'est le dualisme entre le corps et l'âme, ce qui, au départ, n'est pas une notion chrétienne. Les auteurs chrétiens (Paul par exemple) ne parlent pas de corps et d'âme mais de la chair et de l'esprit, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Pour Platon, le monde que nous connaissons par les sens est un monde trompeur (mythe de la caverne), les hommes vivent en fait dans le noir, et, pour découvrir le véritable monde, il faut qu'ils se retournent et sortent de la caverne pour voir comment se passent véritablement les choses. Autre idée très importante, souvent reprise par le christianisme : le corps est une prison (soma le corps, sema, la prison, en grec), il faut donc échapper à la prison qu'est le corps. La vocation de l'homme est d'échapper au monde matériel pour revenir à la source et s'unir au divin. C'est pour cela que lorsque Paul est venu à Athènes et a parlé aux philosophes sur l'Aréopage, au début, on l'a écouté, puis quand il a parlé de « résurrection », c'est-à-dire de retrouver un corps matériel après la mort, il n'a plus été entendu car il s'agit, pour les platoniciens, de renoncer au monde matériel et de choisir le côté de l'âme, et non pas le côté du corps qui est forcément mauvais.

Le platonisme a eu une longue survie, au moins jusqu'au Moyen-Age et au-delà. Il s'est de plus en plus orienté dans un sens mystique, au point que, au 3^{ème} siècle après J.C., dans ce que l'on appelle le néo-platonisme, des auteurs comme Plotin (205-270), Porphyre (234-305) Jamblique (250-330), élaborent une doctrine dans laquelle la source de tout c'est l'Un, l'Absolu, l'Infini, le Bien. De lui émane le Nous, l'Intelligence, siège des Idées, d'où émane à son tour l'Âme du monde, purement spirituelle. De celle-ci émanent des Puissances dont fait partie l'âme humaine. Puis par dégradations successives, on passe à la matière qui est en somme le pôle opposé à Dieu, le Non être, le Mal. L'homme fait d'un corps matériel et d'une âme spirituelle se trouve à peu près à mi-chemin entre les pôles opposés. La mission de l'homme c'est d'échapper au matériel, et, par la purification et la connaissance, de se libérer et de monter petit à petit pour rejoindre l'âme du monde et, après la mort qui est une libération, se fondre dans l'Un. Là, nous sommes très proches d'une religion. Les spécialistes considèrent en effet que le néo-platonisme du 3^{ème} siècle est en fait une véritable religion qui aurait pu être concurrente du christianisme si elle n'était pas restée une affaire d'intellectuels. Ce néoplatonisme aura une très grosse influence sur la gnose, concurrente redoutable du christianisme à la même époque (voir plus loin).

Conclusion : Ce monde romain, du 2^{ème}-3^{ème} siècle offre finalement de grandes opportunités au Christianisme car cette religion nouvelle apporte des réponses à de très nombreuses questions qui se posent et des réponses très séduisantes : le monothéisme du christianisme est très satisfaisant pour les intellectuels, il propose une morale exigeante, mais aussi une réponse aux inquiétudes pour l'au-delà à la portée de tous. C'est une religion de salut en accord avec la nouvelle religiosité.

Dans le monde romain, il y avait déjà une forte attraction pour le judaïsme. Les « craignant Dieu » étaient nombreux autour des synagogues, mais passer au judaïsme exigeait un effort que l'on ne pouvait pas demander à tout le monde. Le christianisme apporte les mêmes avantages que le judaïsme, mais ne présente pas les obstacles que pouvaient constituer le respect de la Torah : circoncision, interdits alimentaires, exigences de pureté rituelle. En outre le christianisme est une religion universelle qui n'a pas d'attaches avec un groupe

ethnique spécifique (alors que le judaïsme est très nettement lié au peuple juif), ni d'attache avec un groupe social particulier. Il convient aussi bien aux esclaves qu'aux intellectuels voire aux empereurs.

4.2 – L'expansion du Christianisme dans le monde Romain

4.2.1. – Une expansion rapide

Elle commence au 1^{er} siècle, mais à la fin du 3^{ème} siècle, si tout le monde romain a été touché, tous les habitants sont loin d'être convertis ; les chrétiens ne sont pas encore une majorité.

Sur le cheminement du christianisme, nous n'avons pas beaucoup de renseignements, mais il est sûr qu'il n'y a pas eu de plan dressé par une autorité centrale. On ignore aussi les routes suivies par l'évangélisation. Par exemple à Lyon, on sait qu'il y a une Eglise parce qu'il y a des martyrs, en 177. Cette Eglise parle grec, et on connaît le drame de 177 par une lettre écrite par l'Eglise de Lyon à des églises orientales en Phrygie : ces chrétiens sont-ils venus d'Orient, sont-ils passés par Rome avant ? Les cheminements sont assez mystérieux, mais on constate que la diffusion s'est faite.

Celse, un païen, au 2^{ème} siècle, se moque des chrétiens en disant que n'adhèrent au Christianisme que des crétins et des gens de basse condition : des femmes, des enfants, des esclaves... Origène qui nous rapporte ces propos dans son « Contre Celse » (écrit en 248), proteste que Celse se trompe : le christianisme n'atteint pas que des personnes de basse extraction mais aussi des gens de toute condition sociale, des intellectuels et même les cercles autour de l'Empereur. Ce fut une expansion soutenue qui a quand même pris plusieurs siècles.

La diffusion du Christianisme s'est probablement faite par des voyageurs, des marchands, des esclaves achetés sur des marchés et transportés ailleurs dans l'Empire et au-delà (Nord du Danube, Perse).

4.2.2 – L'Orient

Pour l'Orient, nous avons un repère avec un concile, qui est le premier concile œcuménique de l'histoire : le Concile de Nicée réuni par l'empereur Constantin en 325 : on a la liste des évêques qui ont participé à ce concile, on peut donc savoir où des Eglises étaient implantées en 325.

On sait qu'il y avait une communauté chrétienne à Jérusalem qui a été vidée de tous ses juifs, à partir de 135. C'est donc une communauté pagano-chrétienne. Elle semble avoir très peu de rayonnement, ce n'est pas le centre du christianisme. Les évêques sont cités par les actes du concile par ordre de préséance : l'évêque de Jérusalem est cité après l'évêque de

Césarée. Au 2^{ème} siècle, on connaît le nom d'un évêque de Jérusalem : Narcisse (nom grec et non juif).

En Palestine, on trouve des communautés judéo-chrétiennes qui se maintiennent encore, mais Césarée, la capitale est une ville grecque, et les évêques sont grecs. Il y a de nombreuses communautés chrétiennes dans les environs de la Palestine : par exemple en Jordanie A Nicée, il y a 19 évêques de Palestine plus 6 qui viennent de Jordanie.

Un pays pose de gros problèmes aux historiens : l'Égypte. Alexandrie est une très grande métropole (2^{ème}, après Rome) . La tradition veut que l'apôtre Marc soit venu évangéliser Alexandrie mais nous n'avons rien de solide sur les débuts du christianisme dans cette métropole. Un certain Apollos qui apparaît dans les Actes des Apôtres est né à Alexandrie, mais a-t-il été converti à Alexandrie ? Il n'y a rien dans les Actes des Apôtres concernant une Eglise à Alexandrie. On n'a quasiment rien sur cette communauté qui n'apparaît dans l'histoire qu'à partir du 2^{ème} siècle, mais de façon brillante : l'école catéchétique d'Alexandrie compte des enseignants remarquables : Clément d'Alexandrie, Origène,... . C'est cette école qui rend le christianisme visible dans cette ville. Son fondateur , selon l'historien chrétien, Eusèbe de Césarée qui écrit au début du 4^o siècle, est Pantène, vers 180, auquel aurait succédé Clément d'Alexandrie, puis Origène (entre 203 et 230). A partir de là Alexandrie devient une grande métropole religieuse et intellectuelle. Les évêques d'Alexandrie exercent leur influence non seulement sur l'Égypte mais aussi la Lybie, la Cyrénaïque, la Nubie, l'Éthiopie, le Soudan. L'Égypte possède une centaine d'évêques au début du 4^o siècle. C'est le pays d'origine du monachisme dont nous parlerons plus tard. C'est aussi un grand centre intellectuel pour la gnose.

En Phénicie et en Syrie (mouvance de la métropole d'Antioche), on connaît Ignace, évêque d'Antioche qui a été transporté à Rome pour y subir le martyr, au début du 2^{ème} siècle, vers 115. Pendant ce voyage, Ignace a écrit une série de 7 lettres qui sont considérées comme faisant partie de la littérature des Pères apostoliques . Un autre évêque d'Antioche, Paul de Samosate (260-272) a fait parler de lui à propos des hérésies.

En Mésopotamie, à Edesse (Irak actuel) le roi Abgar (le noir ou le basané) aurait écrit à Jésus pour l'inviter chez lui. Jésus lui aurait répondu qu'il n'avait pas le temps mais qu'il lui enverrait un disciple : Thaddée, au 1^{er} siècle, serait venu à Edesse et aurait répandu le christianisme. C'est une légende, mais l'implantation chrétienne est précoce à Edesse : en 201 , il y eut une inondation désastreuse du fleuve, et on nous dit que cette inondation a endommagé l'église des chrétiens.

L'Asie Mineure a été évangélisée, dès le 1^{er} siècle par Paul, Pierre et Jean (parfois en concurrence). C'est la région de plus forte densité chrétienne : à Nicée, il y a plus de 100 évêques d'Asie Mineure (il est vrai que ce sont des voisins :Nicée est en face de Constantinople). Cette Asie Mineure compte des noms illustres comme Polycarpe de

Smyrne, martyr vers 155 – 156 . C'est une région qui a fourni de très nombreux théologiens. S'il fallait donner un centre au Christianisme, c'est plutôt là qu'il faudrait le situer.

Le christianisme a parfois débordé, au-delà des limites de l'empire romain, par exemple, en Arménie , (à l'Est de la Turquie actuelle), qui a été gagnée dès la fin du 3^{ème} siècle. Le roi d'Arménie Tiridate III (294-324) adopte le christianisme. L'apôtre qui a apporté le christianisme en Arménie porte le beau nom de Grégoire l'Illuminateur. C'est un pays qui est disputé entre deux empires : romain et perse. Il est possible que la conversion de Tiridate III ait été faite pour s'opposer aux Perses dont la religion était différente (mazdéisme).

Il y a aussi des chrétiens en Géorgie, au nord-est de l'Arménie, à l'extrémité Est de la Mer Noire. C'est elle aussi une région partagée entre l'empire romain et l'empire perse.

La Grèce, dont le grand centre est Corinthe, a été évangélisée par Paul, Pierre, Apollos....

On trouve quelques tribus, au Nord du « limes » qui ont été touchées par le christianisme apporté par des captifs, victimes de raids au sud du Danube. A Nicée, il y a 2 évêques signalés comme des évêques barbares, des goths, venus de régions sur les bords de la Mer Noire.

4.2.3 –L' Occident

Rome a été touchée très tôt (années 40) Paul et Pierre ont fini leurs jours à Rome. Rome devient un centre très important du christianisme, pour deux raisons :

- Rome est la capitale de l'Empire,
- Elle conserve le souvenir de Pierre et de Paul dont les tombeaux se trouvent à Rome.

Rome reçoit très tôt de nombreux visiteurs en pèlerinage. L'Eglise de Rome joue dès la fin du 1^{er} siècle un rôle important. Une lettre de l'évêque Clément de Rome adressée à la communauté de Corinthe, en 95 – 96 révèle une intervention dans un conflit qui s'est produit à Corinthe, pour demander aux gens de se calmer. Clément apparaît-il comme l'arbitre intervenant dans un conflit local ou simplement comme un frère, exerçant la correction fraternelle, à l'égard d'une autre Eglise ? L'évêque de Rome, à la fin du 2^{ème} siècle est intervenu pour essayer de faire triompher son choix de la date de Pâques, vis-à-vis de communautés qui restaient fidèles à l'usage juif : Victor 198 – 199.

C'est une communauté très importante : une lettre de Corneille, évêque de Rome, (251-253) citée par l'historien Eusèbe, dit que dans sa ville, il y a 46 prêtres, 7 diacres et plus de 1500 veuves et indigents qui sont entretenus par la communauté.

Il y a aussi des communautés chrétiennes dans toute l'Italie et, en Sardaigne. On y compte au moins 25 sièges épiscopaux au début du 4^{ème} siècle, en particulier autour de Rome. Pourtant aucun évêque italien, pas même celui de Rome, n'a participé au concile de Nicée.

En Gaule, la première apparition d'une communauté chrétienne date de 177 avec les martyrs de Lyon. Le grand homme de cette Eglise de Lyon, c'est Irénée. En dépit de la légende des origines apostoliques des Eglises de la Provence (les saintes Maries, Lazare, Marthe etc), le christianisme dans cette région ne nous est connu qu'à partir du début du 4^{ème} siècle : un concile réunit à Arles en 314, 16 évêques gaulois . Au concile de Nicée, il y avait 1 évêque gaulois (celui de Die).

L'Eglise d'Afrique du Nord, extrêmement brillante avec Cyprien au 3^o siècle et Augustin, un siècle plus tard, ne nous renseigne pas sur sa naissance. Il n'y a aucune tradition de fondation apostolique, même légendaire. La première mention du christianisme, comme à Lyon, ce sont les martyrs de Scilli (environs de Carthage ?) , en 180 : 5 femmes, 7 hommes. En 203, d' autres martyrs dont Perpétue et Félicité. L'Eglise de Carthage est très brillante, en relation constante avec Rome. Outre Carthage, le christianisme s'est diffusé avant la fin du 2^{ème} siècle, dans tout l'intérieur du pays, a gagné les extrémités de l'Afrique du Nord actuelle allant jusqu'au Maroc. A Tipaza (Algérie) on a trouvé la plus vieille épitaphe chrétienne, en Afrique, datée de 238. Le premier évêque de Carthage connu, Aggripinus a réuni le premier concile de 70 évêques entre 218 et 222. Les évêchés augmentent en nombre au 3^{ème} siècle : Cyprien, évêque de Carthage entre 248 et 258, a réuni un concile en 256 : il y avait 87 participants. En Afrique, pratiquement toutes les cités ont leur évêque.

En Illyricum (ancienne Yougoslavie), il y a des communautés chrétiennes à la fin du 3^{ème}, début du 4^{ème} siècle, comme aussi en Bretagne (Grande Bretagne). A Arles, au concile de 314, il y avait 3 évêques venant de Bretagne .

Il y a aussi des communautés dans la Péninsule Ibérique. On a un repère avec le concile d'Elvire (Illibéris = Grenade ?) au début du 4^{ème} siècle (300-303 ?), où étaient représentées 38 Eglises.

On peut conclure que à la fin du 3^{ème} siècle et au début du 4^o, l'ensemble de l'Empire Romain a été atteint par la christianisation, aussi bien sur le plan géographique que sur le plan sociologique.

4.3 - L'organisation des communautés chrétiennes aux trois premiers siècles

4.3.1 – Au 1^{er} siècle : une organisation collégiale

Les premières communautés ont été implantées par les apôtres (les 12) qui étaient itinérants et qui laissaient après eux des responsables chargés de ministères indifférenciés.

On en connaît l'organisation par les Epîtres de Paul (conseils à Timothée et Tite) ou les Actes des Apôtres.

Timothée et Tite reçoivent, tous les 2 de Paul (ou d'autres personnes ?) des consignes pour mettre en place des cadres institutionnels à Ephèse ou en Crète. Elles font apparaître 2 types de dirigeants :

- Les presbytres : le terme veut dire « les anciens ». Il a donné en français le mot « prêtre »
- Les évêques, les « surveillants ».

Ces personnes seront installées par Tite ou par Timothée qui leur imposeront les mains. Le rédacteur parle des qualités demandées à l'évêque et dit : « *celui qui aspire à la charge d'évêque désire une noble fonction* » 1 Tm 3,1. Pour être évêque, il faut l'avoir demandé. Mais par quelle instance la candidature doit-elle passer ? est-ce que c'est la communauté qui décide ou est-ce Tite ou Timothée qui verront si la candidature peut être recevable ? Les qualités de l'évêque sont celles du bon père de famille. Il doit être « *époux d'une seule femme* » 1Tm 3,2. Ce qui signifie probablement qu'il ne doit pas être remarié.

Dans la lettre à Tite(Tit 1,6-9) on parle des « presbytres » à instituer, mais les conditions demandées sont strictement les mêmes. On arrive très rapidement à la conclusion que « presbytre » ou « évêque », ce sont 2 noms pour le même personnage. Le presbytre veut dire ancien, mais pas nécessairement vieux, c'est quelqu'un qui est sage, de bon conseil. On sait que les communautés juives étaient gouvernées par des conseils d'anciens (la Gerousia). Les communautés chrétiennes se calquent sur ce modèle et désignent un conseil d'anciens pour les gouverner. On parle des presbytres de l'Eglise de Jérusalem dans les Actes : Ac 11,30, Ac 15, 2 et 6,(ils participent à l'Assemblée de Jérusalem) Ac 21,18.

Une autre catégorie apparaît, dans la lettre à Timothée, les diacres (1Tm 3, 8-13), à qui on confie des missions matérielles, en particulier la gestion de la charité. On parle aussi des femmes diacres : sont-elles des femmes de diacres ou sont-ce des diaconesses ? Paul parle, dans l'Épître aux Romains (16,1), d'une femme, Phœbé, « diaconesse de l'Eglise de Cenchrées ».

Donc, d'après les lettres de Paul, les communautés fondées par lui fonctionnent ainsi :

- Au plan local, un collège de ministres dits presbytres ou évêques, aidés par des diacres,
- Au-dessus, un ministère ambulant : l'apôtre et ses collaborateurs (Tite, Timothée et d'autres) qui passent d'une communauté à l'autre et instituent les ministres locaux par l'imposition des mains.

Mais il y a aussi des communautés qui n'ont pas été fondées par Paul ou ses disciples :

- La 1^{ère} lettre de Pierre, écrite de Rome s'adresse à des communautés d'Asie Mineure et parle incidemment de leur organisation interne: « *Chacun selon le don reçu, mettez-vous au service les uns des autres comme de bons intendants de la multiple grâce. Si quelqu'un parle, que ce soit pour transmettre les paroles de Dieu, si quelqu'un assure le service, que ce soit avec la force que Dieu accorde.* » (4,10 et 11). Donc il y a des gens qui prêchent, d'autres qui servent. Nous aurions une hiérarchie à 2 degrés. Au chapitre 5 de la lettre, on parle des « presbytres », chargés de faire paître le troupeau de Dieu et Pierre leur donne des conseils (5,1-5). Au verset 5, Pierre demande aux jeunes d'être soumis aux presbytres.
- La 1^{ère} lettre de Clément de Rome, adressée à l'Eglise de Corinthe, vers 96 ou 98, parle aussi d'évêques ou de presbytres. A Corinthe, des gens qui dirigeaient la communauté ont été destitués et Clément, au nom de la communauté de Rome, leur dit : ce que vous avez fait, ce n'est pas bien, vous auriez dû agir autrement. Ce sont des remontrances à propos de « presbytres » ou d' « évêques » qui ont été destitués. Clément semble utiliser indifféremment l'un ou l'autre terme.

Dans cette lettre, il y a aussi un passage où il emploie le mot « laïc », première apparition de ce mot. Dès la fin du 1^{er} siècle, y a-t-il séparation entre les laïcs et ceux qui ne le sont pas ? On en discute. Ce mot « laïc » disparaît au 2^{ème} siècle pour réapparaître au 3^{ème} siècle.

Donc, on peut conclure qu'au premier siècle, on ne connaît que des communautés sous direction collégiale des presbytres-évêques.

4.3.2 – L'émergence du mono-épiscopat (ou épiscopat monarchique)(2^o siècle)

Cette évolution ne s'est pas produite, partout, en même temps : même au 2^{ème} siècle, persistent des communautés peu ou pas organisées

A- Persistance de communautés peu organisées

Il y a des témoignages :

Pline le Jeune, qui est un ami de l'Empereur Trajan, a été nommé gouverneur de Bithynie, en Asie Mineure. Il y a rencontré des gens qui se disent chrétiens. Il écrit une lettre vers 111-113 qui rend compte à Trajan des résultats de son enquête sur ces gens. Ce témoignage raconte qu'ils se réunissent pour prier et manger ensemble, mais il ne parle absolument pas d'un chef de la communauté. Il parle aussi de femmes qui exercent un ministère ; il les appelle les « ministrae » (servantes ou diaconesses ?).

Un autre document qui est très précieux pour les historiens : « la Didaché » nous renseigne sur les communautés, probablement de Syrie, vers 100, dans la région d'Antioche et distingue 2 sortes de ministères dans les communautés :

- Le ministère de la parole et de l'action de grâces : apôtres, prophètes, « didascales » (docteurs : ceux qui enseignent). Les apôtres et les prophètes sont itinérants. Ils vont de communauté en communauté. La Didaché dit que ces gens là on ne peut pas les garder plus de 2 ou 3 jours. S'il faut les nourrir plus longtemps, aux frais de la communauté, ce ne sont pas de vrais prophètes. Le didascal, celui qui enseigne est parfois itinérant, mais s'il veut faire un enseignement sérieux, il faut qu'il reste plus longtemps. Il est dit dans la Didaché qu'il doit être nourri par la communauté.
- La direction de la communauté : ce sont les évêques et les diacres, ils sont au service de la communauté, mais ils enseignent aussi. Il y a donc coexistence de ministres fixes et itinérants, les uns charismatiques et les autres, évêques et diacres élus.

B – Témoignages sur le mono-épiscopat

Le mono-épiscopat est attesté par un certain nombre de témoins :

- une lettre de la communauté de Lyon, envoyée à une communauté d'Asie Mineure à propos des martyrs de Lyon, en 177 parle de l'évêque Pothin,
- Des lettres d'Ignace d'Antioche, arrêté à Antioche et transféré à Rome pour y être mis à mort (sous Trajan, entre 110 et 117). Au cours de ce transfert, Ignace a écrit 7 lettres à des communautés d'Asie Mineure (éphésiens, magnésiens, tralliens...). Dans ces lettres, il s'adresse chaque fois à l'évêque de telle ou telle ville, mais pas partout, En particulier, parmi les 7, il y a une lettre aux romains où il s'adresse à la communauté de Rome et où il ne parle pas de l'évêque.
- Deux lettres de Polycarpe de Smyrne et le récit de son martyr (155-156),
- Dans ces témoignages apparaît une hiérarchie à 3 degrés :
 - A la tête, l'évêque qui préside les liturgies de la synax (assemblée pour les célébrations) ; c'est lui qui célèbre les baptêmes et qui est le responsable de sa communauté. Le critère de l' « orthodoxie » c'est l'union avec l'évêque : Ignace d'Antioche dit, à propos de l'évêque : « il tient la place de Dieu lui-même ». (lettre aux Magnésiens 6,1)
 - L'évêque est assisté par des « presbytres » qui peuvent, par délégation de l'évêque, baptiser et célébrer l'eucharistie. Dans les lettres d'Ignace d'Antioche, ils sont toujours considérés collectivement : le « presbyterium ».
 - Les diacres semblent être chargés de tâches matérielles : gestion des biens, construction et entretien des bâtiments, et de la charité.

Polycarpe et Ignace d'Antioche eux-mêmes apparaissent très clairement comme étant des évêques monarchiques. L'évêque monarchique est donc habituel, en Orient, au 2^{ème} siècle. D'où l'hypothèse qu'on a peut être deux types de gouvernement d'église : des églises de type paulinien, qui fonctionnent avec un système collégial et des églises (Saint Jean ?) dont la direction est monarchiques. Le système monarchique, apparu d'abord en Orient, s'est

généralisé dans toutes les églises, au cours du 2^{ème} siècle, en particulier à Rome (à partir de 150 ?), et l'évêque joue un rôle de plus en plus important.

4.3.3 – Evolution de l'organisation ecclésiastique de la fin du 2° au 3° siècles

Pour les périodes du 2^{ème} et 3^{ème} siècle, on peut s'appuyer sur les témoignages :

- d'Irénée, évêque de Lyon, successeur de Pothin,
- De Clément d'Alexandrie,
- Tertullien de Carthage.

Le témoignage d'Irénée de Lyon est particulièrement intéressant. Il a échappé à la razzia qui a eu lieu au sujet des martyrs en 177, du fait de son absence pour une mission à Rome. Il a succédé à Pothin et il est mort vers 200. C'est un très grand théologien qui insiste beaucoup sur la tradition de l'Eglise, qui vient des apôtres, dont Paul et Pierre. Cette tradition a été enseignée par les apôtres, puis par eux, à leurs successeurs à la tête des églises locales. Cette tradition est très importante pour lui, car cela permet de distinguer les traditions authentiques et les autres beaucoup plus douteuses (par exemple, les gnostiques).

Les évêques, sont les successeurs des apôtres et les porteurs de la tradition. Dans les textes d'Irénée, la distinction entre évêques et presbytres est parfois un peu floue, mais il dresse une liste des évêques de Rome, à partir de Pierre, et aussi des évêques d'Ephèse et de Smyrne. Il y a pour lui une chaîne ininterrompue qui relie les 12 avec les évêques actuels, ce qui nous rend sûr de la qualité de la tradition. Mais pour lui l'évêque n'est pas encore clairement distingué du groupe des presbytres qui l'entourent. De même dans les textes d'Irénée, il n'y a pas de vocabulaire technique pour distinguer les clercs et les laïcs. Irénée attribue aux presbytres une certaine préséance sur les simples fidèles. Il y a aussi des gens qui occupent une fonction mal déterminée : les prophètes charismatiques.

Clément d'Alexandrie né vers 140-150 est mort au début du 3^{ème} siècle, avant 315. Il s'intéresse peu aux institutions mais dans son œuvre, trois ou quatre passages permettent de repérer une hiérarchie à trois degrés : un évêque de type monarchique, des presbytres et des diacres. Selon Clément d'Alexandrie (dans l'Eglise d'Egypte), l'évêque est élu et institué par le groupe des presbytres. Chez lui apparaît un terme technique pour distinguer l'ensemble des ministres du culte : « *le kléros* » (le clergé). Il y a une distinction nette entre ceux qui occupent les fonctions de culte et de direction et le reste des fidèles.

Tertullien , un africain, distingue nettement dans l'Eglise locale, le peuple (plebs) composé de « laïci » et le clergé (l'ordo ecclesiasticus ou ordo sacerdotis) qui comprend l'évêque, les presbytres et les diacres. C'est lui qui a inventé le mot latin « clerus » (le clergé) équivalent

de kleros en grec. Dans la communauté, le pouvoir suprême appartient à l'évêque, à l'évêque.

Pour l'Eglise de Rome, on a le témoignage d'un écrit en grec, un peu mystérieux : «*La tradition apostolique* », attribué à Hippolyte qui nous décrit les usages de l'Eglise de Rome au 3^{ème} siècle. La communauté chrétienne forme le peuple de Dieu (laos) et dans ce peuple, les laïcs (laikoi) sont nettement distingués des clercs (kléricoi). L'ensemble des clercs constitue le clergé (kleros) Pour passer d'une catégorie à l'autre, il faut une cérémonie spéciale que nous appelons, nous, l'ordination. A l'intérieur du clergé, il y a une hiérarchie de fonctions, les évêques, les presbytres, les diacres et une catégorie spéciale, les confesseurs (ceux qui ont été arrêtés pour cause de christianisme et sont restés inébranlables, n'ont pas renié leur foi. Sans avoir été mis à mort, ils ont passé un certain temps en prison, ont parfois été torturés, mais ils ont résisté) Puis les veuves, les lecteurs, les vierges, les sous-diacres. D'après le témoignage de la *Tradition apostolique*, l'évêque est élu par la communauté (clergé et simples fidèles réunis). Il est ordonné par les évêques voisins qui lui imposent les mains (signe qui transmet l'autorité). Les presbytres sont ordonnés par l'évêque et les autres presbytre (le presbyterium), par des prières et l'imposition des mains. L'autorité suprême appartient à l'évêque seul. Les diacres, sont au service de l'évêque (visite des malades, porter les messages et toutes les tâches matérielles). Pour les confesseurs, leurs souffrances pour le Christ sont considérées comme l'équivalent d'une ordination. Les veuves ne sont pas ordonnées, mais elles ont une mission spéciale : elles sont instituées pour la prière. Les vierges citées dans l'énumération, ne sont pas en attente de mariage, mais elles ont fait le vœu de virginité. Le sous-diacre est le subordonné du diacre.

Au travers de ces témoignages et d'autres du 3^{ème} siècle, l'évêque apparaît bien, à cette époque, comme le chef unique et incontesté des communautés, ce qui est confirmé par l'exemple d'un grand évêque : Cyprien évêque de Carthage depuis 249. Il a échappé à la grande rafle de 250, ordonnée par l'empereur Dèce. Il s'est caché et a dirigé son église par correspondance. Il est mort martyr en 258. Dans ses lettres, il donne de nombreux détails sur le fonctionnement de l'Eglise d'Afrique. Il indique que le clergé doit être dégagé de toute préoccupation matérielle : il doit être nourri et payé par la communauté mais se consacrer uniquement à son ministère. Cyprien distingue nettement le « clerus » le clergé : ceux qui occupent une fonction officielle dans l'Eglise et doivent recevoir pour cela une rétribution fournie par les autres membres : les laïcs.

Mais les laïcs ne sont pas réduits à n'être que ceux qui paient : il y a des problèmes graves qui demandent à être soumis à l'avis de tous les membres de la communauté chrétienne , en particulier, à l'époque de Cyprien celui des « lapsi » : ceux qui ,au cours des persécutions, ont renié leur foi et ont accepté d'offrir des sacrifices aux idoles et à l'empereur, puis, une fois la persécution terminée, demandent à être réintégrés dans l'Eglise. Cyprien estime que le cas des lapsi doit être traité en collaboration entre l'évêque, les presbytres, les diacres, mais aussi les confesseurs et le peuple.

Dans l'Église d'Afrique, la situation des diacres semble un peu floue : ce ne sont pas des laïcs, mais sont-ils des clercs à 100 % ? Au milieu du 3^{ème} siècle, en Afrique, on assiste à une « sacerdotalisation » des presbytres. Le sacerdoce, c'est la capacité à offrir le sacrifice . Les diacres ne la possèdent pas à la différence des presbytres, qui, à l'époque de Cyprien, sont considérés comme des « sacerdotes » : les seuls à pouvoir offrir le sacrifice car ils ont reçu la délégation de l'évêque pour cela. Les diacres n'ont pas le pouvoir d'offrir le sacrifice mais faut-il pour autant les mettre dans le même sac que les laïcs ? La position des lecteurs est également très floue : ils sont considérés comme des clercs mais en cas de besoin, leurs fonctions, faire les lectures liturgiques, assurer le secrétariat, aider les catéchistes, peuvent être exercées par un laïc.

D'après Cyprien, il y a déjà un cursus établi qui commence avec le lecteur, le sous-diacre, l'acolyte, l'exorciste puis le diacre, le prêtre, l'évêque. L'ordre de cette énumération est variable selon les Eglises. Tous les gens cités sont considérés comme faisant partie du clergé, mais une forte distinction apparaît entre le diacre et le prêtre.

Cette organisation-là existe en dehors de l'Église d'Afrique : d'après le témoignage de Corneille, évêque de Rome, cité par l'historien Eusèbe de Césarée, vers 250, il y a, à Rome 46 prêtres, 7 diacres, 7 sous-diacres, 42 acolytes, 52 exorcistes. D'après ces témoignages, on sait que l'évêque est élu, avec participation du peuple. Il est possible que souvent cette élection se limite à l'approbation d'un choix déjà fait par le clergé mais le rôle parfois décisif du peuple est attesté par le cas, à Rome, en 236, de l'évêque Fabien, porté de façon inattendue par la faveur populaire. Il y a d'autres exemples : au 4^{ème} siècle, Saint Ambroise a été élu ainsi évêque de Milan, alors qu'il n'était même pas baptisé.

4.3.4 – Relations entre les Eglises – Rôle de Rome

A – Relations entre Eglises voisines

Chaque ville a son évêque. Ils entrent facilement en relation avec les Eglises voisines. Les évêques de la même région se rencontrent pour discuter ensemble des problèmes communs, dans des conciles ou synodes. Certains conciles se réunissent régulièrement, par exemple en Afrique où l'évêque de Carthage joue le rôle de pivot. Le phénomène existe aussi en Asie Mineure, à Rome, en Espagne (Concile d'Elvire vers 300). La fédération des Eglises se calque sur les divisions administratives de l'Empire Romain. Au concile de Nicée, en 325, le principe en sera officialisé.

B – Position de Rome : problème de la primauté romaine

Le problème se pose, sous deux angles :

- Y-a-t-il, de la part de l'évêque de Rome des revendications en faveur de la primauté sur les autres évêques ?

- Les autres évêques acceptent-ils ces prétentions ? Quels sont les pouvoirs que reconnaissent à l'évêque de Rome ses collègues qui habitent en Italie ou aux extrémités de l'Empire ?

Les premières interventions de l'évêque de Rome, en dehors de sa propre cité ne se justifient pas par un appel à la primauté. Clément de Rome (96 -97) écrit aux Corinthiens pour leur dire qu'ils ne se sont pas bien conduits, mais il n'invoque aucun privilège de primauté pour faire des remontrances aux dirigeants de l'Eglise de Corinthe.

Il ne fait aucun doute que le siège de Rome jouit d'un prestige particulier mais n'est-ce pas seulement parce que Rome est la capitale et la plus grande ville de l'Empire ? Pourtant

Irénée, père de l'Eglise de la fin du 2^e siècle, accorde une place spéciale à Rome, sur le plan de la transmission de la foi et de la conservation de la vraie tradition. Irénée a écrit un traité contre les hérésies et il s'y fait l'avocat de la primauté et de l'autorité morale de l'Eglise de Rome, qui peut se prévaloir d'une fondation illustre par les apôtres Pierre et Paul. C'est à Rome qu'a été le mieux conservée la tradition qui vient des Apôtres si bien que l'accord avec l'Eglise de Rome est la pierre de touche de la rectitude de la foi.

Au 2^{ème} siècle, on voit apparaître clairement des revendications de l'autorité romaine, mais il y a aussi des résistances. Denys, évêque de Corinthe (vers 170) qui écrit à son homologue de Rome évoque, dans cette lettre les liens très anciens qui unissent Rome et Corinthe mais Il précise que les 2 églises ont les mêmes origines apostoliques. Pourquoi ce rappel ? Mettre Corinthe et Rome à égalité n'est-ce pas une protestation contre d'éventuelles prétentions romaines ?

Le cas de la primauté de Rome est différent suivant que l'on s'adresse à des Eglises d'Orient ou d'Occident. Beaucoup d'autres Eglises, comme Corinthe, peuvent se prévaloir, en Orient, d'une fondation par un apôtre. En Occident, Rome est la seule Eglise qui puisse affirmer qu'elle a été fondée par 2 apôtres et quels apôtres !

Des désaccords existent entre Eglises sur des points de théologie, mais aussi sur des problèmes de discipline et des différences de pratique qui sont parfois perçus comme des désaccords fondamentaux : un conflit demeure longtemps entre l'Eglise de Rome et certaines Eglises d'Asie Mineure sur la date de Pâques. Tout le monde est d'accord pour dire que le Christ est mort le 14 Nisan, mais faut-il fêter Pâques le 14 Nisan, qui est la date de la Pâque juive ou faut-il reporter la fête de Pâques au dimanche suivant ? A Rome, on a décidé que la fête de Pâques aurait lieu le dimanche suivant le 14 Nisan, mais en Asie Mineure, un certain nombre d'Eglises conservent l'usage de fêter Pâques le 14 Nisan (quartodécimans) et n'ont pas l'intention d'y renoncer . Polycarpe de Smyrne, au milieu du 2^e siècle, est venu à Rome spécialement pour en discuter avec le pape Anicet. Polycarpe a mis en avant la tradition de son Eglise fondée par l'apôtre Jean ; la discussion a été vive mais chacun est

resté sur ses positions. La paix a cependant été maintenue et Anicet a célébré l'eucharistie avec Polycarpe . Ils se sont quittés en bons termes mais le problème est réapparu à la fin du 2^{ème} siècle : le Pape Victor (189-198) a été sollicité par la communauté d'Ephèse qui aurait voulu célébrer Pâques selon l'usage romain, mais son évêque Polycrate n'était pas d'accord. Victor a réuni un synode à Rome qui a condamné l'usage quartodéciman et a rompu la communion avec ceux qui n'acceptaient pas l'usage romain. Polycrate a riposté en mettant en avant tous les apôtres, saints et martyrs des Eglises qui gardaient l'usage quartodéciman. Ce problème ne sera réglé qu'au Concile de Nicée, en 325.

Pour l'évêque de Rome, la tradition apostolique se confond avec la tradition romaine. C'est la seule valable (dixit Irénée), c'est l'évêque de Rome qui est la référence ultime. Pour Victor, l'unité de l'Eglise suppose aussi l'unité de discipline et pas seulement l'unité de foi.

Rome est souvent sollicitée pour donner son opinion sur certaines affaires, en particulier quand il y a opposition entre communautés : l'une ou l'autre demande l'appui de Rome .Ce sera le cas de deux Eglises d'Asie Mineure qui solliciteront Rome pour qu'elle dise clairement que les « montanistes » (voir plus loin) sont des hérétiques. En 230, l'évêque d'Alexandrie, Démétrios, écrit à Rome pour faire part de la condamnation qu'il a prononcée contre Origène qui s'était fait ordonner prêtre alors qu'il était eunuque. Le synode romain s'est réuni et a approuvé la décision de Démétrios. Rome apparaît donc comme étant une référence ultime, mais le point de vue de Rome ne l'emporte pas toujours. 2 exemples le montrent :

- Après la persécution de Dèce, au milieu du 3^{ème} siècle, 2 évêques espagnols ont été destitués par un synode local parce qu'ils s'étaient tirés d'affaire de façon abusive : on demandait aux gens de faire un sacrifice à l'empereur, et on délivrait, à ceux qui avaient rempli cette formalité, « un certificat de sacrifice », ; les évêques s'étaient procuré de faux certificats. Les autres évêques espagnols ont considéré que cela n'était pas acceptable, et, dans un synode, les 2 évêques ont été destitués. L'un d'eux n'a pas accepté sa destitution et il est venu trouver l'évêque de Rome, Etienne (254-257) en lui demandant de casser la décision prise par le synode. Etienne a accepté de remettre l'évêque en place, mais l'épiscopat espagnol n'a pas été docile : les évêques espagnols ont fait appel à un concile des évêques d'Afrique qui, lui, a confirmé la déposition. On le sait par la correspondance de Cyprien qui a fait part de cette décision à Rome, et, Etienne, l'évêque de Rome s'est incliné.
- L'autre exemple concerne Cyprien, l'évêque de Carthage, et le baptême : ce sacrement donné par des hérétiques ou schismatiques est-il valable ? S'il est valable, il n'y a pas à le renouveler, s'il est considéré comme non valable, il faut rebaptiser les gens qui ont été baptisés par des chrétiens en marge de l'Eglise officielle. En Afrique, Cyprien rebaptise systématiquement tous ceux qui avaient été baptisés par des hérétiques, usage suivi aussi en Syrie et en Asie Mineure. Au contraire, l'Eglise romaine considère que le baptême donné par des hérétiques est valide, il n'y a pas à

le réitérer. Le même usage est valable en Egypte et en Palestine. D'où une controverse qui s'est déroulée entre Etienne et Cyprien. Là encore Rome n'a pas réussi à imposer son point de vue. Cyprien et les autres évêques africains ont continué le même usage.

Le prestige du siège de Rome a été atteint, au milieu du 3^e siècle, par un schisme. Après la mort de Fabien, martyr en 251, un autre évêque a été élu, Corneille, qui a eu lui aussi, à traiter du problème des lapsi (ces gens qui ont flanché durant la persécution et qui demandent ensuite à être réintroduits dans l'église). Corneille a adopté une position que ses adversaires ont jugé laxiste, et un presbytre de Rome, Novatien a pris la tête du parti des rigoristes qui voulaient refuser le retour des lapsi. Il s'est fait élire évêque de Rome, en face de Corneille. Il y a eu un schisme, ce qui a beaucoup affaibli la position de l'Eglise de Rome. Chacun des deux camps a cherché des appuis auprès des autres Eglises en Gaule, en Afrique, en Syrie, en Egypte ...mais cet appel à un arbitrage a obligé à mettre en sourdine les prétentions de Rome à la primauté.

Ce schisme de Novatien a eu des prolongements jusqu'au 5^e siècle.

Un argument supplémentaire en faveur de la primauté romaine, apparaît à partir du 3^{ème} siècle :

- Les évêques de Rome se prétendent les successeurs de Pierre, considéré comme le premier évêque de Rome. Rome devient la ville de Pierre en effaçant un peu le rôle de Paul. alors qu'au 2^{ème} siècle, Irénée considérait Pierre et Paul comme les deux cofondateurs. Cela permet d'appliquer aux évêques de Rome le texte sur la primauté de Pierre en Matthieu 16,18-19 : *« tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Je te donnerai les clés du royaume des cieux... »*. En développant cette idée, selon l'Evangile, Pierre est devenu le chef du collège des Apôtres et ses successeurs peuvent donc revendiquer le même rôle envers les autres évêques. Les évêques sont les successeurs des apôtres, et Pierre a des successeurs à Rome qui sont donc les chefs naturels de l'ensemble des évêques. Cet argument a certainement été invoqué car, au cours de la discussion entre Cyprien de Carthage et Etienne à propos de la validité du baptême donné par les hérétiques, Cyprien cite une lettre qu'il a reçue d'un évêque d'Asie Mineure, Firmilien de Césarée en Cappadoce. Firmilien, dans sa lettre se plaint des prétentions de l'évêque de Rome et il dit : *« Si fier de son siège épiscopal, il réclame pour sa personne la succession de Pierre, l'apôtre sur lequel ont été établis les fondements de l'Eglise »* très nette allusion au passage de l'évangile de Matthieu dont il rejette l'interprétation romaine. Cyprien, lui aussi, refuse l'utilisation que l'Eglise de Rome a faite de ce texte : il argumente en disant que Pierre est le chef des apôtres, mais cela ne veut pas dire qu'il avait une autorité incontestée, car Paul lui a tenu tête à Antioche (voir lettre aux Galates, 2,11 et suivants) et Pierre n'a pas insisté. Cela équivaut au refus de la primauté de la part de Cyprien, de Firmilien et de beaucoup d'autres....

Etienne et Cyprien se sont fâchés . Etienne a rompu la communion avec lui et avec les autres évêques qui avaient la même position que lui sur le baptême donné par les hérétiques. Ils sont morts martyrs tous les deux en 257 et 258 ce qui a apaisé la controverse mais le problème n'a pas été résolu pour autant, et l'autorité de Rome a continué à être discutée.

Cependant, l'autorité romaine est parfois reconnue même par le pouvoir impérial païen. Au 3^{ème} siècle, une affaire concerne l'évêché d'Antioche : l'évêque d'Antioche, Paul de Samosate, a été déposé par un concile (en 268 ?) pour hérésie et mauvaise conduite. La décision prise par le concile a été communiquée à l'évêque d'Alexandrie et également à l'évêque de Rome. Paul de Samosate a refusé de céder la place et il a prétendu être toujours l'évêque légitime d'Antioche. Il y a eu scission dans l'Eglise d'Antioche. Les évêques qui s'étaient réunis pour déposer Paul de Samosate ont fait appel à l'empereur Aurélien pour trancher le débat et pour qu'il dise à qui appartient le bâtiment de l'église. Selon Eusèbe (l'historien) Aurélien aurait répondu : « l'église doit appartenir à ceux qui sont en relation épistolaire (c'est-à-dire en communion) avec les évêques d'Italie et l'évêque de la ville de Rome ». La motivation d'Aurélien était probablement que Rome était la capitale de son empire . Cet argument se renversera à partir du moment où Constantin déplacera la capitale à Constantinople.

Conclusion : à la fin du 3^{ème} siècle, et au début du 4^{ème} siècle, les prétentions de l'évêque de Rome à la primauté sur les autres évêques existent, mais elles sont très loin d'être acceptées unanimement.

4.4 – La vie des chrétiens dans le monde païen

4.4.1 – Les sacrements

C'est par les sacrements que l'on fait partie de l'église catholique : le baptême, l'eucharistie, la pénitence.

A – Le baptême

C'est le rite d'entrée dans la communauté chrétienne. Le baptême est unique et non renouvelable, sauf si l'on considère qu'il n'a pas été donné de façon valable (par des hérétiques). Le baptême est définitif. Très rapidement, il a été donné comme le précise Matthieu à la fin de son évangile : « *Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* ». On en a des témoignages : un document, « la didaché » (sorte de manuel du missionnaire) (fin 1^{er} siècle, début du 2^{ème}) nous dit : « *pour ce qui est du baptême, donnez-le de la façon suivante : après avoir enseigné tout ce qui précède, baptisez les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit dans de l'eau vive. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau, à défaut d'eau froide, dans de l'eau chaude. Verse de l'eau, trois fois au nom du Père du Fils et du Saint-Esprit* ».

Le baptême se donne en général sous la forme de l'immersion. Ce n'est pas le seul mode, mais il est le plus répandu. Le texte cité parle d'un enseignement reçu avant le baptême, mais il est, à cette époque, très rudimentaire et ne dure que quelques heures ou quelques jours. On peut noter une évolution aux 3^{ème} et 4^{ème} siècle avec l'apparition du catéchuménat qui peut durer plusieurs années (voire 3 ans). Cela s'explique par le fait que le baptême est reçu seulement à l'âge adulte. Souvent, les futurs chrétiens retardent volontairement la date du baptême car ce sacrement efface tous les péchés, donc il vaut mieux le recevoir le plus tard possible, souvent juste avant la mort, ce qui sera le cas de l'empereur Constantin. Mais il ne faut pas croire que l'on ne baptise pas d'enfants. Dans la « *Tradition apostolique* », du début du 3^e siècle, l'auteur, Hippolyte, prêtre romain, décrit comment se déroule le baptême : « *Tous ceux qui peuvent parler pour eux-mêmes parleront. Quant à ceux qui ne peuvent pas, leurs parents parleront pour eux On leur demandera de renoncer à Satan, puis après que chacun a renoncé, le prêtre l'oingt avec de l'huile. Ensuite, celui qui est baptisé sera descendu dans l'eau, celui qui baptise lui dira en lui imposant la main : crois-tu en Dieu le Père tout-puissant ? et celui qui est baptisé dira : je crois....* ». La même question sera posée pour le Fils et l'Esprit. Ensuite, quand il sera remonté, il sera oint par le prêtre de l'huile d'action de grâce, puis l'évêque lui imposera la main et il dira : « *je t'oings de l'huile sainte en Dieu tout-puissant et dans le Christ Jésus et dans l'Esprit Saint* » et, après l'avoir signé au front, il lui donnera le baiser et lui dira : *le Seigneur soit avec toi* ». Après quoi le nouveau baptisé pourra prier avec tout le peuple.

Lorsqu'il s'agit de catéchumènes, ils peuvent commencer à assister à la première partie de l'eucharistie et rester jusqu'à l'homélie. Ils sortent ensuite avant la consécration. La préparation du catéchuménat s'achève par des jeûnes et des prières. Une veillée précède le baptême qui est normalement donné par l'évêque, un dimanche, généralement à Pâques. Mais l'évêque peut déléguer ses pouvoirs à des prêtres. Il est même établi, qu'en cas de force majeure, un laïc peut baptiser.

B – L'Eucharistie

Dans les premières communautés, en particulier celles fondées par Paul, l'eucharistie avait lieu au cours d'un repas communautaire. Mais, très rapidement, l'eucharistie sera séparée du repas (agapes).

On a une description du culte dominical qui est donnée par Justin, un apologiste théologien du christianisme, au milieu du 2^{ème} siècle. Il s'adresse à l'empereur Antonin : « *le jour que l'on appelle le jour du soleil, (dimanche) tous à la ville comme à la campagne se réunissent dans un même lieu. On lit les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes... Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour avertir et pour exhorter à l'imitation de ces beaux enseignements. Ensuite, nous nous levons et nous prions ensemble à haute voix. Lorsque la prière est terminée, on apporte du pain, du vin, et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel les prières et les eucharisties (actions de grâce) et tout le peuple répond, par l'acclamation : Amen. Puis a lieu la distribution et le partage des choses consacrées à chacun*

et l'on envoie leurs parts aux absents par le ministère des diacres ». J'attire votre attention sur le fait que Justin dit le président, sans autre précision. Mais, à partir du 3^{ème} siècle, le président de l'assemblée est toujours un clerc : soit l'évêque, soit le délégué de l'évêque.

Le texte de la prière eucharistique est déjà fixé au début du 3^o siècle, mais Hippolyte dans « *La tradition apostolique* » après avoir donné ce texte qui a inspiré la prière eucharistique n°2 de notre liturgie actuelle, indique « *...que l'évêque rende grâce comme nous l'avons dit plus haut. Il n'est pas du tout nécessaire qu'il prononce les mêmes mots que nous avons dits.... Mais que chacun prie selon ses capacités* ». Il y a donc une grande part de liberté laissée à la célébration. Le pain et le vin sont distribués aux fidèles qui peuvent les emporter chez eux. Le pain est remis aux fidèles dans la main. Il n'y a pas de réserve eucharistique à l'époque.

C – La Pénitence

La *didaché* invite ceux qui participeront à l'eucharistie à confesser à Dieu leurs péchés, à titre individuel et à se réconcilier avec leurs frères au préalable. Sans intervention d'un prêtre. Mais se pose le problème du pardon des fautes graves commises après le baptême. Selon le livre « *le Pasteur* » (il a failli être inscrit dans le canon des écritures) écrit par Hermas dans la première moitié du 2^o siècle, ce pardon est possible : « *J'ai entendu dire par certains docteurs qu'il n'y a pas d'autre pénitence que celle que nous avons faite quand nous descendîmes dans l'eau du baptême et où nous avons reçu le pardon de nos péchés antérieurs* ». Réponse du pasteur : « *tu as bien entendu, il en est ainsi... Mais, dans sa grande miséricorde le Seigneur a eu pitié de sa créature et a institué cette pénitence et il m'a donné pouvoir sur cette pénitence. Je te déclare donc, si après cet appel important et solennel quelqu'un, tenté par le démon, tombe dans le péché, celui-là peut faire pénitence une fois, mais s'il pèche de nouveau et se repent, la pénitence ne sert de rien à ce pécheur : il aura de la peine à vivre* ».

La pénitence n'est donc accordée qu'une seule fois. Elle n'est pas réitérable.

Y a-t-il des péchés non pardonnables ? la question se pose, on l'a vu, dans le cas des lapsi, qui ont « craqué » devant la persécution. Pour certains, les lapsi ne peuvent pas être réintégrés dans l'Eglise, pour d'autres, ils peuvent être pardonnés après une sévère pénitence.

Tertullien estime qu'il y a des péchés absolument irrémissibles, même la pénitence ne peut les effacer, par exemple l'adultère.

Les autres péchés, moins graves peuvent être pardonnés, mais une seule fois.

Au début du 3^{ème} siècle, le sacrement commence à s'assouplir. Tertullien critique très fortement un évêque parce que ce clerc pardonne l'adultère.

Au 3^{ème} siècle, la *Didascalie des apôtres* dit qu'il faut pardonner aux pécheurs repentants, même plusieurs fois.

La pénitence est une épreuve très dure : c'est une humiliation publique de l'intéressé suivie d'une période où il doit vivre dans le jeûne et s'habiller de haillons. Il est exclu de l'eucharistie pour un temps plus ou moins long dont la durée est fixée par l'évêque. L'évêque décide du moment de la réintégration qui donne lieu, elle aussi, à une cérémonie publique.

Le mariage et les funérailles sont une affaire privée.

4.4.2 – Les fêtes

Les chrétiens ne fêtent plus le shabbat (ils ont abandonné leurs relations avec la synagogue) mais le dimanche. Les fêtes sont souvent précédées d'un jour ou deux de jeûne

Pâques est la grande fête célébrée par les chrétiens, mais le problème reste la date. (déjà vu plus haut) Certains tiennent à fêter Pâques en même temps que les juifs, le 14 du mois de Nizan, d'autres disent qu'il faut fêter pâques le 1^{er} dimanche qui suit la pleine lune de l'équinoxe de printemps (définition qui sera adoptée au Concile de Nicée en 325). Il y a une période de jeûne avant Pâques, mais il n'y a pas encore de carême établi.

Pentecôte : cette fête existe mais elle ne prendra une place importante qu'à partir du 4^{ème} siècle

Noël : n'est pas fêté avant le 4^{ème} siècle. En Orient est apparue une fête de la naissance du Christ à partir du 3^{ème} siècle, mais elle est fixée au 6 janvier qui correspond à l'Epiphanie. C'est Constantin qui décidera qu'on fêtera la naissance du Christ le 25 décembre

Il n'y a pas de fête de la Vierge. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de culte marial.

Commence à apparaître le culte des saints, qui pour le moment, est surtout le culte des martyrs : le jour de leur martyr est considéré comme le jour de leur naissance au ciel.

Le nombre de fêtes est très réduit, et la fête qui revient le plus souvent est celle du dimanche.

4.4.3 – Les lieux de culte

Les rencontres se sont d'abord faites dans des maisons privées. (Voir *Les Actes*). On peut célébrer l'eucharistie dans n'importe quel endroit : Dieu n'est pas lié à un lieu.

Puis les chrétiens deviennent plus nombreux et commencent à apparaître à l'extérieur : on voit se construire des églises pour célébrer ensemble. A la fin du 2^{ème} siècle, à Edesse un bâtiment du culte existait puisque nous savons qu'il a été détruit en 201 par une inondation.

On a conservé les ruines d'une église et d'une synagogue à Doura Europos sur l'Euphrate, du 3^{ème} siècle. Ces églises réservées au culte se multiplient au 3^o siècle.

Ces bâtiments cultuels ont un aménagement particulier, l'évêque a un siège spécial, au centre et les presbytres s'assoient tout autour. Il y a un autel pour la célébration de l'eucharistie. Autour de l'église, il y a des bâtiments annexes, des entrepôts (où l'on met les vêtements collectés pour les pauvres, la nourriture), il y a souvent une bibliothèque et un baptistère.

Il y a des réunions autour des tombeaux des saints. A Rome, pour Pierre et Paul, il y a une petite construction qui rappelle le lieu où ils ont été exécutés, de même pour Jean à Ephèse et pour Polycarpe à Smyrne, Cyprien à Carthage.... Au 4^{ème} siècle sur ces lieux de martyrs on construira des chapelles ou des oratoires que l'on appellera des « *martyria* ». Il y a des cimetières, mais pas de cimetières particuliers pour les chrétiens jusqu'au 3^{ème} siècle. C'est seulement à partir du 3^{ème} siècle qu'apparaissent à Rome les *catacombes* qui sont des cimetières et pas des lieux de réunion et de culte (sauf en cas de persécutions).

4.4.4. – La naissance de l'art chrétien

A partir de la fin du 2^o siècle, on voit apparaître un art chrétien. Dans l'église de *Doura Europos* nous pouvons contempler des scènes de l'ancien et du nouveau testament : Jonas et sa baleine, le bon pasteur, l'agneau, sous forme de peintures et de mosaïques.

A la fin du 3^{ème} siècle, nous voyons des décorations de sarcophages sculptés. Aucune image peinte, mosaïque ou sculptée n'est un objet de vénération. Les chrétiens évitent soigneusement l'idolâtrie. Apparaissent souvent, les symboles chrétiens : l'ancre, le poisson (ichtus), cela représente les initiales de « *Jésus Christ Fils du Dieu Sauveur* » (en grec). Un autre symbole (utilisé par Constantin) :  = le chrisme, ce sont les deux premières lettres grecques du nom de Christ.

Dans les fresques d'une des catacombes du cimetière de Priscille à Rome, apparaît une des 1^{ères} représentations de la Vierge avec l'enfant, avec l'adoration des mages.

4.4.5 – La prière

Elle est pratiquée partout. Il est recommandé aux chrétiens de prier aussi souvent qu'ils le peuvent, au cours de la journée, individuellement ou collectivement. L'attitude de la prière c'est soit debout, soit à genoux, tourné vers l'Orient, tête levée et bras étendus, paumes ouvertes vers le ciel.

4.4.6 – Les chrétiens et le monde

Les chrétiens sont de plus en plus nombreux au 3^{ème} siècle. Ils refusent toute participation aux cultes traditionnels : fêtes et cérémonies mais aussi banquets et spectacles qui sont toujours accompagnés de gestes religieux. Ces spectacles ont une très grande importance dans la vie des cités antiques. Les chrétiens qui ne veulent pas y assister se mettent en dehors de la vie sociale, d'où l'accusation qui sera portée contre eux de « *misanthropie* ». On trouve cette accusation très tôt, relatée par Tacite (sous Néron) qui dit que les chrétiens ont la haine du genre humain.

Ils sont suspects parce que leur culte n'est pas public, il est réservé aux initiés : pour assister à l'eucharistie, il faut d'abord être baptisé. On les accuse d'adorer un criminel mort sur la croix, d'adorer une tête d'âne. Pour les repas pris en commun, il y a des ragots qui circulent : il s'y passerait des choses épouvantables comme les sacrifices d'enfants pour recueillir leur sang (cette accusation reparaitra contre les juifs au Moyen-âge), la formule « ceci est mon corps, ceci est mon sang » se traduit par des accusations de cannibalisme. De même le baiser de paix échangé entre frères et sœurs, donne lieu à des accusations de mœurs sexuelles dépravées et incestueuses, cela d'autant plus que cela se passe la nuit. On entend ces rumeurs dans les réponses que Pline le Jeune a recueillies dans son enquête sur les réunions des chrétiens. Pline écrit à l'empereur Trajan pour lui dire que dans son secteur, en Asie Mineure, il y a beaucoup de chrétiens. , Je les ai fait arrêter, dit-il et je les ai interrogés, ils m'ont dit qu'ils se réunissaient, pendant la nuit, pour chanter des psaumes. Ils s'engagent à n'être ni voleurs, ni meurtriers et ils prennent en commun un repas. L'enquête de Pline a conclu que les chrétiens ne faisaient rien de scandaleux.

Même à part leurs réunions cultuelles, les chrétiens mènent la même vie que les autres. Ils s'appuient là-dessus pour défendre leurs droits à exister. Tertullien, vers 200, écrit une « *Apologétique* » destinée aux magistrats où il insiste sur le fait que les chrétiens vivent comme tout le monde et donc ne doivent pas être persécutés.

Un autre texte très connu : *l'Épître à Diognète* (on ne connaît pas l'auteur, ni la date, probablement à Alexandrie vers 200). On pense que ce Diognète était un magistrat romain qui avait entendu parler des chrétiens et qui avait demandé une information qui lui est fournie par l'auteur du texte. Elle nous donne bon nombre de renseignements sur la vie des chrétiens : c'est une apologie du christianisme. Elle dit que « *les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements...Ils passent leur vie sur terre mais ils sont citoyens du ciel* ».

Même s'ils vivent comme tout le monde, les chrétiens ont des réticences envers certains métiers, en particulier le métier de soldat : il est déconseillé aux chrétiens et cela peut aller jusqu'à l'interdiction. Une autre profession déconseillée : magistrat, (fonctionnaire et juge) car être magistrat comme soldat c'est être dans l'obligation de participer aux cultes païens et être amené à donner la mort ou à prononcer des sentences de mort contre les gens. Hippolyte, prêtre de Rome dans « *la Tradition apostolique* » (début du 3^e siècle) indique qu'il y a des métiers qui interdisent le baptême. « *Celui qui est prêtre ou gardien*

d'idoles ou il cessera ou il sera renvoyé. Le soldat ne tuera personne. S'il en reçoit l'ordre, il ne l'exécutera pas et il ne prêtera pas serment. S'il refuse, il sera renvoyé. Celui qui a le pouvoir du glaive ou le magistrat d'une cité, cessera ou il sera renvoyé. Le catéchumène ou le fidèle qui veulent se faire soldats seront renvoyés par ce qu'ils ont méprisé Dieu »

Y-a-t-il une morale particulière chez les chrétiens ? Il y a une tendance générale à réduire la sexualité à la procréation. La chasteté et la continence sont recommandées. Les « *enkratistes* » vont jusqu'à déconseiller le mariage et toute relation sexuelle. On peut voir là une influence de la philosophie grecque et de la vision de l'homme en deux parties : une noble qui est l'âme et une partie ignoble qui est le corps. Certains évêques sont obligés de prendre la plume pour défendre le mariage, en s'appuyant sur le 1^{er} chapitre de la Genèse : Dieu a créé l'homme et la femme. Ils ont été créés ensemble pour former un couple. Les réalités terrestres (le mariage en est une) sont considérées, par Dieu, comme bonnes. Mais la supériorité de la virginité sur l'état de mariage est à peu près acceptée par tous les grands auteurs : Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien.... Le mariage est reconnu comme étant d'institution divine mais, à cette époque-là ce n'est pas encore un sacrement . Le mariage légitime est unique et indissoluble : c'est un enseignement du Christ qui s'écarte là de la loi de Moïse. C'est là où les chrétiens se distinguent. Il y a même de vifs débats sur le remariage d'un veuf ou d'une veuve, c'est toléré, mais mal vu. On accepte un remariage, mais une fois seulement. La répudiation et le divorce sont condamnés. Il y a quelques nuances : l'inconduite de l'épouse est parfois admise comme un motif de répudiation. Dans l'Evangile de Matthieu (5,32 et 19,9), l'homme ne doit pas répudier sa femme sauf en cas de « *porneia* », comment traduire ce terme ? prostitution ? fornication ? adultère ? mariage illégitime?

Dans le mariage, la femme doit être soumise à l'homme à cause de son infériorité physique et mentale. Cela va de soi pour tous les auteurs (tous des hommes) à commencer par St Paul.

L'avortement ou l' « exposition » d'un nouveau-né (lorsqu'un père ne veut pas garder un enfant, il était exposé et soit il mourait de faim, soit quelqu'un le recueillait) sont à bannir totalement pour les chrétiens.

En ce qui concerne l'esclavage, cette pratique n'est pas condamnée et le baptême n'y change rien . Les chrétiens des premiers siècles acceptent d'avoir des esclaves qui sont « leurs choses ».Exemple : dans l'Epître de Paul à Philémon, Onésime, l'esclave que Paul a baptisé, est renvoyé à son maître Philémon : il est devenu son frère par le baptême mais il reste son esclave. Dans la *Lettre aux Ephésiens*, on trouve (6,5): « Esclaves, obéissez à vos maîtres ». Devenir chrétien, cela ne veut pas dire libérer ses esclaves et pour les esclaves, en devenant chrétiens, ils n'obtiennent pas la liberté. Dans la *Didaché*, il est dit: « *Quant à vous les esclaves, vous serez soumis à vos maîtres, comme à une image de Dieu avec respect et crainte* ». Les chrétiens ont trouvé une situation de fait et ils n'ont pas cherché à changer cette situation. Les esclaves peuvent être admis au baptême, mais, dans les communautés

chrétiennes, on a des réticences à leur donner des fonctions dirigeantes. Il y a cependant des exceptions : Calliste qui a été évêque de Rome entre 217 ? et 222 ? était parait-il un esclave.

D'une façon générale les chrétiens ne remettent pas en cause l'organisation sociale de leur temps. Ce ne sont pas des révolutionnaires. Il n'y a pas de doctrine sociale spécifique chez les chrétiens. Le communisme intégral de la première communauté chrétienne de Jérusalem, décrite dans Actes, 2, 44 n'était imaginable que dans la perspective du retour rapide du Christ et de la fin du monde. Rapidement il a fallu accepter la propriété et le rôle de l'argent. Simplement on demande aux chrétiens de vivre dans le monde en se rappelant qu'ils ne sont pas du monde . *L'Épître à Diognète* dit: « ils sont citoyens du ciel ».

Il n'y a pas de mépris pour le travail manuel, mais pas de valorisation spéciale. Quant au salaire, il doit être juste. Le commerce est permis mais il y a des résistances pour le clergé, il vaut mieux que les clercs s'en abstiennent. Le prêt à intérêt (l'usure) est suspect mais n'est pas interdit, sauf pour les clercs ainsi que le précisent les conciles d'Elvire et d'Arles au début du 4^e siècle.

Les chrétiens sont invités à être loyaux envers l'état en place, il n'y a pas de doctrine spécifique pour les chrétiens en matière de politique: Paul écrit dans son *Épître aux Romains*, ch. 13,1 : « *Que chacun se soumette aux autorités qui sont au-dessus de vous car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu* ». Pierre dit la même chose dans sa *Première Épître* (1Pierre2, 13-14) : « *Soyez soumis à cause du Seigneur à toute institution humaine : soit au roi comme souverain, soit au gouverneur, comme envoyé par lui, soyez soumis* ». Il n'y a pas eu de soulèvement des chrétiens contre les pouvoirs politiques, même pendant les persécutions : les chrétiens n'ont jamais pris les armes pour résister physiquement contre les persécuteurs. C'est un grand argument pour les apologistes qui demandent la tolérance . Ils insistent sur le fait que les chrétiens ne sont pas des révolutionnaires. Ils ne cherchent à changer que leur propre cœur mais non pas l'ordre social ou politique. Cependant, le pouvoir ne peut pas exiger que les chrétiens renoncent à leur foi car comme le dit Pierre devant le Sanhédrin qui veut lui interdire d'enseigner « *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* » (Actes, 5,29), Il ne peut pas non plus les forcer à rendre un culte aux idoles.

Quelle a été l'attitude des chrétiens envers l'héritage culturel proposé par le monde antique (et qui est dominé par le paganisme) ?

- Faut-il le refuser en bloc ? Dans ce cas, on refuse toute culture : il n'y a pas d'autre culture que la culture païenne au 2^{ème} et 3^{ème} siècle. Si on veut faire des études, il faut forcément étudier les classiques (qui sont des païens).
- L'attitude adoptée est qu'il n'y a pas eu de révolution culturelle : les chrétiens, dans les écoles apprennent la même chose que les païens. L'attitude conseillée a été de considérer cet enseignement païen comme une « propédeutique » une préparation pour l'enseignement chrétien. Il n'y a pas d'école propre aux chrétiens, même dans les écoles de formation des catéchumènes. A l'école d'Alexandrie, puis dans le centre

qu'Origène a ensuite créé à Césarée de Palestine, on enseigne les auteurs classiques pour, après, passer à l'enseignement chrétien. Cet enseignement païen est assuré par des chrétiens car il est impossible de penser en dehors de la philosophie ambiante. Tertullien a beau s'exclamer : « Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie (le platonisme) et l'Eglise ? », quand il argumente, il est bien obligé d'utiliser les formulations païennes.

- Un des meilleurs apologistes chrétiens, *Justin*, présente sa conversion comme l'aboutissement d'une longue quête philosophique à la recherche de la vérité. Il a recherché la vérité dans toutes les écoles philosophiques et elle lui a été apportée par un vieillard qui lui a exposé le christianisme. Justin a conclu que le christianisme était le couronnement d'une démarche de réflexion, et que les philosophes ne devaient pas être éliminés. Mais leur enseignement est insuffisant tant qu'il n'est pas couronné par l'adhésion au christianisme. Il considère que le « *logos* » a inspiré non seulement les prophètes de la Bible, mais aussi les sages de la Grèce antique, avant de s'incarner en Jésus-Christ.
- Clément d'Alexandrie et Origène disent à peu près la même chose : le chrétien doit faire une réflexion philosophique, non pas à la recherche de la vérité (il la possède déjà) mais pour comprendre ce qu'il croit.
- Dans la vie sociale, politique, culturelle, les chrétiens ne sont pas des révolutionnaires, et leur révolution est intérieure.

4.5 – Les dissidences et les hérésies

Remarque introductive sur le sens du mot hérésie

- C'est un mot grec « *hairesis* », qui veut dire « choix », cela n'était pas péjoratif a priori. On peut choisir une forme de vie, une certaine doctrine. L'équivalent en latin, « *secta* », n'est pas non plus péjoratif, à l'origine : ce sont les adhérents d'une certaine doctrine. Chez les juifs, les saducéens, les esséniens, les pharisiens sont des hérésies ou des sectes. On pourrait le traduire comme des « écoles de pensée ». Ce n'est pas péjoratif, mais cela peut facilement le devenir et le choix être vu comme une déviation. Par exemple, Paul, devant le gouverneur romain de Césarée, est accusé par les juifs d'être le chef de file de l'« hérésie » des « nazaréens » (Actes 24 – 6).
- D'autre part mon titre est faux : on n'est hérétique que par rapport à une orthodoxie, et tant que l'orthodoxie n'est pas définie, il n'y a pas d'hérésie. Or aux 2^{ème} et 3^{ème} siècles, il n'y a pas encore d'orthodoxie définie, il n'y a pas d'instance centrale de contrôle, il n'y a pas d'institution qualifiée pour dire l'orthodoxie. L'évêque de Rome serait tenté de tenir ce rôle, mais les prétentions de Rome sont loin d'être acceptées partout. Le premier grand concile œcuménique qui concernera tout le monde chrétien n'aura lieu qu'à Nicée en 325. A partir de là, il y a une orthodoxie.

- Irénée de Lyon consacre un traité aux hérésies à la fin du 2^{ème} siècle, mais en partant d'une idée fautive : pour lui, il y a une orthodoxie originelle, l'enseignement des Apôtres, qui aurait été affecté par des erreurs postérieures. En réalité le phénomène est inverse : au départ, il y a pullulement d'opinions diverses parmi lesquelles sera fait ensuite le tri et l'harmonisation, surtout aux 4^e et 5^e siècles.

4.5.1 – Les églises judéo-chrétiennes

Les judéo-chrétiens sont les premiers chrétiens, qui restent fidèles à la Torah mais pensent que Jésus-Christ est le Messie attendu. Ils sont considérés très tôt comme des hérétiques. Saint Paul s'élève contre les pratiques juives, en particulier la circoncision et les chrétiens issus du paganisme, vite majoritaires, considèrent les judéo-chrétiens restés attachés à leurs pratiques anciennes comme des hérétiques.

Ces judéo-chrétiens constituent des groupes très mal connus. Très rapidement, ils disparaissent ou ils changent de noms. Il en existe plusieurs variétés :

- *Les Nazoréens* : ce sont les descendants de l'église judéo-chrétienne de Jérusalem, dirigée par Jacques le « frère du Seigneur ». Ils disparaissent dans le courant du 2^{ème} siècle. On sait qu'ils avaient un évangile apocryphe : évangile selon les Hébreux ? évangile de Matthieu traduit en Hébreu ? Ce qui les distingue des autres chrétiens c'est qu'ils observent tous les détails de la Loi juive : la circoncision, les interdits alimentaires, le respect du sabbat en y rajoutant la croyance au Christ comme Messie. Très vite ils sont considérés comme des déviants par rapport à la doctrine orthodoxe d'autant plus qu'ils refusent de se mêler aux autres chrétiens venus du paganisme.
- *Les Ebionites* : « les pauvres » : ils diffèrent des précédents parce que ceux-là n'acceptent pas la divinité de Jésus. Jésus de Nazareth était bien le Messie mais il n'était pas Dieu (le terme de Messie en lui-même n'implique pas la divinité de celui qui porte ce titre). Ils considèrent que Jésus était un homme qui est devenu Messie et Fils de Dieu le jour de son baptême par Jean, dans le Jourdain. Ils tombent dans une hérésie que nous retrouverons : « *l'adoptianisme* ». Ce sera une tentation permanente de dire que le Christ est devenu Dieu parce qu'il a été adopté par Dieu.
- Les Ebionites sont connus, surtout par Irénée, qui a écrit un traité contre les hérésies. Un certain Epiphane de Salamine, auteur d'une sorte de répertoire des hérésies (il en énumère environ 80) consacre une notice (très confuse) aux Ebionites, au 4^{ème} siècle. Ils ne semblent pas avoir formé une véritable Eglise mais des communautés dispersées en Orient, en Syrie, dans le sud de la Palestine, en Mésopotamie, en Asie Mineure, à Chypre, à Rome. Ils utilisent la Bible (l'héritage juif) mais également un évangile de Matthieu en Hébreu. Ils pratiquaient le baptême, s'abstenaient de viande et ils célébraient l'eucharistie, seulement une fois par an, sans le vin. Ils méprisaient le célibat et la virginité, ils insistaient sur la nécessité du mariage. On ne sait pas trop quand ils ont disparu.

- *Les Elkasaites* : viennent peut-être de l'Iran, mais il faut les distinguer du « manichéisme » (à voir plus loin) qui sera élaboré plus tard par Mani qui aurait vécu 24 ans dans une communauté elkasaites en Mésopotamie, au sud de Babylone. Ce mouvement semble avoir été fondé à la fin du 1^{er} siècle par El Kasai(d'où leur nom), à partir d'un groupe judéo-chrétien qui aurait été introduit dans l'empire parthe par des missionnaires avant de se diffuser dans l'empire romain au 3^e siècle. Ils pratiquent les observances juives (circoncision, respect du sabbat, prescriptions alimentaires) en les renforçant puisqu'ils sont végétariens et se livrent à de nombreuses ablutions. Ils prient en direction de Jérusalem. Ils exaltent la nécessité du mariage, mais Jésus, pour eux, n'est pas le fils de Dieu mais simplement le dernier des prophètes appelé le Messie ou Christ. Ils croient à la métempsychose : l'âme peut migrer de corps en corps et celle du Christ a ainsi migré de corps en corps jusqu'à celui de Jésus qui a vécu au 1^{er} siècle. Ce groupe a de nombreux points communs avec les Ebionites. C'est peut-être cette forme de christianisme que Mahomet a connue en Arabie.

Ces communautés judéo-chrétiennes sont de plus en plus marginalisées. Leur situation est très délicate : leurs membres sont rejetés par les juifs, ils sont exclus des synagogues et ils ne sont pas admis dans les communautés chrétiennes régulières car les chrétiens ont très majoritairement adopté le point de vue de Paul et rejeté les observations juives. La Grande Eglise s'éloigne de plus en plus du judaïsme en assimilant la culture grecque.

4.5.2 – Marcion (2^{ème} siècle)

Toutes les œuvres de cet homme considéré comme un hérétique ont été détruites. On ne connaît Marcion que par les citations faites par ses adversaires : Tertullien, Hippolyte de Rome, Clément d'Alexandrie... Il est originaire de Sinope, ville du Nord de l'Asie Mineure, c'est le fils d'un évêque, il aurait été excommunié par son père pour avoir séduit une vierge. Il aurait été armateur, mal reçu, à cause de ses idées dans les Eglises d'Asie Mineure. Selon Irénée, l'évêque Polycarpe de Smyrne aurait reçu Marcion et lui aurait déclaré qu'il le reconnaissait comme le premier-né de Satan. Il est venu à Rome, vers 138 – 140 et y a travaillé à l'édition de son Nouveau Testament. La rupture avec l'Eglise de Rome s'est faite en 144. Il a été convoqué par le presbyterium de Rome qui lui a demandé de s'expliquer sur la parabole « des vieilles outres et du vin nouveau » (Mt, 9,17, Mc 2, 22 Lc 5,37). Pour les presbytres romains, le sens était clair : il faut changer les cœurs (les outres) pour que le message (le vin nouveau) soit correctement reçu. Marcion, lui, a une interprétation de type historique : les vieilles outres, ce sont les anciennes écritures juives et le vin nouveau, c'est le message du Christ. Donc, on ne peut pas faire accorder le message du Christ et les écritures juives. La seule chose à faire, c'est de jeter les vieilles outres à la poubelle : il faut rejeter totalement l'héritage juif et faire une rupture totale avec le judaïsme. L'Ancien Testament est complètement périmé, il n'y a rien à en garder. Cette controverse avec la communauté de Rome lui vaudra d'en être expulsé en 144. Qu'est-il devenu après ? On ne sait pas trop, il

est mort vers 160, mais il a créé des Eglises marcionites en Orient et il y a eu une énorme polémique à son sujet à cause de ses idées.

Marcion a soulevé une question très importante et toujours d'actualité: « *Comment les chrétiens doivent-ils recevoir et lire la Bible venue des juifs ?* », Par exemple, que faire du Lévitique, et, en particulier, de toutes les lois concernant l'alimentation, les animaux purs et impurs...? Si on considère que c'est un texte devenu totalement vide et inutile, pourquoi le garder dans les écritures? Même chose pour la circoncision : si l'on considère que la circoncision est remplacée par le baptême, pourquoi continuerait-t-on à parler de circoncision ? La solution orthodoxe sera de dire : on conserve les écritures juives dans le corpus des écritures chrétiennes comme étant l'Ancien Testament, non pas comme une norme à observer, mais comme un texte à interpréter à la lumière de l'enseignement de Jésus et à lire comme une préparation au message évangélique. (L'expression « Ancien Testament » est péjorative ; c'est pourquoi beaucoup préfèrent dire aujourd'hui : le Premier Testament.) Marcion, lui, a une position radicale : l'Ancien Testament est à rejeter en bloc. Non seulement Marcion rejette l'Ancien Testament, mais il fait un choix dans les textes du Nouveau Testament et il en garde très peu : l'Évangile de Luc (moins les récits de la naissance et de l'enfance de Jésus) et les lettres de Paul (et encore pas toutes), tout le reste est à rejeter. Il dit que l'Ancien Testament est à rejeter parce qu'il est périmé, mais aussi parce que le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas le même que le Dieu de Jésus, ce qui explique son attitude anti-juive. La conception de Dieu, pour Marcion est que Dieu est le « tout-autre » dont nous ne pouvons rien savoir sinon ce qui nous en est révélé par Jésus-Christ. Dieu est inconnaissable. Heureusement il y a Jésus de Nazareth qui est une manifestation visible de Dieu. Pour Marcion, Jésus apparaît avec un corps humain, mais cela n'est qu'une simple apparence. En réalité, le corps humain de Jésus est un vêtement qu'il a revêtu pour pouvoir communiquer avec les hommes. Le corps de Jésus est une simple apparence : on voit là une autre hérésie le « *docétisme* » : le Christ n'est pas né de la Vierge Marie, il n'a pas de naissance humaine : il apparaît brusquement dans la synagogue de Nazareth puis à Capharnaüm. (C'est pour cela que les premiers chapitres de l'Évangile de Luc sont supprimés) Avant son baptême par Jean, le Christ n'existait pas. Dans les lettres de Paul, il élimine les lettres pastorales et la lettre aux Hébreux.

Le Dieu de Marcion n'est pas un Dieu national, comme le Dieu des juifs, ce n'est pas non plus le Dieu qui a créé le monde, c'est un Dieu totalement transcendant, hors de notre monde. le Dieu de Marcion ne peut pas être le Dieu des écritures juives puisque ce Dieu des écritures juives se met en colère, qu'il menace de détruire l'humanité, qu'il s'irrite contre Sodome et Gomorrhe et qu'il les détruit. Ce n'est pas le Dieu chrétien du Nouveau Testament qui est pure bonté, pur amour. Le monde et l'homme n'ont pas été créés par ce Dieu bon, mais par le Dieu de l'Ancien Testament. Le monde que nous connaissons n'a pas été créé par le Dieu prêché par Jésus-Christ, mais il est l'œuvre d'un « *démiurge* ». C'est pour cela que les Pères de l'Église mettent Marcion parmi les gnostiques.

Le marcionisme a eu un énorme succès en Orient et, Marcion a organisé des Eglises avec des ministères et des pratiques culturelles originales. Comme le monde matériel est un monde mauvais, Marcion prêchait le célibat, la virginité, pour éviter la procréation. Ce marcionisme a eu une longue survie, puisqu'à la fin du 6^{ème} siècle, on trouve encore des villages de Syrie et de Mésopotamie qui se rattachent à cette doctrine-là. Le marcionisme s'est répandu également vers l'Asie Centrale, on en retrouve des traces jusqu'au 11^{ème} siècle. Il a seulement disparu avec l'Islam. Le marcionisme a été important pour l'orthodoxie parce que cela a obligé les chrétiens à réfléchir sur l'utilisation de l'Ancien Testament et sur ce qu'il fallait garder dans les écritures chrétiennes : choix dans les Evangiles, dans les Lettres de Paul. On peut penser que Marcion a eu une influence assez grande et que les catholiques sont restés longtemps marcionistes en remplaçant la lecture de l'Ancien Testament par l'enseignement de l' « Histoire sainte ».

4.5.3 – Les gnostiques (gnose = connaissance)

Ils ont été longtemps connus uniquement par la réfutation des auteurs chrétiens (en particulier Irénée), car les écrits gnostiques ont été systématiquement pourchassés et détruits. En 1945, toute une bibliothèque a été découverte, en Egypte qui contenait des livres écrits par des gnostiques , à Nag Hammadi, dans des jarres qui renfermaient une cinquantaine de traités : livres de philosophie et des évangiles non canoniques. Ces textes étaient écrits en copte, mais traduits du Grec. Ils sont datés du 4^{ème} siècle.

C'est une école de pensée qui est apparue dès le premier siècle, d'abord dans le judéo-christianisme mais sa floraison s'est produite, en Egypte surtout, au 2^{ème} siècle. Carpocrate, à Alexandrie, vers 120 se donnait lui-même le nom de « gnostique »= « celui qui sait » qui a désigné, par la suite, l'ensemble des gens qui pensent de la même façon. A la même époque, on connaît Basilide, à Alexandrie lui aussi, entre 120 et 150, mais le plus célèbre s'appelle Valentin. Né vers 100, il a fait ses études à Alexandrie. Il est venu à Rome vers 140 et y a enseigné pendant 20 ans avant de mourir vers 160.

Ces gnostiques, il est difficile des les présenter, car leurs doctrines sont des élucubrations très compliquées et diverses suivant les auteurs. L'idée fondamentale, commune à presque tous est que le monde terrestre est un monde mauvais, une prison dont il faut s'échapper. L'homme, pour en sortir a besoin d'une illumination, venue d'en haut, qui, pour certains gnostiques qui se disent donc chrétiens, est la révélation apportée par Jésus, le Christ. Le salut est assuré par la connaissance. Il est réservé à une élite, à des initiés qui ont reçu la connaissance.

Selon Valentin, l'homme est composé d'une âme (psyché) et d'un corps (hylé). Certains (pas tous : 1/1000 hommes) possèdent en plus une étincelle d'esprit : le « pneuma ».

Il y a donc trois types d'homme :

- Ceux qui possèdent le pneuma, qui se savent et se sentent possédés par l'esprit , les « pneumatiques », ceux qui seront sauvés.
- Ceux qui ne sont composés que d'une âme et d'un corps, il leur manque l'esprit mais ils peuvent être sauvés s'ils le reçoivent ; on peut les initier, les illuminer. Ce sont les « psychiques »,
- Pour la troisième catégorie, ceux qui sont entièrement dominés par le corps et sont appelés les « hyliques » il n'y a aucun espoir de salut.

Le monde où nous vivons est un monde matériel et mauvais, c'est l'œuvre d'un dieu qui n'est pas le vrai Dieu, un démiurge, maladroit et méchant. Ce créateur, pour certains, c'est le Dieu de l'Ancien Testament (ce que disait Marcion). Pour tous les gnostiques, ce monde matériel est une contrefaçon de la vérité. Le véritable monde auquel les gnostiques aspirent c'est le monde spirituel, celui du vrai Dieu qui est hors du temps, inconnaissable (comme pour Marcion). L'origine du monde matériel et de l'homme, est, pour certains, tenants d'un dualisme radical, proche de celui des manichéens, le résultat d'une agression des forces des ténèbres contre la lumière, mais pour la plupart (en particulier Valentin), c'est une chute accidentelle d'éléments spirituels supérieurs dans le cosmos, temporel, matériel où ils sont prisonniers.

Cette chute prend des formes diverses suivant les auteurs. Par exemple, pour Valentin, le monde du Dieu spirituel s'appelle le « plérôme » Il est constitué par le Dieu spirituel et par émanation à partir de lui de 30 « éons », qui vont 2 par 2. Le dernier éon, Sophia, a créé le désordre par imprudence, le mal est apparu. Pour limiter les dégâts et exclure les éléments mauvais du plérôme, Sophia a engendré le démiurge qui a créé le monde matériel auquel l'homme appartient . Mais, dans ce monde matériel, subsiste une étincelle du monde supérieur qui a été conservé pour l'homme. Cela permet aux gnostiques, ceux qui savent, de s'échapper du monde matériel. Car la destinée finale de l'homme c'est de rejoindre le plérôme. Les gnostiques pensent qu'à la fin des temps, il y aura une libération par dissolution de la matière et un retour à l'unité parfaite dans le plérôme. Après un temps indéfini, on retrouvera la situation de départ.

Dans cette gnose, il y a quand même un habillage chrétien qui peut faire illusion. On peut retrouver un vocabulaire, une apparence chrétienne dans ces élucubrations gnostiques. Pour les gnostiques, le Christ, envoyé de Dieu n'est pas un homme : le corps matériel du Christ n'est qu'une apparence (docétisme). C'est le Sauveur envoyé du vrai Dieu qui enseigne le chemin pour retourner vers le Père en s'arrachant au monde matériel.

Ils prétendent qu'ils sont les seuls à avoir hérité du message chrétien authentique qui a été transmis uniquement à certains d'entre eux par des disciples privilégiés et, tous prétendent être bénéficiaires d'une tradition secrète réservée à des initiés. Pour les gnostiques, la véritable Eglise est uniquement celle des pneumatiques. C'est une organisation d'initiés, secrète, avec ses chefs, qui peuvent éventuellement être des femmes. Ils ont des pratiques liturgiques qui sont souvent les mêmes que celles du christianisme : baptême, eucharistie,

hymnes, prières....Mais leur attitude envers le monde est très différente de celle des chrétiens : les gnostiques rejettent entièrement ce monde qui est irrémédiablement mauvais. Ils le traitent par le mépris. Toutes les autorités terrestres sont disqualifiées et les gnostiques refusent de collaborer à la perpétuation de ce monde mauvais, d'où leur refus du mariage et de la procréation, leur rejet de la richesse et de la propriété des biens terrestres, leur vie d'ascèse.

Devant ce pullulement, Irénée va fournir un critère pour s'y retrouver et voir où se situe le véritable message du Christ : ce critère c'est de se tenir fermement dans la tradition des apôtres.

Cette gnose a disparu vers les 3^{ème} – 4^{ème} siècles mais elle a eu une forte influence sur de nombreux auteurs chrétiens et elle s'est peut être prolongée par le manichéisme.

4.5.4 – Le montanisme

Du nom de son propagateur, Montan, venu d'Asie Mineure, de Phrygie, au milieu du 2^{ème} siècle. Il se présente en prophète qui a bénéficié d'une révélation particulière. Il annonce le retour prochain du Christ, la « parousie ». Il est urgent de se préparer à l'accueil du retour du Christ par l'ascèse et par la recherche systématique du martyr. Il faut être provocant : les martyrs sont assurés d'être dans la bonne voie.

Les montanistes ont eu de nombreux adeptes, non seulement en Asie Mineure, mais aussi en Thrace, en Syrie et en Afrique. L'hérésie ne porte pas sur la doctrine : ils ne contestent ni le christianisme, ni les écritures, mais ils inquiètent beaucoup les évêques par l'autorité prophétique qu'ils s'attribuent et le caractère provocateur et excessif de leur enseignement qui peut être dangereux pour la survie de la communauté chrétienne. Les idées montanistes ont eu beaucoup d'influence car elles attiraient les chrétiens les plus ardents : Tertullien, vers la fin de sa vie, au début du 3^o siècle, a adopté les doctrines montanistes, en se coupant de la Grande Eglise, ce qui lui a valu de n'être pas reconnu comme un saint comme les autres Pères de l'Eglise.

4.5.5 – Le manichéisme

- On peut hésiter à mettre le manichéisme dans ce chapitre sur les hérésies. La plupart des spécialistes assurent que ce n'est pas une hérésie, mais une religion concurrente. Les Pères de l'Eglise en parlent cependant comme d'une hérésie et la classent avec les gnostiques, même si, en fait, il semble bien s'agir d'une autre religion.

Le fondateur s'appelle Mani (ou Manès). Il est né dans l'Empire Perse, en Mésopotamie, près de Séleucie ou Ctésiphon, le 14 avril 216. Par sa mère, il se rattache à une famille princière, apparentée à la dynastie parthe des Arsacides, remplacée à partir de 224 par les Sassanides. Il aurait vécu pendant de nombreuses années(219 à 240) dans une communauté elkasaïde (c. judéo-chrétienne), mais il aurait reçu l'ordre de l'Esprit-Saint de se manifester

publiquement comme étant l' « apôtre de la Lumière » , le 19 avril 240. A partir de ce moment-là il se met à prêcher un dualisme radical : le monde de la Lumière, celui du Bien et le monde des Ténèbres, celui du Mal sont en combat.

Exclu de sa communauté, il commence à prêcher , d'abord hors de l'empire perse, dans le Balouchistan (actuel Pakistan) puis dans son propre pays et en Egypte. Il a été accueilli favorablement en Perse où régnait un souverain tolérant, Chapour ou Sapor 1° mais il faisait du tort à la religion nationale, le Mazdéisme (qui a beaucoup de points communs avec le manichéisme). Le successeur de Chapour 1°, Bahram l'a fait arrêter et il est mort en prison. Mais ses fidèles ont perpétué son Eglise.

Sa doctrine s'est répandue dès le 3^{ème} siècle dans les empires perse et romain. Ont été touchés : l'Egypte, l'Afrique du Nord, l'Italie...Saint Augustin, avant de se convertir au christianisme a vécu de longues années comme manichéen. L'apogée du manichéisme dans l'empire romain, se situe au 4^{ème} siècle. Il disparaît de la moitié occidentale de l'Empire dès le 5^o siècle, au 6^o dans la moitié orientale . Mais restes subsistent un peu partout : en Iran, jusqu'à la conquête arabe, au Turkestan jusqu'au 13^{ème} -14^{ème} siècle. On verra réapparaître, au cours de l'histoire des rejetons du manichéisme : chez les « pauliciens » en Arménie, au 7^{ème} siècle, les « bogomiles » en Bulgarie, au 10^{ème} siècle, en Europe occidentale, les « cathares » ou Albigeois. , on retrouve les mêmes idées.

L'enseignement de Mani prend racine dans le combat entre la Lumière et les Ténèbres, le Bien et le Mal : 2 royaumes en guerre. Le royaume du bien a été provisoirement vaincu, une partie du monde de la Lumière a été absorbée par la matière qui se trouve du côté du Mal et elle se retrouve dans l'ombre. L'homme a une partie lumière, l'âme, et une partie ténèbres, le corps. L'âme, fragment de la substance divine est liée au corps, à la Matière, mais elle est étrangère au corps même si elle en est prisonnière. Elle peut être sauvée par une prise de conscience, une illumination, qui apporte le salut à l'homme en lui révélant qui il est. (Sur ce plan là, Mani se rapproche fortement des gnostiques : c'est la connaissance qui assure le salut ; c'est pourquoi les Pères le confondent avec eux) . Cette connaissance du salut a été transmise aux hommes depuis Adam par une chaîne de personnages historiques privilégiés, entre autres, Bouddha, Zoroastre, Jésus et le dernier : Mani.

Mani pense qu'il ne faut pas désespérer : à la fin des temps, il y aura une victoire finale de la Lumière et du Bien sur les Ténèbres et sur le Mal, mais le processus est retardé par la faute des hommes : l'espèce humaine se reproduit et reste ainsi enfoncée dans la matière tant que les hommes ne se seront pas résolus à l'abstinence totale. Il faudrait que toute reproduction s'arrête mais cela n'est pas à la portée de tous.

D'où deux morales différentes :

- Une, un peu plus relâchée pour les plus faibles (les auditeurs), qui peuvent exercer toutes sortes d' activité profane, qui sont autant de péchés mais après leur mort, ils peuvent espérer que leur âme passera dans le corps d'un élu par métempsychose.

- L'autre, beaucoup plus stricte, pour les forts, les élus (les Parfaits). Ils doivent être d'un ascétisme absolu : pas de viande, pas de vin, et une continence totale.

L'Eglise manichéenne fonctionne avec ces deux catégories, avec une organisation calquée sur le christianisme : il n'y a pas d'eucharistie, mais il y a des repas communautaire, des prières, des jeûnes. Il y a des fêtes, la plus grande étant la commémoration de la mort de Mani. Cette hérésie a beaucoup inquiété les évêques et les autorités civiles. Dioclétien a même pris un édit spécial pour interdire les manichéens dans son empire, mais cela continuera pendant longtemps encore.

4.6. - L'élaboration d'une doctrine chrétienne orthodoxe

Introduction : cette élaboration est le résultat du travail de la « Grande Eglise », le groupe majoritaire dans lequel l'épiscopat qui se met en place au 2^e siècle et les théologiens (souvent les mêmes : Irénée, Cyprien de Carthage etc) auront une part très active. C'est un travail qui se fait de façon obscure, il n'y a pas de coordinateur en titre, pas d'organisation, il n'y a pas non plus de concile œcuménique, cela se fait par des contacts personnels, des courriers, des rencontres avec les évêques voisins pour répondre à des problèmes posés importants : pullulement des hérésies, croyances aberrantes, élucubrations diverses , persécutions . Devant ce foisonnement, comment savoir où se trouve l'enseignement authentique, quel est le vrai message, sur quels textes s'appuyer ?

Le premier problème à résoudre, c'est de dresser la liste des textes auxquels on peut faire confiance : définir le « canon » (en grec, canon= la règle, la mesure). A partir de ces textes, quelles sont les croyances à adopter et celles à rejeter ? Il faut définir une règle de foi en élaborant une confession de foi, un credo et un « symbole ».

Ces croyances étant définies, il faut les défendre, contre les juifs d'abord, contre le paganisme, contre les ennemis de l'extérieur(les autorités romaines) mais aussi de l'intérieur (les hérésies). Ce sera le travail des « apologistes », il faudra donner également à ces croyances une formulation intellectuelle qui soit recevable, y compris par les philosophes. Ce sera les débuts de la théologie.

4.6.1 – La formation du canon des écritures (2^{ème} siècle)

Le canon est la liste des textes dits « canoniques » reconnus comme porteurs de la saine doctrine, transmettant l'enseignement authentique des apôtres qui eux-mêmes répètent ce qu'a dit le Christ. Cette élaboration du canon est indispensable, il faut l'établir et la clore pour maintenir la fidélité à l'enseignement des apôtres. Ce n'était pas nécessaire au 1^{er} siècle quand les Apôtres et les premiers disciples étaient encore vivants. Mais à partir du début du 2^{ème} siècle, tous les apôtres ont disparu ; il faut conserver leur enseignement sous une autre forme qu'orale. Les 1ers Pères dits « apostoliques », Clément de Rome, Ignace d'Antioche, quand ils enseignent ne citent pas le texte des évangiles : ils font allusion à l'enseignement des apôtres, qu'ils ont reçu oralement. Après cette 1^{ère} génération, ce ne sera plus possible, il faudra se référer à des écrits dont la liste aura été établie et dont on aura éliminé les textes qui ne sont pas corrects.

On ne peut pas donner de date quant à la décision d'établissement du Canon. Il n'y a pas encore de magistère universel accepté : ce n'est pas l'évêque de Rome, ni un concile. Ce canon sera établi progressivement par un consensus entre évêques et théologiens au cours du 2^{ème} siècle pour faire entrer un texte dans ce qu'on appelle les « Ecritures ».

Qu'appelle-t-on « écritures », au 2^{ème} siècle ?

- D'abord, l'Ancien Testament, les écrits qu'on a reçu du judaïsme. Une question se pose on l'a vu : Doit-on accepter ces textes venus du judaïsme comme étant encore valables pour les chrétiens ? Pour certains, la réponse est non (Marcion). Pour la Grande Eglise, les textes doivent être gardés.
- Puis les nouveaux écrits : les évangiles. Il faut faire le tri entre les authentiques et les apocryphes, idem pour les lettres des apôtres : Paul, Pierre, Jude, Jacques et d'autres écrits comme les Actes des Apôtres et les apocalypses...

A – Le canon de l'Ancien Testament (appellation chrétienne)

C'est un héritage du judaïsme. Au cours de la lutte contre Marcion, la décision a été prise de le conserver tel quel. Le travail avait été fait par les juifs : ils avaient déjà dressé le canon des écritures. Ce canon a été clos à la fin du 1^{er} siècle. Mais il y a 2 canons :

- Le **Canon du judaïsme palestinien** qui comprend 24 livres. Il aurait été dressé au Synode de Yabné, à la fin du 1^{er} siècle. Il y a eu des textes qui ont été discutés en vue de leur admission ou non : le Cantique des Cantiques, et Qohélet (ou l'Ecclésiaste). Ce canon n'accepte que les livres écrits en Hébreu (livres « protocanoniques »). Les juifs classent ces écrits en 3 catégories :
 - La Torah ou Pentateuque (les 5 premiers livres),
 - Les Prophètes, 8 livres(y compris les livres historiques : Samuel, Josué, Juges, Rois...)
 - Les autres écrits (tout le reste = 11 livres).
- Le **Canon des Juifs alexandrins** (canon de la diaspora), c'est la traduction de la Septante, au 3^e siècle B.C . en Grec. La Septante accepte non seulement les livres écrits en Hébreu, mais

sont ajoutés des textes écrits en Grec : on les appelle les livres « deutérocanoniques ». Cela concerne des textes que l'on trouve dans nos bibles catholiques d'aujourd'hui qui incluent : Tobie, le Livre de la Sagesse, le Livre de Judith, l'Ecclésiastique (livre de Ben Sirac le Sage= Siracide), le Livre de Baruch, la « lettre de Jérémie », le 1^{er} et 2^{ème} Livre des Macchabées, une partie du Livre d'Esther et de celui de Daniel (ces deux livres ont la particularité d'être écrits une partie en Hébreu, une partie en Grec). La Septante est beaucoup plus épaisse que la Bible hébraïque. Les chrétiens ont adopté l'Ancien Testament dans la version de la Septante alors que les juifs ont abandonné la Septante. La Septante comprend 44 livres. Les traductions actuelles que nous utilisons ont adopté l'ordre de la Septante mais la TOB utilise celui de la Bible Hébraïque qui est différent.

B – Le Canon du Nouveau Testament

Au cours du 2^{ème} siècle, il semble que chaque Eglise se soit constituée sa propre collection des textes de l'Ecriture. qui peut-être très variable, comme par exemple :

- Marcion qui n'accepte que l'Evangile de Luc (avec quelques coupes) et les lettres de Paul (pas toutes),
- les gnostiques rajoutent des textes inventés en les attribuant à différents apôtres, ce sont les évangiles apocryphes qui n'ont pas été retenus par le canon du Nouveau Testament.

Dans tout ce foisonnement de textes venant des apôtres, que fallait-il garder ? Que fallait-il éliminer ? Au cours du 2^{ème} siècle, cela s'est fait, mais on ne sait pas exactement comment. On a une première liste qui est considérée par les spécialistes, comme reçue à Rome au 2^o siècle. On l'appelle le « *Canon de Muratori* » parce que cette liste a été découverte par un érudit italien nommé Muratori (1672-1750). Il a pu démontrer que cette liste a été établie par l'Eglise de Rome, probablement vers la fin du 2^{ème} siècle. Elle a été attribuée à Hippolyte, prêtre de Rome. Que contient-elle ? Les 4 évangiles (appelés « canoniques »), 13 épîtres de Paul, la lettre de Jude, la 1^{ère} et 2^{ème} lettre mises sous le nom de Jean et l'Apocalypse. Mais il manque : l'épître aux Hébreux, l'épître de Jacques, la 3^{ème} épître de Jean et les 2 épîtres attribuées à Pierre. En revanche, on trouve quelques textes, dans le Canon de Muratori qui ont été éliminés depuis : l'Apocalypse de Pierre et un texte qui est intéressant comme prédication : le Pasteur d'Hermas (personnage plus ou moins mythique).

Ce canon sera suivi par d'autres qui ajoutent d'autres textes ou qui en éliminent. Il y a eu quelques hésitations, en particulier pour le Pasteur d'Hermas, mais aussi pour la 2^{ème} lettre de Pierre. Certains Pères de l'Eglise paraissent considérer comme canoniques des textes qui, aujourd'hui, ne sont plus considérés comme tels, comme la première épître de Clément de Rome. Ils en parlent comme faisant partie du Nouveau Testament. Il en va de même pour la lettre de Barnabé et pour la Didaché. Certains textes finalement admis sont restés douteux, jusqu'à la fin du 4^{ème} siècle : la lettre aux Hébreux, les lettres de Jacques et de Pierre, l'Apocalypse de Jean. Au début du 4^{ème} siècle, un auteur très important, , *Eusèbe de Césarée*

premier historien de l'Église fait état, dans son « Histoire de l'Église » de trois catégories de livres :

- Les livres « homologués », c'est-à-dire les livres canoniques,
- Les livres « contestés », ceux sur lesquels on a des doutes,
- Les livres « apocryphes » qui sont rejetés du canon, mais qui ne sont pas forcément inutilisables.

Au 4^{ème} siècle, on peut considérer que l'accord est à peu près établi. On arrive aux 27 livres de notre Nouveau Testament. Ce canon des écritures sera définitivement fixé par la traduction en latin des 2 testaments qui sera faite par Jérôme au 5^{ème} siècle et qu'on appelle couramment, *la Vulgate*. Cette traduction fera autorité jusqu'à une époque très récente.

Il y a des diversités de vues entre les Églises chrétiennes. Que fait-on des livres « deutérocanoniques » qui ne sont pas retenus par le canon hébraïque de l'Ancien Testament mais font partie de la Septante ? Faut-il les rejeter comme les protestants, ou les conserver comme le font les catholiques ? Quelle autorité faut-il leur accorder ?

4.6.2 – Définition d'une identité chrétienne authentique : règles de foi, confession de foi et « symboles »

Le principal souci des responsables des Églises chrétiennes, c'est de transmettre correctement ce qui a été reçu des Apôtres, qui eux-mêmes ont transmis l'enseignement qu'ils avaient directement reçu du Christ. Il est nécessaire de s'assurer que d'une génération à l'autre, il y a maintien de l'identité chrétienne, sans déformations, ni oublis. Comment s'en assurer ? On s'appuie pour cela sur *la « succession apostolique »* qui garantit qu'il n'y a pas eu d'interruption entre le Christ et les porteurs du message actuel, qu'il y a eu une chaîne ininterrompue entre le Christ, les Apôtres et les évêques et les théologiens du 2^{ème} ou du 3^{ème} siècle. Cette transmission est symbolisée par un geste : celui de l'imposition des mains (geste conservé dans les ordinations jusqu'à nos jours, qui montre la continuité et l'authenticité du Ministère).

C'est sur cette succession apostolique que s'appuient en particulier les apologistes qui luttent contre les hérésies. L'argument pour démolir ce qu'avance un hérétique, c'est de lui dire : « quel enseignement transmets-tu ? Au nom de qui parles-tu ? D'où tiens-tu tes idées fausses ? » Cela permet de faire le tri entre les élucubrations personnelles des gnostiques et le message transmis fidèlement par une chaîne de succession depuis les Apôtres, qui permet de remonter jusqu'à la source. D'où l'importance d'établir des listes d'évêques qui remontent jusqu'à l'époque des Apôtres : Irénée, dans son ouvrage contre les hérétiques, s'appuie sur le fait que l'Église de Rome doit particulièrement être suivie parce qu'on a là, à partir de Pierre et Paul, une chaîne ininterrompue d'évêques de Rome qui ont transmis le même message. Un autre auteur, Hégésippe (113 – 175), pour s'assurer de la validité de la succession apostolique, a fait de grands voyages à travers la Méditerranée, en cherchant, dans chaque ville quel était les prédécesseurs de l'évêque de son temps, pour voir si cela

remontait bien jusqu'à l'époque des apôtres. Tertullien, qui a eu affaire aux gnostiques, utilise le même argument, en leur disant : ce que vous nous racontez, vous l'avez inventé, vous ne transmettez pas un message, comme le font les vrais évêques qui ne transmettent que ce qu'ils ont reçu de leurs prédécesseurs.

On cherche à s'appuyer sur la succession apostolique pour **l'élaboration d'une règle de foi** : ce qu'on doit croire et ce qu'on doit dire pour être vraiment chrétien. C'est un minimum de croyances sur lequel tout le monde doit être d'accord pour pouvoir se dire chrétien. Ce minimum est exprimé par le « symbole ». Le symbole à l'origine, c'est un objet que deux partenaires se partagent, deux morceaux qui sont remis ensemble comme signe de reconnaissance d'une personne ou d'un engagement. Pour les chrétiens, le symbole est un texte appris par cœur. Sont chrétiens ceux qui peuvent réciter ensemble ce symbole. C'est la référence de base pour l'identité des chrétiens.

La récitation du symbole, c'est aussi l'adhésion à ce qui est dit dans le texte. C'est en même temps **une profession de foi**, un « **credo** ». On a un premier état de ce symbole dans la liturgie du baptême telle qu'elle nous est rapportée par Hippolyte de Rome et que nous avons vue en parlant des sacrements . Le symbole renferme l'essentiel de la foi et la catéchèse s'organisera autour des articles du symbole. Il a aussi une fonction doctrinale, c'est un abrégé des vérités essentielles de la foi. Il a un caractère normatif : si vous dites quelque chose qui est incompatible avec le Credo, vous êtes dans l'hérésie. Pour nous, le credo est une règle de foi : par rapport à l'antériorité de l'Eglise et à son développement ultérieur. Les affirmations du Credo sont le point de départ d'une réflexion et d'un discours (qui donnera naissance à des dogmes), mais ces développements doivent toujours rester en accord avec le symbole. Les premiers dogmes prendront la forme d'additions, à partir du symbole qui est la référence fondamentale, pour interpréter les écritures, d'une part, et d'autre part pour élaborer des théologies.

Quels symboles connaissons-nous ?

Il y a d'abord une légende : le symbole que nous appelons « le symbole des apôtres » aurait été rédigé par les apôtres eux-mêmes le jour de la Pentecôte, chacun fournissant une phrase. Mais ce n'est qu'une légende apparue au 4^e siècle.

Au 1^{er} siècle on trouve déjà des symboles dans le Nouveau Testament, ce sont des affirmations: Jésus est le Christ, il est le Seigneur, il est le fils de Dieu.

Puis apparaît *le kérygme* : une formule qui est le cœur du cœur de la foi, cela se trouve dans certaines épîtres de Paul, dans le discours de Pierre (deuxième chapitre des Actes) : J'étais mort, je suis mort sur la croix, il est ressuscité. Ce kérygme affirme l'essentiel .

Puis cela se complique avec l'affirmation que Jésus est le Christ, le *Fils du Père* puis, apparaît le Saint Esprit pour aboutir ainsi à une formule où interviennent le Père, le Fils et l'Esprit : par exemple, celle dite par le prêtre à l'ouverture de la messe aujourd'hui et qui reprend la

fin de la deuxième lettre de Paul aux Corinthiens (2 Co 13,13) : « *La grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu le Père et la communion du Saint Esprit soient avec vous tous* » ou encore la consigne pour le baptême donnée aux disciples à la fin de l'évangile de Matthieu (28,19) « *de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit* ». La formule que nous utilisons en faisant le signe de croix affirme donc la *Trinité*.

Trinité : un Dieu en trois personnes . Ce terme ne se trouve pas dans le Nouveau Testament. Il a été inventé d'abord en grec par Théophile d'Antioche au milieu du 2^e siècle puis en latin, par Tertullien, un peu plus tard .

Au début du 3^e siècle , existent des formules plus développées, des « credo ». Les « credo » sont divers ; chaque Eglise a mis au point sa formule :

- **En Occident** : va prédominer celle qui a été utilisée à Rome qui est proclamée au baptême, sous forme de questions. C'est devenu le « *symbole des apôtres* » qui a été fixé entre 150 et 250 et qui a gagné tout l'occident avec quelques additions postérieures : Dieu, « créateur du ciel et de la terre » (on pense que cette addition a été faite en réaction contre les théories des gnostiques qui prétendaient que la création était l'œuvre d'un démurge méchant).
- Autre ajout : « est descendu aux enfers », On ne sait pas très bien quelle est l'origine de cette phrase, ni quand elle a été ajoutée dans le symbole occidental ; est-ce pour montrer que Dieu s'est fait homme jusqu'au bout, jusqu'au dévouement total, y compris l'enfer (non pas endroit où l'on met les damnés, mais l'endroit où les âmes des justes sont en attente) ? Ou pour montrer que le salut apporté par le Christ s'étend aussi aux générations antérieures, et que le Christ est allé chercher jusqu'au fond des enfers les justes d'avant son époque.
- . Ont été ajoutées aussi la communion des Saints, la résurrection des morts et la vie éternelle. Pour l'essentiel, le symbole des apôtres est déjà au point avant la fin du 2^{ème} siècle.
- **En Orient** : on a peu de renseignements sur les symboles utilisés. Cela s'explique, parce qu'en Orient on pratique la discipline de « *l'arcane* » du secret: à partir du 3^{ème} siècle, les Eglises chrétiennes pensent que les mystères doivent être cachés aux non baptisés (qui peuvent assister à la première partie de la liturgie eucharistique : lecture des textes et l'homélie puis ils sortent). Les non baptisés ne doivent pas connaître le texte du symbole, réservé aux catéchumènes qui ont été baptisés. Le symbole n'est pas mis par écrit, il est à mémoriser par les catéchumènes. Chaque Eglise possède son propre symbole avec des variantes. Ces symboles seront mis en commun et la synthèse réalisée lors du 1^{er} Concile Œcuménique de Nicée, en 325. Le symbole de Nicée ne sera pas accepté par tous. Il faudra un 2^{ème} Concile Œcuménique à Constantinople, en 381 qui mettra au point le texte que nous utilisons

toujours : *le symbole de Nicée Constantinople*, plus développé que le symbole des Apôtres . Introduit, d'abord en Orient, il a gagné ensuite l' Occident.

4.6.3 –La lutte contre les hérésies et les premiers développements de la théologie

A . Il s'agit d'abord de défendre la foi chrétienne contre les critiques des juifs et des païens. C'est ce qu'on appelle la **littérature « apologétique »**. Contre les juifs, on doit citer Justin dont on conserve un très intéressant texte : « *dialogue avec Tryphon* ». Justin explique à Tryphon que Jésus est le Messie pour les chrétiens, alors que pour les juifs, il est encore à venir. Justin est un auteur grec qui vient de Palestine (Naplouse). Il a écrit surtout à Rome, ville où il est mort martyr vers 165. Justin est aussi l'auteur de deux «*Apologie pour les chrétiens* » adressées aux païens, en particulier aux empereurs pour défendre les chrétiens contre les accusations de ceux qui les persécutaient. Justin explique qu'on peut trouver des « *semences du Verbe* » chez tous les peuples. Il dit qu'il n'y a pas de contradiction entre le christianisme et la pensée profane, les philosophes grecs (Platon, par exemple) ont emprunté le meilleur de leur pensée aux prophètes juifs et à Moïse. La foi chrétienne n'est pas du tout une folie, elle est parfaitement en accord avec la raison et les chrétiens sont des hommes comme les autres. Et devraient jouir des mêmes droits.

Les apologistes, Justin ou Tertullien, ou l'auteur de la lettre à Diognète, contestent les mesures prises contre les chrétiens. A cette époque-là, ils plaident tous pour qu'on accorde aux chrétiens la pleine liberté religieuse. Toutes les religions qui pullulent dans l'Empire Romain sont autorisées, il n'y a que les chrétiens que l'on persécute : les apologistes demandent qu'on les mette au même régime juridique que les autres, et qu'ils puissent se rencontrer librement pour pratiquer leur culte.

B .La lutte contre les hérésies. Des hérésies commencent déjà à apparaître à l'intérieur du christianisme : les gnostiques qui habillent leurs élucubrations d'un vocabulaire chrétien.

Il y a aussi des conceptions inacceptables, en particulier à propos de la Trinité, dogme qui se met en place au 2^{ème} siècle, mais qui n'est pas facile à intégrer : comment un Dieu unique peut-il être en 3 personnes ? Comment concilier le monothéisme avec le Christ ? S'il y a Dieu le Père, et Dieu le Fils, il y a donc 2 dieux. Certains proposent des solutions qui ne sont pas recevables comme l'**adoptianisme**, Jésus serait bien fils de Dieu, mais un fils adoptif. Jésus est un homme (donc une créature) qui est devenu fils de Dieu, au moment de son baptême dans le Jourdain par Jean-Baptiste. Irénée en parle dans sa liste des hérésies, le principal défenseur de cette position s'appelait Théodote. Irénée dit que la même hérésie se retrouve chez les Ebionites et on la retrouve par exemple chez Paul de Samosate (qui a été évêque et déposé pour mauvais comportement à Antioche en 268). Cette solution de l'adoptianisme introduit une nette infériorité du Fils par rapport au Père.

Une deuxième solution, **le modalisme ou monarchianisme** : le Père et le Fils, ne seraient pas deux personnes mais ce serait deux formes d'apparition, deux modes, du même Dieu unique. Cette solution est plus subtile, mais elle n'est pas non plus acceptable, elle conduit à admettre que le Père a souffert et a été crucifié en même temps que le Fils : c'est **le patripassianisme** (terme dû à Tertullien qui réfute cette hérésie).

Le modalisme a eu un certain succès. Cette hérésie a été diffusée à Rome, vers la fin du 2^{ème} siècle, également en Egypte, et en Afrique. Très souvent on lui donne le nom de son principal théoricien, Sabellius, (3^{ème} siècle) le **sabellianisme**. Cette hérésie a été diffusée en Afrique par un certain Praxeas. C'est contre lui que Tertullien a écrit un traité « *contre Praxeas* ». Elle se retrouve encore au 4^{ème} siècle dans les discussions sur les formules du concile de Nicée.

Un autre problème : celui de **l'incarnation**, il y a en Jésus de Nazareth, un élément humain et un élément divin, quel est le rapport entre les deux ? Le problème est difficile. Différentes solutions sont proposées, qui ne seront pas retenues et considérées comme hérétiques. Par exemple : **le docétisme** : le Christ est un homme en apparence mais c'est Dieu sous une apparence d'homme, son humanité n'est qu'une apparence. Le docétisme nie donc l'incarnation et par conséquent la passion et la mort du Christ : on ne peut pas croire que Dieu soit mort sur la croix.

Une autre solution peut être, celle que nous avons vue pour la Trinité : **l'adoptianisme**, le Christ est un homme devenu Dieu. Il y aura de longues discussions théologiques pour arriver à trouver un accord, mais déjà au 2^{ème} – 3^{ème} siècle, Tertullien, Origène défendent l'existence, dans la même personne de l'humanité et de la divinité du Christ, sans trouver les idées claires et les mots pour l'exprimer ; le débat continuera donc au 4^{ème} et 5^{ème} siècles et fera l'objet de discussions très vives aux conciles d'Ephèse (431) et de Chalcedoine (451).

Dans ces discussions, les théologiens chrétiens sont tributaires de leur temps : ils utilisent le vocabulaire philosophique des grecs, l'outillage intellectuel de leur époque. Ils utilisent en particulier le platonisme. On peut dire qu'il y a eu, à cette époque-là une hellénisation aigüe du christianisme, visible dans l'Ecole d'Alexandrie, où ont enseigné Clément d'Alexandrie, puis Origène (fin du 2^{ème} et 3^{ème} siècles) . C'est de cette philosophie platonicienne que vient cette distinction entre l'âme et le corps, devenue (à tort ?) naturelle pour nous alors qu'elle est tout à fait étrangère à la pensée biblique, mais est fondamentale pour le platonisme : une partie noble de l'homme, l'âme, vient s'incarner. Cette incarnation est une mise en prison (les philosophes jouent sur les mots « soma », le corps, « sema », la prison).

Chez Origène , l'âme fait partie d'un stock préexistant, ces âmes sont incarnées dans un corps d'homme ; après la mort, elles retournent à leur état originel, ce qui veut dire que l'incarnation est une déchéance.

Pour Tertullien, toutes les âmes sont en puissance contenues dans l'âme du 1^{er} homme, Adam, ce qui conduit Tertullien à introduire l'idée de *péché originel* : Adam ayant commis

une faute, son péché a infecté toute la race humaine, y compris les enfants, dès leur naissance. Cette faute doit être purifiée par le baptême. Cette doctrine sera reprise plus tard par Saint Augustin dans une forme plus élaborée qui est reprise par tous les synodes. Cette idée se retrouve aussi chez Origène : tout homme, du fait de sa naissance, a en lui une souillure, parce que l'âme a été mise dans un corps.

C'est également à cette époque que l'on commence à discuter d'un sujet qui fera l'objet de nombreux débats, par la suite : *la conception virginale* de Jésus par Marie, affirmée dans Matthieu (1,18-21) et Luc (1,26-35) mais contestée par les juifs et certains judéo-chrétiens, mais vigoureusement défendue par Justin, Tertullien, Origène.

Il n'y a pas, avant le 4^{ème} siècle de réflexion vraiment sérieuse sur ce qu'est l'Esprit.

C. Mais il y a des **réflexions sur l'Eglise** : est-ce une communauté de purs ? Une communauté de saints ? (d'où le problème des « lapsi ») Ou est-ce une espèce d'arche de Noé qui accueille tout le monde ? . Cyprien de Carthage, au 3^e siècle, a écrit un traité sur l'unité de l'Eglise (en latin). Il dit que l'Eglise est le sacrement du salut : pour être sauvé, il faut faire partie de l'Eglise : « Hors de l'Eglise, pas de salut ! » . C'est Cyprien qui est l'auteur de cette célèbre formule. Mais comment sait-on qu'une personne appartient à l'Eglise ? C'est l'évêque, qui par sa présence, assure l'adhésion à l'Eglise : sont membres de l'Eglise, ceux qui reconnaissent l'évêque.

D. Il y a également des discussions sur **le retour du Christ : la « parousie »**. Pour certains, le retour est tout proche, c'était l'idée du montanisme.

Une croyance très répandue et qu'on retrouvera au cours des siècles, c'est le **millénarisme**. Cette idée vient de l'Apocalypse de Jean qui annonce que le Christ reviendra et qu'il y aura une période de 1 000 ans où les justes régneront avec lui, avant le Jugement Dernier. Irénée est millénariste.

E. Des problèmes surgissent à propos de **la résurrection des morts**. Pour la plupart, ne ressusciteront que les croyants. Certains prétendent que la résurrection des corps n'est pas acceptable : gnostiques et platoniciens pensent que le corps est le mal, donc il n'y aura pas de résurrection des corps. On mesure là le degré d'hellénisation du christianisme quand on pense qu'on doit abandonner le corps pour atteindre Dieu. Pour la Bible, la chair, c'est l'homme dans sa totalité, corps et esprit, et cela s'oppose à l'anthropologie grecque qui est dualiste.

Dans quel corps ressusciterons-nous ? A quel âge ? Les mutilés ou malades, seront-ils bien portants ? Si on a été marié plusieurs fois, avec quel conjoint sera-t-on uni ? Toutes ces questions très anciennes ressurgissent aux 2^{ème} – 3^{ème} siècle. Il ya aussi des questions concernant le **jugement dernier** tel qu'il est présenté au Chapitre 25 de Matthieu (31-46). Si Dieu est infiniment bon, comment peut-on imaginer qu'il infligera un châtement éternel à des gens qui se sont trompés peut-être de bonne foi ? Le problème de la conciliation de

l'existence de l'enfer avec l'affirmation de la bonté de Dieu se pose déjà. Origène, en se fondant sur la bonté de Dieu, estime qu'en fin de course, toute créature arrivera un jour à l'union avec Dieu, il va même très loin puisqu'il dit que même Satan sera réconcilié avec Dieu. Cette théorie d'Origène appelée l'« *apocatastase* » ne sera pas admise par l'Eglise officielle

On ne peut qu'être frappé par la richesse de pensée de cette époque là qui n'a pas encore de lignes directrices contraignantes : de nombreux problèmes sont soulevés qui ne trouveront une réponse uniforme qu'avec les grands conciles, au 4^{ème} siècle, d'abord avec Nicée et Constantinople, puis avec Ephèse et Chalcédoine au 5^{ème} siècle.

4.7 – Les persécutions (dans l'Empire Romain)

4.7.1 – Pourquoi les chrétiens sont-ils persécutés ?

La question se pose évidemment : puisque toutes les religions sont acceptées dans l'Empire Romain, pourquoi y-a-t-il une hostilité particulière du pouvoir contre les chrétiens ? Elle apparaît très vite : lors de l'incendie de Rome en 64, Néron accuse les chrétiens pour détourner les soupçons. Cela a marché parce qu'il y a déjà une hostilité populaire contre les chrétiens. Tacite y fait allusion : il parle des chrétiens comme de gens que leurs abominations faisaient détester.

Dans l'Ecriture, il y a des témoignages sur cette hostilité : la première épître de Pierre dit que les chrétiens sont maltraités, accusés d'être des malfaiteurs et des voleurs (4,15) Dans l'Epître aux Hébreux (écrite vers 65 – 70), on évoque « *le douloureux combat* » des chrétiens « *donnés en spectacle sous les injures ou les persécutions* » et du mérite de ceux qui « *prennent part à la souffrance des prisonniers et acceptent avec joie la spoliation de leurs biens* ». Clément de Rome, qui écrit dans les dernières années du 1^{er} siècle, évoque les persécutions à Rome. Il parle « *des épreuves et des malheurs qui nous ont assailli coup sur coup* »(1,1).

Pour l'Orient, on peut lire dans l'Apocalypse : « *Rome, la grande prostituée de Babylone qui se saoule du sang des saints, du sang des martyrs de Jésus....* ».

Il y a là un phénomène étonnant puisque le pouvoir impérial est tolérant envers tous les cultes . Mais à condition de ne pas troubler l'ordre public, et si les chrétiens sont persécutés, c'est qu'ils ne sont pas comme les autres . On exige de tout le monde, qu'en plus de ses croyances personnelles, chacun rende hommage aux dieux de la cité . Ce n'est pas un choix personnel : du moment que l'on vient au monde dans une certaine cité, on doit rendre hommage aux dieux de la cité. Il s'y ajoute le culte impérial.

Un peuple échappe à tout cela, c'est le peuple juif, il est monothéiste, il ne se plie pas aux exigences religieuses élémentaires des cultes civiques et impérial. Il a ses pratiques particulières (alimentaires, la circoncision...) et pourtant Rome a admis ce privilège. Même après la révolte de 66-70, les empereurs romains ont toujours maintenu le privilège des juifs. Seulement, ce qui fait la différence avec les chrétiens, c'est que le judaïsme est le culte d'un peuple particulier, c'est un culte ethnique qui ne peut pas attirer à lui un très grand nombre de prosélytes. Autre argument : c'est une religion très ancienne. Par fidélité aux ancêtres, il paraît normal que les juifs continuent à pratiquer leur religion, tandis que les chrétiens sont un groupe récent, né dans le judaïsme mais, dans lequel, très vite, les membres venus du paganisme sont beaucoup plus nombreux que ceux venus du judaïsme. Or, pour devenir chrétiens, les païens abandonnent le culte de leurs ancêtres, ce sont en somme des traîtres, à leurs dieux et à leur peuple, ce qui explique qu'ils soient traités différemment et durement. En raison de la rupture entre l'Eglise chrétienne et la synagogue, les chrétiens ne peuvent plus bénéficier du privilège du judaïsme. Les autorités juives attirent elles-mêmes l'attention du pouvoir romain sur le fait que les chrétiens ne font pas partie de leur famille. La position de l'empire romain était essentiellement politique et les religions païennes étaient très pragmatiques : il s'agissait de se concilier les dieux pour qu'ils soient favorables à la cité. Quiconque allait contre les dieux de la cité, risquait de faire du tort à la communauté car les dieux risquaient de se venger. C'est pour cela que les chrétiens ont été persécutés. Ils risquaient d'attirer sur l'Empire Romain, la colère des dieux.

. 4.7.2 – Quelle attitude les autorités doivent-elles avoir envers les chrétiens?

Jusqu'au début du 2^{ème} siècle, il n'y a pas de loi. Néron qui a condamné des chrétiens à des supplices épouvantables n'a pas émis de loi particulière contre eux. Au début du 2^o siècle, on a vers 110-111, le témoignage de Pline, gouverneur d'une province en Asie Mineure qui pose à l'empereur Trajan la question : comment faut-il traiter les chrétiens, faut-il les poursuivre et les punir ? Il n'y a donc pas, à cette époque, de règle établie à ce sujet.

Pline écrit : j'ai fait une enquête, ces gens-là ne sont pas des criminels, ils tiennent des assemblées nocturnes mais il ne s'y passe rien de répréhensible ; ils prennent leur repas en commun, mais ce ne sont pas des repas d'anthropophages, ils ne font rien qui soit interdit par la loi. Mais quand on leur demande d'offrir un sacrifice, encens ou vin, devant la statue de l'empereur, ils refusent. Pour Pline, c'est une grave faute de loyalisme et il a déjà fait

exécuter un certain nombre d'opiniâtres qui ont refusé de rendre hommage à l'empereur. Il a découvert, au cours de son enquête que les chrétiens étaient très nombreux, et il demande s'il faut tous les arrêter. La réponse de l'Empereur a été conservée : c'est ce seul texte qui sera le fondement des persécutions. Trajan répond par un rescrit : il y est dit qu'il ne faut pas faire d'enquêtes spécifiques pour repérer les chrétiens. Il faut seulement arrêter ceux qui sont dénoncés par des accusateurs individuels et connus (pas de dénonciation anonyme). Une fois qu'un chrétien aura été arrêté et qu'il aura reconnu qu'il est chrétien, on lui demandera de sacrifier aux dieux ; s'il accepte, il aura la liberté, s'il refuse, on le mettra à mort. Le seul crime que l'on reproche à ces gens-là, c'est donc d'être chrétien et de refuser de faire des gestes religieux autres que ceux du christianisme. Le seul fait d'être chrétien est donc un crime capital.

C'est cette même position qui sera maintenue par les successeurs de Trajan, en particulier Hadrien qui précise qu'il faut réprimer les tumultes populaires contre les chrétiens pour préserver l'ordre public. Lui aussi dit qu'il ne faut pas de recherches systématiques : il n'y en aura pas avant le 3^{ème} siècle. Mais, pour les chrétiens, il y a un danger permanent : s'ils ont affaire à un gouverneur hostile ou s'ils ont des ennemis dans la population locale, ils seront dénoncés, auront un procès et seront exécutés s'ils maintiennent leurs positions. Etre chrétien, c'est refuser de reconnaître l'existence des dieux, c'est être athée c'est-à-dire un monstre. Puisque le chrétien refuse le culte des dieux de la cité et de l'empereur, alors que la religion romaine et le culte impérial sont des éléments essentiels de la cohésion et de l'unité de l'empire, c'est un mauvais sujet, un rebelle.

4.7.3 – Les accusations populaires contre les chrétiens

Elles sont connues par les apologistes qui réfutent ces accusations, en particulier Minucius Félix qui, dans un dialogue, *l'Octavius*, met face à face un païen et un chrétien. Le païen évoque certaines accusations : ex. l'eucharistie se transforme en un repas d'anthropophages, qui a lieu la nuit. Il y a également une mauvaise interprétation du baiser de paix, qui fait croire que, dans les réunions de chrétiens, se passent des orgies collectives, l'adoration d'une tête d'âne.

L'accusation principale c'est que les chrétiens ne veulent pas fréquenter les autres, ils vivent à l'écart, ils ne participent pas aux cérémonies religieuses, ni aux spectacles et aux jeux. C'est pourquoi on les accuse de « haine du genre humain », terme déjà employé par Tacite, de *misanthropie*. On les accuse également de se tenir à l'écart de la vie politique, de refuser d'être magistrat, juge, membre de l'administration municipale ou militaire, d'être de mauvais citoyens.

L'impiété des chrétiens risque de provoquer la colère des dieux et d'attirer sur la cité où ils habitent de grands malheurs, d'où leur rôle de bouc émissaire en cas de calamité naturelle. Tertullien dit « on crie : les chrétiens aux lions, en cas d'inondation, de sécheresse, tremblement de terre, famine, épidémie ». Dans la correspondance de Cyprien, il y a une

lettre d'un évêque de Césarée de Cappadoce qui dit que ces chrétiens de Césarée ont subi une dure persécution à cause d'une série de tremblements de terre qui ont eu lieu en Asie Mineure en 235. On a rendu l'impiété des chrétiens responsable de ce cataclysme.

4.7.4 – Les martyrs

Ce sont les chrétiens qui ont perdu la vie pour avoir refusé de renier leur foi au Christ. Beaucoup de martyrs sont des gens inconnus. Pline dit qu'il a fait exécuter beaucoup de gens, dont on n'a aucune trace par ailleurs. D'autres au contraire sont célèbres : la « gloire des martyrs » les entoure. C'est le cas, sous Trajan, d'Ignace d'Antioche dont on possède des lettres. Sur Polycarpe de Smyrne, on a une longue lettre de l'Eglise de Smyrne qui raconte son martyr (en 155 ou 177) : l'autorité romaine est intervenue à la suite d'une émeute populaire contre les chrétiens, on a arrêté un certain nombre de chrétiens dont le chef de la communauté, Polycarpe. Il a refusé de faire les gestes religieux qu'on lui demandait, il a été condamné à être brûlé et ses cendres ont été pieusement recueillies : c'est le plus ancien témoignage du culte des reliques que l'on possède.

On a le témoignage des chrétiens de Lyon, en 177, connu par une lettre probablement d'Irénée, relatant le martyr de Blandine et l'emprisonnement et la mort en prison de l'évêque Pothin.

Les nombre des récits de martyres ne doit pas nous abuser car au cours du 2^{ème} siècle, il n'y a eu aucune persécution systématique qui aurait été décrétée à Rome et qui aurait été valable pour tout l'empire. Il s'agit toujours d'incidents locaux. Il n'y a pas de poursuite universelle permanente, chaque province, chaque cité, est un cas particulier. Il est impossible d'établir des statistiques de martyrs.

Les martyrs sont auréolés d'une gloire particulière, mais à côté d'eux , il y a aussi les « confesseurs », ceux qui ont été mis en prison à cause de leur foi, ont parfois souffert la torture , mais ont survécu. Eux aussi jouissent d'un prestige particulier.

La spiritualité du martyr est apparue très tôt : on compare les martyrs au Christ mort sur la croix. Ils sont assimilés au Christ par la souffrance qu'ils ont subie par fidélité. On rappelle aussi très souvent l'exemple de l'Ancien Testament : celui des 7 frères Macchabées qui ont refusé de renier la foi juive sous le règne d'Antiochus IV Epiphane. Le souvenir des martyrs est célébré, le jour anniversaire de leur mort . Pour acquérir cette gloire, Il y a même des chrétiens qui recherchent volontairement le martyr. C'est déconseillé par la plupart des Eglises, mais c'est prôné par les montanistes .

4.7.5 – Les persécutions systématiques du 3^{ème} siècle

Au 3^e siècle, l'ordre de persécution vient de l'empereur lui-même et il y a des persécutions dans tout l'Empire. Les causes : les grosses difficultés qu'a alors l'Empire Romain tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : il est menacé sur toutes les frontières, sur le Danube par les tribus germaniques, en Orient par les Perses Sassanides. Chaque année la situation est un peu plus difficile. A l'intérieur, les empereurs sont mis en place par les armées, d'où usurpations et guerres incessantes.

A. De 193 à 235 les empereurs appartiennent à la famille des Sévère : Septime Sévère est libyen. Sa femme est une orientale, elle vénère le dieu syrien Elagabal. Il interdit le prosélytisme chrétien : sous son règne sont exécutées Félicité et Perpétue en Afrique et le père d'Origène. Son fils, Caracalla (211-217) ordonne des persécutions en Afrique. En 212, par un édit impérial, tous les hommes libres de l'Empire deviennent citoyens romains. Les considérants de cet édit sont religieux : l'empereur explique avoir pris cette décision afin que « *tous les habitants du monde* » (romain) honorent les dieux de Rome, ce qui permettra d'avoir une unanimité religieuse nécessaire à la cohésion de l'Etat. Cette idée nouvelle que l'unanimité religieuse est indispensable à la cohésion de l'Empire, c'est à long terme une grave menace pour les Chrétiens.

Il y a à cette époque, une multiplication des cultes initiatiques et mystiques et le christianisme se développe vigoureusement.

B. De 235 à 250, l'Empire traverse une grande crise : les Barbares menacent plus que jamais sur le Danube et sur l'Euphrate. Les chrétiens refusent d'être soldats, ce qui est très mal vu. Sous Maximin le Thrace (235-238), Rome assiste à des persécutions : les 2 papes rivaux, Pontien et Hippolyte ont été arrêtés et condamnés aux travaux forcés en Sardaigne où ils mourront tous les deux après s'être réconciliés. Il y a eu également un pogrom antichrétien à Alexandrie en 249.

Cependant, les chrétiens qui se cachent de moins en moins, sont de plus en plus nombreux et quelquefois ils ont la chance d'avoir des empereurs qui se montrent favorables : Philippe l'Arabe (244 – 249) a été assez compréhensif envers le christianisme, il a même peut être été intéressé par le christianisme. Il a été en correspondance avec le philosophe chrétien Origène.

C . La persécution de Dèce (250-251)

Mais Philippe l'Arabe a été éliminé par un concurrent, Dèce (249 -251) qui est responsable de la plus grande persécution du 3^{ème} siècle : persécution générale ordonnée par l'Empereur, elle concerne toutes les provinces de l'Empire. Dèce justifie ces persécutions par les menaces qui pèsent sur l'Empire. Les chrétiens sont accusés d'être des ennemis de l'intérieur à cause de leur refus de sacrifier aux dieux de Rome et de leur refus du service militaire. Les chrétiens ont beau affirmer leur soumission au pouvoir politique, l'idéal chrétien de non-violence est assimilé à une désertion devant l'ennemi.

Pour aggraver le problème, les conversions au christianisme se multiplient et elles touchent de plus en plus les catégories sociales supérieures où se recrutent les fonctionnaires de l'Empire. Dèce veut recréer une unanimité politique et religieuse pour l'unité de son empire : son édit de 249 ordonne à tous les habitants de l'Empire de manifester leur dévotion aux divinités protectrices de Rome, en offrant un sacrifice. Tous ceux qui auront satisfait à ce geste, recevront un certificat : un « *libellus* ». Ceux qui ne pourront pas présenter cette attestation, seront passibles de graves punitions pouvant aller jusqu'à la peine de mort ; les chrétiens sont particulièrement visés. En fait, Dèce essaie de récupérer les chrétiens, plutôt que de les éliminer ; il cherche à faire des apostats plutôt que des martyrs. Il a en partie réussi : le nombre de « lapsi » a été très élevé. En Afrique, l'évêque de Carthage, Cyprien a échappé à la persécution en se cachant. Il est resté en contact avec les communautés chrétiennes par une importante correspondance qui donne de nombreux renseignements sur la sévérité de la persécution en Afrique .

L'évêque de Rome, Fabien, lui, a été exécuté, en 250. La persécution a été partout très violente : il y a eu de nombreux martyrs en Espagne, en Gaule, en Egypte, en Syrie mais elle a été brève parce que Dèce a été tué dans un combat sur le Danube, en 251.

D. : les séquelles de la persécution : les lapsi et les schismes

Cette persécution de Dèce a ravivé le problème des lapsi, ceux qui ont eu un moment de faiblesse en sacrifiant aux Dieux romains et qui demandent leur réintégration dans la communauté chrétienne. Le problème devient aigu en 251 parce qu'ils sont très nombreux. Il y a deux façons de traiter le problème : le rigorisme ou le laxisme. Cela donné lieu à des schismes :

- En Afrique, Cyprien est plutôt rigoriste, il exige des lapsi une pénitence publique sévère avant de les réintégrer. Son rival, Novat, est plus laxiste : il pense que les lapsi peuvent se faire pardonner en trouvant des « confesseurs » qui les acceptent comme des frères. Dans ce cas, ils sont réintégrés sans autres formalités.

Il y a eu une bagarre entre les partisans de Cyprien et ceux de Novat. La position de Cyprien était délicate, car on lui reprochait de ne pas être resté à son poste pendant la persécution et de s'être caché. Cette bagarre a donné lieu à un schisme pendant quelques mois mais Cyprien a triomphé : il a réussi à garder son siège à Carthage et il y a réuni un concile africain qui a entériné sa position. Tous ceux qui avaient accepté de sacrifier aux idoles sont soumis à une pénitence à vie. Ceux qui avaient acheté un « *libellus* » aux autorités romaines, les « *libellatici* » ont eu une pénitence mais moins sévère et moins longue que les lapsi.

L'évêque de Rome Corneille en 251, est favorable à ce que l'on réintègre les lapsi en leur imposant une pénitence sévère. Il se trouve opposé à un prêtre, Novatien, qui, lui, estime que les lapsi ne doivent pas être pardonnés du tout. Novatien a provoqué un schisme en se faisant élire évêque de Rome par ses partisans, (nous l'avons vu) et cette affaire pose un problème sur la conception de l'Eglise : L'Eglise ne doit-elle être constituée que de purs ou

peut-elle faire cohabiter les bons avec des moins bons ? Autre problème soulevé dont on a déjà parlé : le baptême donné par quelqu'un considéré comme hérétique ou schismatique est-il valable ou pas ? La question ne sera définitivement tranchée qu'au 4^e siècle.

E. La persécution de Valérien (257 – 258)

Après s'être montré tolérant au début de son règne (253), Valérien déclenche une nouvelle persécution en 257 – 258. La situation de l'Empire est de nouveau très mauvaise : menaces d'invasion par les Barbares et les Perses, peste qui a ravagé l'Empire. Ces malheurs sont-ils dus à la colère des Dieux ? Sont-ils irrités contre l'Empire Romain à cause des chrétiens qui refusent de les honorer. C'est sur cette base que Valérien va décréter la persécution des chrétiens : les gouverneurs de province reçoivent l'ordre de convoquer le clergé chrétien devant un tribunal. On exige du clergé un sacrifice aux Dieux, s'ils refusent, il faut les exiler. Les réunions du culte chrétien sont interdites. Le culte a continué clandestinement.

En 258, il y a eu un durcissement : le refus de sacrifier a été puni de la peine de mort. et la mesure a été étendue à l'ensemble des fidèles et aggravée par une confiscation des biens.

L'application de ces mesures a été variable suivant les provinces mais il y eu de nombreux martyrs. A Rome, l'évêque Sixte II a été décapité, le diacre Laurent a été brûlé sur un gril. Le pape rival, Novatien a été lui aussi mis à mort. Cyprien de Carthage est mort martyr lui aussi, décapité comme plusieurs autres évêques car, en Afrique la persécution a été particulièrement dure. En Espagne, à Tarragone, l'évêque Fructuosus a été brûlé vif avec deux diacres.

Valérien meurt en 260, après avoir été fait prisonnier dans une campagne contre les Perses, en 259. Son fils, Gallien, co-empereur, a immédiatement pris le relai et mis fin à la persécution.

F . L'édit de tolérance de Gallien (260) et la « petite paix de l'Eglise » (260-303)

A partir de 260 jusqu'à 303, il n'y aura plus de persécutions, c'est « *la petite paix de l'Eglise* ». Gallien (néoplatonicien, disciple de Plotin, initié aux mystères d'Eleusis) a émis un édit de tolérance et ses successeurs : Claude dit le gothique (268-270) puis Aurélien (270-275) poursuivent la même politique. Ils pensent que vu la situation, il ne faut pas négliger le soutien des chrétiens.

A la suite de cet édit, les évêques ont été remis en liberté, les réunions cultuelles ont été autorisées. L'édit ne dit pas que le christianisme est une religion licite mais les Eglises sont autorisées à posséder ouvertement des biens. Cette tolérance de 40 ans permet la multiplication des conversions et la construction de très nombreuses églises. Les chrétiens apparaissent au grand jour. On trouve des chrétiens même dans les fonctions officielles et Gallien a dispensé les fonctionnaires chrétiens des rites païens attachés à leurs fonctions. Les évêques sont honorés presque comme des fonctionnaires officiels et Aurélien , en 272,

accepte même, nous l'avons vu, de servir d'arbitre dans les affaires de l'Eglise d'Antioche et de décider qui, de Paul de Samosate ou de Domnus est l'évêque légitime.

C'est pourtant une situation ambiguë et l'Empereur Aurélien, qui voulait faire du culte du Soleil un grand culte universel, surimposé à tous ceux qui existaient dans l'Empire, avait prévu un édit antichrétien, mais il est mort assassiné avant de l'avoir publié, en 275.

4.7.6 – La grande persécution de Dioclétien (303 – 311)

Toute une série d'empereurs se succèdent rapidement après 275. La situation de l'Empire devient de plus en plus difficile. Dioclétien, devenu empereur en 284, veut faire des réformes profondes. Il estime que l'Empire est trop grand pour un seul homme, et décide de mettre en place, en 293, la « *Tétrarchie* » : le gouvernement de l'Empire est confié à 4 empereurs dont 2 ont le titre d'Auguste et 2, subordonnés, celui de César. Il y a un Auguste et un César pour l'Occident ; un Auguste et un César pour l'Orient. La division se fait sur la base linguistique : une partie occidentale latine, une partie orientale grecque. Dioclétien se proclame Auguste en Orient avec autorité directe sur l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte et nomme Galère, César. Il est chargé de la région danubienne.

En Occident, un Auguste, Maximien gouverne l'Afrique, l'Italie et l'Espagne, un César, Constance Chlore gouverne la Bretagne (grande) et la Gaule.

Ces quatre hommes doivent agir en collaboration étroite sous la haute direction de Dioclétien. Il y a eu des réformes importantes : on a regroupé les provinces dans de nouvelles circonscriptions appelées « diocèses », on a fait des réformes de l'armée, des impôts. Le pouvoir impérial est de plus en plus sacralisé : Dioclétien se dit descendant de Jupiter, Maximien se dit descendant d'Hercule.

Cette sacralisation du pouvoir est évidemment incompatible avec le christianisme

En février 303, Dioclétien déclenche une des plus terribles persécutions que le christianisme ait subies. Cela commence à Nicomédie, capitale de Dioclétien, sur la mer de Marmara : le 23 février, l'église chrétienne est envahie par les soldats, les livres liturgiques sont brûlés, le sanctuaire détruit. Le lendemain, un édit est affiché qui ordonne que dans tout l'empire le même traitement soit appliqué à toutes les églises. Les édifices du culte devront être détruits et les écritures chrétiennes brûlées. Les chrétiens détenteurs de charges et de dignités seront déçus de leurs fonctions.

Les semaines suivantes, paraissent 4 autres édits qui renforcent les mesures contre les chrétiens : arrestation des évêques, obligation pour eux de sacrifier aux Dieux ; s'ils refusent,

ils seront mis à mort. Le dernier édit étend l'obligation de sacrifier aux dieux à tous les habitants de l'Empire.

L'application pratique a été très variable suivant les provinces. En Orient, il y a eu de très nombreux martyrs et beaucoup de lapsi. Constance Chlore (Bretagne et Gaule) a appliqué en partie les édits : et il a fait détruire des églises mais il n'y a pas eu de mise à mort de chrétiens. En revanche, les victimes ont été nombreuses en Espagne, Italie et Afrique.

En 305, selon un programme concerté, Dioclétien donne sa démission d'empereur, Maximien fait de même. Les deux Césars, Galère en Orient et Constance Chlore en Occident, deviennent Auguste et on choisit 2 nouveaux Césars : pour l'Orient, Maximin Daïa, pour l'Occident, Sévère. Cette décision politique va avoir des conséquences importantes pour la persécution qui va évoluer de façon différente en Orient et en Occident.

En Occident, le système mis en place par Dioclétien n'a pas fonctionné. Constance Chlore meurt dès 306. Ses soldats de (Grande)Bretagne ont immédiatement proclamé empereur son fils, Constantin, sans tenir compte de ce qui avait été décidé par Dioclétien. En Italie, un autre usurpateur, Maxence, fils de Maximien, se proclame lui-même empereur. Sévère est battu et tué par Maxence en 307. Dioclétien a tenté de mettre en place un nouvel Auguste pour l'Occident : Licinius, en demandant à Constantin de se contenter d'être le César de Licinius. Constantin n'a pas accepté et la domination de Licinius s'est limitée à l'Illyricum. La persécution des chrétiens en Occident, sous la domination de Constantin et Maxence, a cessé complètement dès 305 – 308 alors que, en Orient, Galère applique durement les édits de persécution, et plus encore son César, Maximin Daïa.

4.7.7 – l'Edit de tolérance de Galère (311)

- Cet édit publié à Sardique (Sofia) donne la liberté de culte aux chrétiens. Galère reconnaît que la persécution est un échec : on n'arrive pas à faire disparaître la race des chrétiens. Les persécutions risquent d'aggraver les divisions dans l'Empire. Galère se résigne : il demande aux chrétiens de prier pour le salut de l'Empereur et de l'Empire « *afin que l'intégrité de la « Respublica » soit rétablie* » (termes de l'Edit). Pour la première fois le christianisme est reconnu comme une religion licite et même utile à l'Etat. L'Edit a été publié à Sardique (Sofia) mais au nom des 4 empereurs et pour l'ensemble de l'Empire. Il a été appliqué différemment selon les lieux : il a été accepté aussitôt par Constantin et Licinius mais Maximin Daïa n'a pas fait publier l'Edit de Galère dans son domaine et il a continué les persécutions. Galère est mort en 311, Maximin s'empare aussitôt de son domaine si bien que la situation des chrétiens a évolué différemment suivant qu'on habitait l'Orient aux mains de Maximin Daïa ou bien la Gaule, l'Italie ou l'Illyricum, sous la domination de Constantin, de Maxence et de Licinius.

4.7.8 – Le triomphe de Constantin et la fin des persécutions

Constantin est allé de victoire en victoire. Il a éliminé l'usurpateur Maxence au cours de la Bataille du pont Milvius en octobre 312 et il est devenu seul maître de l'Occident puis il a passé un accord avec Licinius qui a accepté de partager le pouvoir avec lui : dans une rencontre à Milan en février 313, Licinius et Constantin se sont mis d'accord pour tenir la même position envers le christianisme, et pour faire appliquer l'Edit de Galère. Cette décision est connue sous le nom de « édit de Milan ». Le contenu nous en est donné par une lettre de Licinius, envoyée en juin 313, aux gouverneurs des provinces orientales, après sa victoire sur Maximin Daïa (mort peu après), pour leur faire connaître les décisions prises en commun avec Constantin à Milan.

A partir de 313 les chrétiens sont donc partout autorisés à pratiquer librement leur religion et le christianisme est devenu une religion licite, dans l'Empire Romain.

CHAPITRE V : CONSTANTIN – L'EMPIRE ROMAIN DEVIENT CHRETIEN

5. 1 – La conquête du pouvoir par Constantin

5.1.1 – Le fils de Constance Chlore

Constantin est né en Mésie, Serbie actuelle, entre 250 et 290 à Naïssus (Nich). Fils d'un général, Constance dit Chlore (surnommé comme cela à cause de son teint) et d'une concubine, Hélène, d'origine grecque, qui était chrétienne. Constance Chlore renvoie Hélène et épouse Théodora, sœur de Maximien.

Son fils est en Orient et se fait remarquer comme soldat. Il s'est marié une 1^{ère} fois en 302. En 305, au moment de la mise en place de la Tétrarchie voulue par Dioclétien, qui prévoyait en Orient un Auguste (lui-même) avec un César qui serait Galère et, en Occident, Maximien, Auguste, Constance Chlore devient le César de Maximien. En 305, Constance Chlore devenu Auguste en 305 par abdication de Dioclétien et de Maximien, demande que son fils le rejoigne. Constantin quitte Nicomédie (capitale orientale) pour gagner la Gaule et la (gde) Bretagne. Il rejoint son père à Boulogne et ils font campagne ensemble contre les Barbares et les Pictes. Constance Chlore meurt à York, dès 306.

5.1.2 – Constantin est proclamé Empereur par ses soldats

En juillet 306, Constantin est proclamé empereur par ses soldats et commence son règne par un coup de force, car il ne respecte pas la règle de la Tétrarchie. Galère accepte cependant Constantin comme César. Mais le gendre de Galère, Maxence s'est fait proclamer Empereur lui aussi. Il a éliminé Sévère. Maxence domine l'Italie, l'Afrique et la Sicile, il laisse les

chrétiens en paix mais sans trop les favoriser : il affichera l'Edit de Galère (311) qui proclame que le christianisme est devenu une religion licite.

Dioclétien et Maximien sortent de leur retraite pour essayer de sauver la situation. Ils se rencontrent avec Galère en 308, à Carnuntum sur le Danube : Sévère qui est mort, sera remplacé par Licinius comme Auguste d'Occident. On propose à Constantin de rester empereur mais au niveau inférieur de César. Il refuse. Quant à Maxence, il a été considéré comme un usurpateur et on n'a pas tenu compte de lui. Cette combinaison pour sauver la Tétrarchie a été un échec : personne n'a accepté de céder la place et Licinius n'a pas pu occuper son domaine, il a été cantonné en Illyricum (Ex-Yougoslavie). Constantin s'est installé comme Empereur d'Occident, à Trèves, sa capitale depuis 306. En 307, il a épousé une fille de Maximien, et gardé son titre d'Auguste. Petit à petit il élimine tous ses compétiteurs, Maximien tente de reprendre son rôle d'Auguste : il sera vaincu et tué en 309 ou début 310 à Marseille. Au retour de cette expédition Constantin aurait eu une vision, il aurait vu dans un Temple d'Apollon, ce Dieu lui tendre une couronne de laurier. Galère, l'Auguste oriental est mort en 311 après avoir publié son édite de tolérance que Constantin applique en Occident.

5.1.3 – Elimination de Maxence,

En 312, Constantin continue à étendre son domaine ; il décide d'agir contre Maxence installé à Rome, qui domine l'Italie et qui s'est également proclamé Auguste. Constantin affronte Maxence et son armée sur le Tibre. Avant l'engagement décisif, Constantin aurait eu une vision : un ange (?) lui donne l'ordre de marquer sur les boucliers de ses soldats, un signe chrétien, le chrisme et de le mettre sur l'étendard de ses troupes, en lui promettant la victoire s'il acceptait. La victoire de Constantin a été complète au pont Milvius, le 28 octobre 312. Maxence est mort dans la bataille, il s'est noyé dans le Tibre. Constantin a pu entrer en triomphe à Rome et s'y fait proclamer « *Augustus Maximus* », le plus grand des Auguste.

5.1.4 – Rencontre avec Licinius à Milan, en février 313

Licinius est le concurrent direct de Constantin. Les deux hommes se rencontrent et se réconcilient. Licinius épouse la demi-sœur de Constantin et les deux hommes rédigent en commun la lettre qui étend l'Edit de Galère à l'ensemble du monde romain. Maximin Daia ne veut pas appliquer l'Edit mais il est éliminé par Licinius, en 313. Fin 313, il ne reste plus que 2 empereurs : Licinius en Orient et Constantin en Occident.

5.1.5 – Elimination de Licinius

Il y a eu, entre eux, une première guerre en 316, puis réconciliation. En 324, deuxième guerre pour des problèmes de territoire et aussi parce que Licinius a repris les tracasseries contre les chrétiens. Constantin remporte une victoire facile : Licinius, battu près d'Andrinople en juillet 324, a d'abord été assiégé dans Byzance puis s'est réfugié, de l'autre côté du détroit à Chalcédoine, puis Nicomédie. Vaincu, il finit par se rendre. Envoyé prisonnier à Thessalonique, il a été étranglé dans sa prison. Constantin n'a plus de compétiteurs, il a éliminé tous ses concurrents.

5.2 – Constantin seul Empereur (de 324 à 337)

Constantin réunit le premier concile œcuménique :

5.2.1- Le Concile de Nicée (325)

Les décisions prises à Milan ont été étendues à tout l'Empire, les persécutions ont cessé dans tout l'Empire Romain. Constantin se pose en patron du christianisme. C'est lui qui prend la décision de convoquer, à Nicée, un Concile de tous les évêques de l'Empire dont nous aurons à parler souvent. Il a eu lieu de mai à juillet 325. Il a condamné l'arianisme, il a fixé la date de Pâques, rédigé un Credo ...

5.2.2 – Une nouvelle capitale : Constantinople (330)

La décision a été prise, en 325-326, de transformer la vieille cité de Byzance en une nouvelle ville qui sera la capitale de Constantin et portera son nom : Constantinople, la ville de Constantin, mais l'inauguration n'aura lieu qu'en 330. Cela montre bien que la partie importante de l'Empire Romain, c'est l'Orient. Constantin se rend compte que pour veiller au salut de l'Empire, il faut être le plus près de là où les problèmes se posent. Ce transfert de la capitale est important pour l'histoire du christianisme, parce que Constantinople est conçue comme une nouvelle Rome : Constantinople va devenir la rivale religieuse de Rome.

5.2.3 - La fin du règne

Constantin a passé son temps à lutter contre les Barbares : Alamans, Goths, Perses... Il prépare sa succession : il a un fils aîné (né d'une concubine) qui s'appelle Crispus. Ce fils sera accusé, par sa belle-mère Fausta, épousée en 307, d'avoir tenté de la séduire. Cela n'a pas plu à Constantin, il a fait exécuter son fils, en 326. Fausta, la belle-mère, a ensuite été accusée elle-même d'adultère : elle a été ébouillantée ou noyée dans son bain.

Constantin a perdu sa mère, Héléne, en 326. Il reste à Constantin 3 fils : Constantin II qui est destiné à prendre le titre d'Auguste, Constance II, et Constant, qui seront Césars. A la mort de Constantin l'Empire devrait être partagé entre ses 3 fils. Constantin est mort le 22 mai 327, jour de Pentecôte, après avoir été baptisé sur son lit de mort par l'évêque Eusèbe de Nicomédie. Son corps sera placé dans un mausolée à Constantinople, dans l'Eglise des Saints Apôtres. Le sénat romain lui décernera l'apothéose (Constantin sera considéré comme un dieu).

5.3 – La politique religieuse de Constantin

Constantin joue un très grand rôle dans l'histoire de l'Empire Romain, parce qu'il a fait des réformes très importantes : administratives, militaires, financières (il a créé une nouvelle monnaie d'or forte et stable : « *le solidus* » = le sou) mais sa politique religieuse n'est pas moins décisive.

5.3.1 – Le christianisme devient religion officielle

Dès 312, Constantin a mis sur les armes de ses soldats un signe chrétien ; il a confirmé cela après son entrée à Rome : il n'est pas allé honorer les dieux au Capitole (comme c'était la coutume). Dans la lutte finale contre Maxence et contre Licinius, Constantin a pris la position de champion du christianisme. Or, au début du règne de Constantin, les chrétiens ne représentent probablement pas plus de 10% de la population. Si Constantin choisit d'appuyer le christianisme, c'est qu'il a déjà des

convictions. Dans de très nombreux textes, il se déclarera chrétien, il s'entoure de conseillers chrétiens, d'évêques dont Ossius, évêque de Cordoue. Il a convoqué des conciles : en 314, à Arles, pour essayer de résoudre le problème du donatisme en Afrique, puis le concile de Nicée, « œcuménique » : de tout l'Empire Romain, en 325. Non seulement il convoque le Concile, mais il fait appliquer les décisions du Concile, comme si c'étaient les lois de l'état. Il se définit comme étant « l'évêque de l'extérieur ». Néanmoins, il n'a été baptisé que sur son lit de mort. Il s'est montré très généreux envers l'Eglise Chrétienne : il a donné de grosses sommes d'argent, des terrains, il a fait construire des basiliques à Rome, à Antioche, à Jérusalem (pour abriter les reliques découvertes par sa mère Hélène, en particulier la croix), à Bethléem, à Constantinople (Sainte Sophie). Il a donné à l'évêque de Rome un terrain pour y faire construire le palais du Latran, qui est le siège de l'évêque de Rome. Il a dispensé les membres du clergé de charges et de taxes municipales, il a augmenté le pouvoir des évêques : non seulement les évêques ont autorité sur les chrétiens, mais ils peuvent rendre la justice (même aux non-chrétiens). Il a proclamé que le dimanche serait un jour férié pour tout le monde, chrétiens ou pas (321). Il a fait abolir le supplice de la croix, il a fait annuler les lois contre les célibataires, établies depuis le premier siècle avant notre ère pour lutter contre la dépopulation en taxant les hommes non mariés de plus de 25 ans.

Le christianisme est de plus en plus une religion officielle mais les autres religions sont quand même tolérées : le judaïsme, mais également toutes les religions païennes. Constantin continue à porter le titre de « *pontifex maximus* », c'est-à-dire l'autorité suprême de la religion romaine. Le culte impérial n'est pas aboli. Il admet les rites païens, il permet les spectacles et les combats de gladiateurs mais il interdit les sacrifices humains. En 330 – 331, il a fait faire l'inventaire des temples et de leurs biens et quelques temples ont été dépouillés de leur toiture en métal et de leurs portes en bronze. Il a fait enlever des statues et des objets précieux dans les temples : la plupart des historiens attribuent cela plutôt aux besoins financiers de l'Empire qu'à l'intolérance de Constantin. Il n'y a jamais eu de mesure générale de fermeture obligatoire des temples.

Après 324, l'adhésion de Constantin au christianisme est de plus en plus visible, il a participé personnellement au Concile de Nicée : il a ouvert le Concile et l'a présidé. Il parle en public de questions théologiques. Il fait orner les rues de Constantinople de statues à thème chrétien. A l'entrée de son palais, il y a les insignes de la Passion. Dans la ville, il y a des fontaines représentant le Bon Pasteur, Daniel dans la fosse aux lions... En 336, il a décidé que la Fête de la Nativité du Christ serait une grande fête et qu'elle serait fixée au 25 décembre, mais la religion traditionnelle est maintenue, même si elle n'est plus aussi honorée qu'auparavant.

